ROMANCIERS

DE

LA FRANCE.

Mme DE LA FAYETTE.

Du temps de Mme de Sévigné, à côté d'elle et dans son intimité la plus chère, il y eut une femme dont l'histoire se trouve presque confondue avec celle de son aimable amie. C'était celle que Boileau désignait pour *la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux*. Cette personne n'écrivit pourtant qu'assez peu, à son loisir, par amusement, et avec une sorte de négligence qui n'avait rien du métier; elle haïssait surtout d'écrire des lettres, de sorte qu'on n'en a d'elle qu'un très petit nombre, et de courtes; c'est dans celles de Mme de Sévigné plutôt que dans les siennes qu'on la peut connaître. Mais elle eut en son temps un rôle à part, sérieux et délicat, solide et charmant, un rôle en effet considérable, et dans son genre au niveau des premiers. A un fonds de tendresse d'ame et d'imagination romanesque elle joignait une exactitude naturelle, et, comme le disait sa spirituelle amie, une *divine raison* qui ne lui fit jamais faute; elle l'eut dans ses écrits comme dans sa vie, et c'est un des modèles à étudier

dans ce siècle où ils présentent tous un si juste mélange. On a récemment cherché, en réhabilitant l'hôtel de Rambouillet, à en montrer l'héritière accomplie et triomphante dans la personne de Mme de Maintenon; un mot de Segrais trancherait plutôt en faveur de Mme de La Fayette pour cette filiation directe où tout le précieux avait disparu : après un portrait assez étendu de Mme de Rambouillet, il ajoute incontinent : « Mme de La Fayette avait beau-« coup appris d'elle, mais Mme de La Fayette avait l'esprit plus « solide, etc., etc. » Cette héritière perfectionnée de Mme de Rambouillet, cette amie de Mme de Sévigné toujours, de Mme de Maintenon long-temps, a son rang et sa date assurée en notre littérature, en ce qu'elle a réformé le roman, et qu'une part de cette *divine raison* qui était en elle, elle l'appliqua à ménager et à fixer un genre tendre où les excès avaient été grands, et auquel elle n'eut qu'à toucher pour lui faire trouver grace auprès du goût sérieux qui semblait disposé à l'abolir. Dans ce genre secondaire où la délicatesse et un certain intérêt suffisent, mais où nul génie (s'il s'en rencontre) n'est de trop; que l'*Art poétique* ne mentionne pas, que Prévost, Le Sage et Jean-Jacques consacreront; et qui, du temps de Mme de La Fayette, confinait du moins dans ses parties élevées aux parties attendrissantes de la *Bérénice* ou même de l'*Iphigénie*, Mme de La Fayette a fait exactement ce qu'en des genres plus estimés et plus graves ses contemporains illustres s'étaient à l'envi proposé. L'*Astrée*, en implantant, à vrai dire, le roman en France, avait bientôt servi de souche à ces interminables rejetons, *Cyrus*, *Cléopâtre*, *Polexandre* et *Clélie*. Boileau y coupa court par ses railleries, non moins qu'à cette lignée de poèmes épiques, le *Moïse sauvé*, le *Saint Louis*, la *Pucelle;* Mme de La Fayette, sans paraître railler, et comme venant à la suite et sous le couvert de ces devanciers que Segrais et Huet distinguaient mal d'elle et enveloppaient des mêmes louanges, leur porta coup plus que personne par *la Princesse de Clèves*. Et ce qu'elle fit, bien certainement elle s'en rendit compte et elle le voulait faire. Elle avait coutume de dire qu'une période retranchée d'un ouvrage valait un louis d'or, et un mot vingt sous : cette parole a toute valeur dans sa bouche, si l'on songe aux romans à dix volumes dont il fallait avant tout sortir. Proportion, sobriété, décence, moyens simples et de cœur substitués aux grandes catastrophes et aux grandes phrases, tels sont les

traits de la réforme, ou, pour parler moins ambitieusement, de la retouche qu'elle fit du roman; elle se montre bien du pur siècle de Louis XIV en cela.

La liaison si longue et si inviolable qu'eut Mme de La Fayette avec M. de La Rochefoucauld fait ressembler sa vie elle-même à un roman, à un roman sage (roman toutefois), plus hors de règle que la vie de Mme de Sévigné qui n'aime que sa fille, moins calculé et concerté que celle de Mme de Maintenon qui ne vise qu'au sacrement avec le roi. On aime à y voir un cœur tendre s'alliant avec une raison amère et désabusée qu'il adoucit, une passion tardive, mais fidèle, entre deux ames sérieuses où la plus sensible corrige la misanthropie de l'autre; de la délicatesse, du sentiment, de la consolation réciproque, de la douceur, plutôt que de l'illusion et de la flamme; Mme de Clèves, en un mot, maladive et légèrement attristée, à côté de M. de Nemours vieilli et auteur des *Maximes*: telle est la vie de Mme de La Fayette et le rapport exact de sa personne à son roman. Ce peu d'illusion qu'on remarque en elle, cette raison mélancolique qui fait le fonds de sa vie, a passé un peu dans l'idéal de son roman même, et aussi, ce me semble, dans tous ces autres romans en quelque sorte émanés d'elle et qui sont sa postérité, dans *Eugène de Rothelin*, *Mademoiselle de Clermont*, *Édouard*. Quelle que soit la tendresse qui respire en ces créations heureuses, la raison y est, l'expérience humaine y souffle par quelque coin et attiédit la passion. A côté de l'ame aimante qui déjà s'abandonne, il y a aussitôt quelque chose qui avertit et qui retient; M. de La Rochefoucauld au fond est toujours là.

Si Mme de La Fayette réforma le roman en France, le roman chevaleresque et sentimental, et lui imprima cette nuance particulière qui concilie jusqu'à un certain point l'idéal avec l'observation, on peut dire aussi qu'elle fonda la première un exemple tout à-fait illustre de ces attachemens durables, décens, légitimes et consacrés dans leur constance (1), de tous les jours, de toutes les minutes pendant des années jusqu'à la mort; qui tenaient aux mœurs de l'ancienne société, qui sont éteints à peu près avec elle; mais qui ne pouvaient naître qu'après cette société établie et perfectionnée, et elle ne le fut que vers ce temps-là. *La Princesse de Clèves*

(1) *Exemplum canâ simus uterque comâ*, avait dit l'élégiaque antique.

et son attachement avec M. de La Rochefoucauld, ce sont deux titres presque égaux de Mme de La Fayette à une renommée touchante et sérieuse; ce sont deux endroits qui marquent la littérature et la société de Louis XIV.

J'aurais laissé pourtant le plaisir et la fantaisie de recomposer cette existence bien simple d'événemens aux lecteurs de Mme de Sévigné, si un petit document inédit, mais très intime, ne m'avait engagé à mettre la bordure pour l'encadrer.

Le père de Mme de La Fayette, maréchal-de-camp et gouverneur du Hâvre, avait du mérite et soigna fort l'éducation de sa fille. Sa mère était de Provence, et comptait quelque troubadour-lauréat parmi ses aïeux. Mlle Marie-Madeleine Pioche de La Vergne eut de bonne heure plus de lecture et d'étude que bien des personnes, même spirituelles, de la génération précédente, n'en avaient reçu. Mme de Choisy, par exemple, avait prodigieusement d'esprit naturel, en conversation ou par lettres, mais pas même d'orthographe. Mme de Sévigné, et Mme de La Fayette, plus jeune de cinq ou six ans que son amie, ajoutèrent donc à un fonds excellent une culture parfaite. On a pour témoignages directs de cette éducation les transports de Ménage, qui d'ordinaire, comme on sait, tombait amoureux de ses belles élèves. Il célébra, sous toutes les formes de vers latins, la beauté, les graces, l'élégance du bien dire et du bien écrire de Mme de La Fayette ou de Mlle de La Vergne, *Laverna*, comme il disait. Plus tard, il lui présenta son ami le docte Huet, qui devint aussi pour elle un conseiller littéraire. Segrais, qui, avec Mme de Sévigné, suffit à faire connaître Mme de La Fayette, nous dit : « Trois mois après que Mme de La Fayette eut commencé d'ap-« prendre le latin, elle en savait déjà plus que M. Ménage et que « le père Rapin, ses maîtres. En la faisant expliquer, ils eurent « dispute ensemble touchant l'explication d'un passage, et ni l'un « ni l'autre ne voulait se rendre au sentiment de son compagnon : « Mme de La Fayette leur dit : « Vous n'y entendez rien ni l'un ni « l'autre; » en effet, elle leur dit la véritable explication de ce « passage; ils tombèrent d'accord qu'elle avait raison. C'était un « poète qu'elle expliquait, car elle n'aimait pas la prose, et elle n'a « pas lu Cicéron; mais comme elle se plaisait fort à la poésie, elle « lisait particulièrement Virgile et Horace; et comme elle avait « l'esprit poétique et qu'elle savait tout ce qui convenait à cet art,

« elle pénétrait sans peine le sens de ces auteurs. » Un peu plus loin il revient sur les mérites de M. Ménage : « Où trouvera-t-on « des poètes comme M. Ménage, qui fassent de bons vers latins, « de bons vers grecs et de bons vers italiens? C'était un grand « personnage, quoi que ses envieux en aient voulu dire : il ne savait « pourtant pas toutes les finesses de la poésie; mais Mme de La « Fayette les entendait bien. » La personne qui préférait à tout et sentait ainsi les poètes, était à la fois celle-là même qui se montrait *vraie* par excellence, comme M. de La Rochefoucauld plus tard le lui dit, employant pour la première fois (1) cette expression qui est restée : esprit poétique, esprit vrai, son mérite comme son charme est dans cette alliance. Avec cela, Mme de La Fayette avait grand soin (Segrais nous en avertit encore) de ne faire rien paraître de sa science ni de son latin, pour ne pas choquer les autres femmes. Ménage nous apprend qu'elle répondit un jour à M. Huyghens qui lui demandait ce que c'était qu'un ïambe, *que c'était le contraire d'un trochée;* mais il fallait M. Huyghens et sa question, croyez-le bien, pour lui faire prendre ainsi la parole sur le trochée et sur l'ïambe (2).

Mariée dès 1655 au comte de La Fayette, ce qu'il y eut probablement de plus remarquable et de plus d'accord avec l'imagination dans ce mariage, ce fut qu'elle devint ainsi la belle-sœur de la mère Angélique de La Fayette, supérieure du couvent de Chaillot, autrefois fille d'honneur d'Anne d'Autriche, et dont les chastes amours avec Louis XIII composent un roman chaste et simple, tout semblable à ceux que représente Mme de Clèves. Son mari, après lui avoir donné le nom qu'elle allait illustrer et qu'une si tendre lueur décorait déjà, s'efface et disparaît de sa vie pour ainsi dire; on n'ap-

(1) C'est par erreur qu'au tome Ier des *Critiques et Portraits*, pag. 43 (seconde édition), j'ai attribué à Mme de Sévigné d'avoir la première employé ce mot; elle l'appliqua maintefois à son amie, à sa fille; on aurait pu le lui appliquer à elle-même; mais il paraît bien que ce fut M. de La Rochefoucauld qui le dit d'abord.

(2) Tallemant des Réaux, ce rapporteur ordinaire des mauvaises paroles, en attribue une à Mlle de La Vergne sur son maître Ménage : « Cet importun Ménage va venir tantôt. » Il la rapporte au reste à bonne fin, et pour montrer que le pédant galant n'était pas *du dernier bien* avec ses belles élèves. On n'avait pas besoin de ce témoignage pour conclure que Mme de La Fayette ne se faisait aucune illusion sur les défauts du pauvre Ménage, et je crains même qu'elle n'ait songé à lui le jour où elle dit entre autres, « qu'il était rare de trouver de la probité parmi les savans. »

prend plus rien de lui qui le distingue. Elle en eut deux fils qu'elle aimait beaucoup, l'un militaire, dont l'établissement l'avait fort occupé, et qui mourut peu de temps après elle, et un autre, l'abbé de La Fayette, pourvu de bonnes abbayes, et dont on sait surtout qu'il prêtait négligemment les manuscrits de sa mère et les perdait.

Mme de La Fayette fut introduite jeune à l'hôtel de Rambouillet, et elle y apprit beaucoup de la marquise. M. Rœderer, qui a intérêt à ce qu'aucune des plaisanteries de Molière n'atteigne l'hôtel de Rambouillet, le fait se dépeupler et finir un peu plus tôt qu'il ne convient. Mme de La Fayette eut le temps d'y aller et d'y profiter aussi bien que Mme de Sévigné. M. Auger, dans la notice, d'ailleurs exacte et intéressante, mais sèche de ton, qu'il a donnée sur Mme de La Fayette, dit à ce propos : « Introduite de bonne heure « dans la société de l'hôtel de Rambouillet, la justesse et la solidité « naturelles de son esprit n'auraient peut-être pas résisté à la con- « tagion du mauvais goût dont cet hôtel était le centre, si la lecture « des poètes latins ne lui eût offert un préservatif, etc., etc. » Le préservatif eut bien dû agir sur Ménage tout le premier. Cela est de plus injuste pour l'hôtel Rambouillet, et M. Rœderer a complètement raison contre ces manières de dire. Mais il s'abuse lui-même assurément quand il fait de cet hôtel le berceau légitime du bon goût, quand il nous montre Mlle de Scudéry comme y étant plutôt tolérée qu'exaltée et admirée. Il oublie que Voiture, tant qu'il vécut, tint le dé en ce monde-là; or, on sait, en fait d'esprit, mais aussi en fait de goût, ce qu'était Voiture. Quant à Mlle de Scudéry, il suffit de lire Segrais, Huet et autres, pour voir quel cas on faisait de cette incomparable fille, et de l'*illustre Bassa*, et du *grand Cyrus*, et de ses vers *si naturels, si tendres*, que dénigrait Despréaux, mais *où il ne saurait mordre*; et ce que Segrais et Huet admiraient en de pareils termes devait n'être pas jugé plus sévèrement dans un monde dont ils étaient comme les derniers oracles. Mme de La Fayette, qui avait l'esprit solide et fin, s'en tira à la manière de Mme de Sévigné, en n'en prenant que le mieux; par son âge, elle appartenait tout-à-fait à la jeune cour, et, même avec moins de solidité dans l'esprit, elle n'aurait pas manqué d'en posséder encore les plus justes élégances. Dès les premiers temps de son mariage, elle avait eu l'occasion de voir fréquemment au couvent de Chaillot la jeune princesse d'Angleterre près de la reine Henriette, qui,

alors en exil, s'y était retirée. Quand la jeune princesse fut devenue Madame et l'ornement le plus animé de la cour, Mme de La Fayette, bien que de dix ans son aînée, garda l'ancienne familiarité avec elle, eut toujours ses entrées particulières, et put passer pour sa favorite. Dans l'histoire charmante qu'elle a tracée des années brillantes de cette princesse, parlant d'elle-même à la troisième personne, elle se juge ainsi : « Mlle de La Trimouille et Mme de La « Fayette étaient de ce nombre (*du nombre des personnes qui voyaient « souvent Madame*). La première lui plaisait par sa bonté et par une « certaine ingénuité à conter tout ce qu'elle avait dans le cœur, « qui ressentait la simplicité des premiers siècles; l'autre lui avait « été agréable par son bonheur; car, bien qu'on lui trouvât du « mérite, c'était une sorte de mérite si sérieux en apparence, qu'il « ne semblait pas qu'il dût plaire à une princesse aussi jeune que « Madame. » A l'âge d'environ trente ans, Mme de La Fayette se trouvait donc au centre de cette politesse et de cette galanterie des plus florissantes années de Louis XIV; elle était de toutes les parties de Madame à Fontainebleau ou à Saint-Cloud; spectatrice plutôt qu'agissante; n'ayant aucune part, comme elle nous dit, à sa confidence sur de certaines affaires, mais quand elles étaient passées et un peu ébruitées, les entendant de sa bouche, les écrivant pour lui complaire : « Vous écrivez bien, lui disait Madame, écrivez, je vous fournirai de bons mémoires. » — « C'était un ouvrage assez difficile, avoue Mme de La Fayette, que de tourner la vérité en de certains endroits d'une manière qui la fît connaître et qui ne fût pas néanmoins offensante ni désagréable à la princesse. » Un de ces endroits entre autres, qui aiguisaient toute la délicatesse de Mme de La Fayette et qui excitaient le badinage de Madame pour la peine que l'aimable écrivain s'y donnait, devait être, j'imagine, celui-ci : « Elle (*Madame*) se lia avec la comtesse de « Soissons... et ne pensa plus qu'à plaire au roi comme belle-« sœur; je crois qu'elle lui plut d'une autre manière, je crois « aussi qu'elle pensa qu'il ne lui plaisait que comme un beau-frère, « quoiqu'il lui plût peut-être davantage; mais enfin, comme ils « étaient tous deux infiniment aimables, et tous deux nés avec des « dispositions galantes, qu'ils se voyaient tous les jours au milieu « des plaisirs et des divertissemens, il parut aux yeux de tout le « monde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet agrément qui précède

« d'ordinaire les grandes passions. » Madame mourut dans les bras de Mme de La Fayette, qui ne la quitta pas à ses derniers momens. Le récit qu'elle a fait de cette mort, égale les beaux récits qu'on a des morts les plus touchantes; il s'y trouve en chemin de ces mots simples et qui éclairent toute une scène : « .... Je montai chez « elle. Elle me dit qu'elle était chagrine, et la mauvaise humeur dont « elle parlait aurait fait les belles heures des autres femmes, tant « elle avait de douceur naturelle et tant elle était peu capable d'ai- « greur et de colère... Après le dîner elle se coucha sur des car- « reaux...; elle m'avait fait mettre auprès d'elle, en sorte que sa tête « était quasi sur moi... Pendant son sommeil elle changea si consi- « dérablement, qu'après l'avoir long-temps regardée j'en fus sur- « prise, et je pensai qu'il fallait que son esprit contribuât fort à « parer son visage...; j'avais tort néanmoins de faire cette réflexion, « car je l'avais vue dormir plusieurs fois, et je ne l'avais pas vue « moins aimable... Monsieur était devant son lit; elle l'embrassa, et « lui dit avec une douceur et un air capable d'attendrir les cœurs « les plus barbares : Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus, il y « a long-temps; mais cela est injuste; je ne vous ai jamais manqué. « Monsieur parut fort touché, et tout ce qui était dans la chambre « l'était tellement, qu'on n'entendait plus que le bruit que font des « personnes qui pleurent... Lorsque le roi fut sorti de la chambre, « j'étais auprès de son lit; elle me dit : Madame de La Fayette, mon « nez s'est déjà retiré. Je ne lui répondis qu'avec des larmes... « Cependant elle diminuait toujours... » Le 30 juin 1673, Mme de La Fayette écrivait à Mme de Sévigné : « Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir Madame : je relus hier plusieurs de ses lettres; je suis toute pleine d'elle. »

Au milieu de ce monde galant et brillant, durant dix années, Mme de La Fayette jeune encore, avec de la noblesse et de l'agrément de visage, sinon de la beauté, n'était-elle donc qu'observatrice et attentive, sans intérêt actif de cœur, autre que son attachement pour Madame, sans choix singulier et secret? Vers l'année 1665, comme je conjecture, et comme je l'expliquerai plus bas, elle avait choisi hors de ce tourbillon pour ami de cœur M. de La Rochefoucauld, âgé déjà de cinquante-deux ans.

Elle écrivit de bonne heure par goût, mais avec sobriété toujours. C'était le temps des portraits : Mme de La Fayette, vers 1659,

en fit un de Mme de Sévigné, qui est censé écrit par un inconnu : « Il « vaut mieux que moi, disait celle-ci en le retrouvant dans de vieilles « paperasses de Mme de La Trémouille en 1675, mais ceux qui m'eus- « sent aimée il y a seize ans, l'auraient pu trouver ressemblant. » C'est toujours sous ces traits jeunes et à jamais fixés par son amie, que Mme de Sévigné nous apparaît immortelle. Quand Madame, engageant Mme de La Fayette à se mettre à l'œuvre, lui disait : *Vous écrivez bien*, elle avait lu sans doute *la Princesse de Montpensier*, première petite nouvelle de notre auteur, qui fut imprimée dès 1660 ou 1662 (1). Comme élégance et vivacité de récit, cela se détachait des autres nouvelles et historiettes du moment, et annonçait un esprit de justesse et de réforme. L'imagination de Mme de La Fayette, en composant, se reportait volontiers à l'époque brillante et polie des Valois, aux règnes de Charles IX ou de Henri II, qu'elle idéalisait un peu et qu'elle embellissait dans le sens où les gracieux et discrets récits de la reine Marguerite nous les font entrevoir. *La Princesse de Montpensier, la Princesse de Clèves, la Comtesse de Tende* ne sortent pas de ces règnes, dont les vices et les crimes ont trop éclipsé peut-être à nos yeux la spirituelle culture. La cour de Madame, pour l'esprit, pour les intrigues, pour les vices aussi, n'était pas sans rapports avec cette époque des Valois, et l'histoire qu'en a essayée Mme de La Fayette rappelle plus d'une fois les Mémoires de cette reine si aimable en son temps, qu'il ne faut pourtant pas croire toujours. Le perfide Vardes et le fier M. de Guiches sont bien des figures qui siéraient d'emblée à la cour d'Henri II; et à cette cour de Madame, il ne manquait pas même de chevalier de Lorraine. Mme de La Fayette avait dans ce monde une sorte de rôle d'autorité, et exerçait pour le ton une critique sage. Deux mois avant la malheureuse mort de Madame, Mme de Montmorency écrivait à M. de Bussy en manière de plaisanterie (1er mai 1670) : « Mme de La Fayette, favorite de Madame, « a eu la tête cassée par une corniche de cheminée qui n'a pas « respecté une tête si brillante de la gloire que lui donnent les fa- « veurs d'une si grande princesse. Avant ce malheur on a vu une « lettre d'elle qu'elle a donnée au public pour se moquer de ce

(1) Le Dictionnaire de Moreri dit 1662, et Quérard 1660. Ce qu'il y a de certain, c'est que la première édition publique, avec privilége du roi, est de 1662, sans aucun nom d'auteur.

« qu'on appelle les mots à la mode et dont l'usage ne vaut rien; « je vous l'envoie. » Suit cette lettre qui est toute composée du jargon amphigourique dont elle voulait corriger le beau monde; c'est un amant jaloux qui écrit à sa maîtresse; Boileau en son genre n'eût pas mieux fait. Mme de La Fayette, à un degré radouci, était un peu le Despréaux de la politesse de cour. A la fin de cette même année 1670, parut *Zayde*, le premier ouvrage véritable de Mme de La Fayette, car *la Princesse de Montpensier* n'était pas un ouvrage et n'avait d'ailleurs été remarquée dans le temps que d'assez peu de personnes. *Zayde* portait le nom de Segrais, et ce ne fut pas une pure fiction transparente. Le public crut aisément que Segrais était l'auteur. Bussy reçut le livre comme étant de Segrais, se disposa à le lire avec grand plaisir : « car Segrais, disait-il, ne peut rien écrire qui ne soit joli; » après l'avoir lu, il le critique et le loue toujours dans la même persuasion. Depuis lors il n'a pas manqué de personnes qui ont voulu maintenir à Segrais l'honneur de la paternité ou du moins une grande part. Adry, qui a donné une édition de *la Princesse de Clèves* (1807), en remettant et laissant la question dans le doute, semble incliner en faveur du poète bel-esprit.

Mais le digne Adry, qui fait autorité comme bibliographe, a l'esprit un peu esclave de la lettre. Segrais pourtant nous dit assez nettement, ce semble, dans les conversations et propos qu'on a recueillis de lui : « *La Princesse de Clèves* est de Mme de La Fayette... *Zayde*, qui « a paru sous mon nom, est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai eu quel- « que part, mais seulement dans la disposition du roman où les règles « de l'art sont observées avec grande exactitude. » Il est vrai de plus qu'à un autre moment Segrais dit : « Après que ma *Zayde* fut impri- « mée, Mme de La Fayette en fit relier un exemplaire avec du papier « blanc entre chaque page, afin de la revoir tout de nouveau et d'y « faire des corrections, particulièrement sur le langage; mais elle ne « trouva rien à y corriger, même en plusieurs années, et je ne pense « pas que l'on y puisse rien changer, même encore aujourd'hui. » Il est évident que Segrais, comme tant d'éditeurs de bonne foi, se laissait dire et rougissait un peu quand on lui parlait de *sa Zayde*. La confusion de l'auteur à l'éditeur est chose facile et insensible. Au moyen-âge et même au XVIe siècle, une phrase de latin copiée ou citée faisait autant partie de l'amour-propre de l'auteur qu'une

pensée propre. S'il s'agit d'un roman ou d'un poète qu'on a mis en circulation le premier, on est plus chatouilleux encore : ces parrains-là ne haïssent pas le soupçon malin et ne le démentent qu'à demi. Même sans cela, à force d'entendre unir son nom à la louange ou à la critique de l'œuvre, on l'adopte plus étroitement. On m'a, s'il m'en souvient, tant jeté à la tête Ronsard, que j'ai de la peine à ne pas dire *mon* Ronsard. On est flatté d'ailleurs d'avoir porté le premier une bonne nouvelle, et même une mauvaise. Le bon Adry, faute d'y entendre malice, s'embarrasse donc bien gratuitement de ce mot de Segrais, *ma Zayde*. Huet est assez formel à ce sujet dans ses *Origines de Caën*; il l'est encore plus dans son *Commentaire* latin sur lui-même : « Des gens mal informés, y dit-il, ont pris pour une injure que j'aurais voulu causer à la renommée de Segrais ce que j'ai écrit dans *les Origines de Caën;* mais je puis attester le fait sur la foi de mes propres yeux et d'après nombre de lettres de Mme de La Fayette elle-même; car elle m'envoyait chaque partie de cet ouvrage successivement, au fur et à mesure de la composition, et me les faisait lire et revoir. » Enfin Mme de La Fayette disait souvent à Huet qui avait mis en tête de *Zayde* son traité de *l'Origine des Romans* : « Savez-vous que nous avons marié nos enfans ensemble? »

Il est vrai qu'après tout, le genre de *Zayde* ne diffère pas si notablement de celui des nouvelles de Segrais, qu'on n'ait pu dans le temps prendre le change. *Zayde* est encore dans l'ancien et pur genre romanesque, quoiqu'elle en soit le plus fin joyau; et si la réforme y commence, c'est uniquement dans les détails et la suite du récit, dans la manière de dire plutôt que dans la conception même. *Zayde* tient en quelque sorte un milieu entre l'*Astrée* et les romans de l'abbé Prevost, et fait la chaîne de l'une aux autres. Ce sont également des passions extraordinaires et subites, des ressemblances incroyables de visage, des méprises prolongées et pleines d'aventures, des résolutions formées sur un portrait ou un bracelet entrevus. Ces amans malheureux quittent la cour pour des déserts horribles, où ils ne manquent de rien; ils passent les après-dînées dans les bois, contant aux rochers leur martyre, et ils rentrent dans les *galeries* de leurs maisons, où se voient toutes sortes de peintures. Ils rencontrent à l'improviste sur le bord de la mer des princesses infortunées, étendues et

comme sans vie, qui sortent du naufrage en habits magnifiques, et qui ne rouvrent languissamment les yeux que pour leur donner de l'amour. Des naufrages, des déserts, des descentes par mer, et des ravissemens : c'est donc toujours plus ou moins l'ancien roman d'Héliodore, celui de D'Urfé, le genre romanesque espagnol, celui des nouvelles de Cervantes. La nouveauté particulière à Mme de La Fayette consiste dans l'extrême finesse d'analyse; les sentimens tendres y sont démêlés dans toute leur subtilité et leur confusion. Cette jalousie d'Alphonse, qui parut si invraisemblable aux contemporains, et que Segrais nous dit avoir été dépeinte sur le vrai, et en diminuant plutôt qu'en augmentant, est poursuivie avec dextérité et clarté dans les dernières nuances de son dérèglement et comme au fond de son labyrinthe. Là se fait sentir le mérite; là l'observation, par endroits, se retrouve. Un beau passage, et qui a pu être qualifié *admirable* par d'Alembert, est celui où les deux amans qui avaient été séparés peu de mois auparavant sans savoir la langue l'un de l'autre, se rencontrent inopinément, et s'abordent en se parlant chacun dans la langue qui n'est pas la leur, et qu'ils ont apprise dans l'intervalle, et puis s'arrêtent tout d'un coup en rougissant comme d'un mutuel aveu. Pour moi, j'en aime des remarques de sentiment comme celle-ci, que Mme de La Fayette n'écrivait certainement pas sans un secret retour sur elle-même : « Ah! dom Garcie, vous aviez raison; il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous. »

Mme de La Fayette ne connut pas, je pense, ces passions qui nous arrachent avec violence de nous-mêmes, et elle apporta volontairement son cœur. Lorsqu'elle fit choix de M. de La Rochefoucauld pour se lier avec lui, j'ai dit qu'elle devait avoir trente-deux ou trente-trois ans à peu près, et lui cinquante-deux. Elle le voyait et le rencontrait depuis déjà long-temps sans doute, mais c'est de la liaison particulière que j'entends parler. On va voir par la lettre suivante (inédite jusqu'ici (1)), et qui est une des plus confiden-

(1) Résidu de Saint-Germain, paquet 4, no 6. Bibliothèque du roi. — J'ai déjà recommandé à M. de Monmerqué ce paquet qui lui convient si bien par une quantité de lettres de l'abbé de La Victoire, de la comtesse de Maure et de Mme de Sablé. Mademoiselle,

tielles qu'on puisse désirer, que vers le temps de la publication des *Maximes* et lors de la première entrée du comte de Saint-Paul dans le monde, il était bruit de cette liaison de Mme de La Fayette et de M. de La Rochefoucauld comme d'une chose assez récemment établie. Or, la publication des *Maximes*, et l'entrée du comte de Saint-Paul dans le monde, en la rapportant à l'âge de seize ou dix-sept ans, concordent juste, et donnent l'année 1665 ou 1666. Mme de La Fayette écrit cette lettre à Mme de Sablé, ancienne amie de M. de La Rochefoucauld, la même qui eut tant de part à la confection des *Maximes*, et qui depuis quelque temps s'était tout-à-fait liée avec Port-Royal, par intention de réforme et peur de la mort, à ce qu'il semble, plutôt que par conversion bien entière : — « Ce lundi au soir. — Je ne pus hier répondre à votre « billet, parce que j'avais du monde, et je crois que je n'y répon- « drai pas aujourd'hui, parce que je le trouve trop obligeant. Je « suis honteuse des louanges que vous me donnez, et d'un autre « côté j'aime que vous ayez bonne opinion de moi, et je ne veux « vous rien dire de contraire à ce que vous en pensez. Ainsi je ne « vous répondrai qu'en vous disant que M. le comte de Saint-Paul « sort de céans, et que nous avons parlé de vous, une heure du- « rant, comme vous savez que j'en sais parler. Nous avons aussi « parlé d'un homme que je prends toujours la liberté de mettre « en comparaison avec vous pour l'agrément de l'esprit. Je ne « sais si la comparaison vous offense, mais quand elle vous offen- « serait dans la bouche d'un autre, elle est une grande louange « dans la mienne si tout ce qu'on dit est vrai. J'ai bien vu que « M. le comte de Saint-Paul avait ouï parler de ces dits-là, et j'y « suis un peu entrée avec lui. Mais j'ai peur qu'il n'ait pris tout « sérieusement ce que je lui en ai dit. Je vous conjure, la pre- « mière fois que vous le verrez, de lui parler de vous-même de ces « bruits-là. Cela viendra aisément à propos; car je lui ai donné « les *Maximes*, et il vous le dira sans doute. Mais je vous prie de « lui en parler comme il faut, pour lui mettre dans la tête que « ce n'est autre chose qu'une plaisanterie, et je ne suis pas assez

dans *la Princesse de Paphlagonie*, traçant des portraits de ces deux dames, a dit : « C'est de leur temps que l'écriture a été mise en usage. On n'écrivait que les contrats de mariage; de lettres, on n'en entendait pas parler. » Eh bien ! bon nombre des lettres de ces dames, devancières de Mme de Sévigné, sont là.

« assurée de ce que vous en pensez pour répondre que vous direz « bien, et je pense qu'il faudrait commencer par persuader l'am- « bassadeur. Néanmoins il faut s'en fier à votre habileté, elle est « au-dessus des maximes ordinaires; mais enfin persuadez-le. « Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire « que j'ai des galanteries. Il leur semble qu'on leur paraît cent « ans dès qu'on est plus vieille qu'eux, et ils sont tout propres « à s'étonner qu'il soit encore question des gens; et de plus il croi- « rait plus aisément ce qu'on lui dirait de M. de La Rochefoucauld « que d'un autre. Enfin, je ne veux pas qu'il en pense rien, sinon « qu'il est de mes amis, et je vous prie de n'oublier non plus de « lui ôter cela de la tête, si tant est qu'il l'ait, que j'ai oublié votre « message. Cela n'est pas généreux de vous faire souvenir d'un « service en vous en demandant un autre.

« *En marge.* — Je ne veux pas oublier de vous dire que j'ai « trouvé terriblement de l'esprit au comte de Saint-Paul. »

Pour ajouter à l'intérêt de cette lettre, qu'on veuille bien se rappeler la situation précise : M. de Saint-Paul, fils de Mme de Longueville et probablement aussi de M. de La Rochefoucauld, venant voir Mme de La Fayette, qui passe pour l'objet d'une dernière passion tendre, et qui voudrait le voir détrompé... ou trompé là-dessus. — Le *terriblement d'esprit* du jeune prince allait droit, je pense, au cœur de Mme de Longueville, à qui le post-scriptum au moins, et le reste aussi sans doute, fut bien vite montré. Ce mot charmant de la lettre, et que devraient méditer toutes les amours un peu tardives : « Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire que j'ai des galanteries, » répond exactement à cette pensée de *la Princesse de Clèves* : « Mme de Clèves, qui était dans cet âge où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt-cinq ans, regardait avec un extrême étonnement l'attachement que le roi avait pour cette duchesse (de Valentinois). » Cette idée-là, comme on voit, était familière à Mme de La Fayette. Elle craignait surtout de paraître inspirer ou sentir la passion à cet âge où d'autres l'affectent. Sa raison délicate devenait une dernière pudeur.

Je tiens d'autant plus à ce que la liaison intime et déclarée de M. de La Rochefoucauld et d'elle ne commence qu'à cette époque, qu'il me semble que l'influence sur lui de cette amie affectueuse est

expressément contraire aux *Maximes*; qu'elle les lui eût fait corriger et retrancher si elle l'avait environné avant comme depuis, et que le La Rochefoucauld misanthrope, celui qui disait qu'il n'avait trouvé de l'amour que dans les romans, et que, pour lui, il n'en avait jamais éprouvé, n'est pas celui dont elle disait plus tard : « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. »

Dans un petit billet de sa main (inédit) à Mme de Sablé, qui avait elle-même composé des *Maximes*, je lis : « Vous me donneriez le plus grand chagrin du monde si vous ne me montriez pas vos *Maximes*. Mme Du Plessis m'a donné une curiosité étrange de les voir, et c'est justement parce qu'elles sont honnêtes et raisonnables que j'en ai envie, et qu'elles me persuaderont que toutes les personnes de bon sens ne sont pas si persuadées de la corruption générale que l'est M. de La Rochefoucauld. » C'est cette idée de corruption générale qu'elle s'attacha à combattre en M. de La Rochefoucauld et qu'elle rectifia. Le désir d'éclairer et d'adoucir ce noble esprit fut sans doute un appât de raison et de bienfaisance pour elle aux abords de la liaison étroite.

L'ancien chevalier de la Fronde, devenu amer et goutteux, n'était pas au reste ce qu'on pourrait se figurer d'après son livre seul. Il avait peu étudié, nous dit Segrais, mais son sens merveilleux et sa science du monde suppléaient à l'étude. Jeune, il avait donné dans tous les vices de son temps et s'en était retiré avec l'esprit plus sain que le corps, si l'on pouvait appeler sain quelque chose d'aussi chagriné. Cela n'empêchait en rien la douceur de son commerce et son agrément infini. Il était la bienséance parfaite, continue, et gagnait chaque jour à être vu de plus près. Homme de la conversation particulière, un ton de plus ne lui allait pas. S'il lui avait fallu parler devant cinq ou six personnes un peu solennellement, la force lui aurait manqué, et la harangue qui était d'usage pour l'Académie française, l'en détourna. En juin 1672, quand, un soir, la mort de M. de Longueville, celle du chevalier de Marsillac, son petit-fils, et la blessure du prince de Marsillac, son fils, quand toute cette *grêle* tomba sur lui, nous dit Mme de Sévigné, il fut admirable à la fois de douleur et de fermeté : « J'ai vu son cœur à découvert, ajoute-t-elle, en cette cruelle aventure; il est au premier rang de ce que j'ai jamais vu de courage, de

mérite, de tendresse et de raison. » A peu de distance de là, elle disait de lui encore qu'il était *patriarche* et sentait presque aussi bien qu'elle la tendresse maternelle. Voilà le La Rochefoucauld réel, et tel que Mme de La Fayette le réforma.

De 1666 à 1670, la santé de Mme de La Fayette, qui n'était pas encore ce qu'elle devint bientôt après, et la faveur qu'elle possédait auprès de Madame, lui donnaient occasion et moyen d'aller assez souvent à la cour; ce n'est guère qu'après la mort de Madame, et à l'époque aussi de cette diminution de santé de Mme de La Fayette, que la liaison, telle que Mme de Sévigné nous la montre, se régla complètement. Les lettres de l'incomparable amie, qui vont d'une manière ininterrompue précisément à partir de ce temps-là, permettent de suivre toutes les moindres circonstances et jusqu'à l'heureuse monotonie de cette habitude profonde et tendre : « Leur mauvaise santé, écrit-elle, les rendait comme nécessaires l'un à l'autre, et... leur donnait un loisir de goûter leurs bonnes qualités qui ne se rencontre pas dans les autres liaisons... A la cour, on n'a pas le loisir de s'aimer : ce tourbillon, qui est si violent pour tous, était paisible pour eux, et donnait un grand espace au plaisir d'un commerce si délicieux. Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une telle liaison... » Je ne rapporterai pas tout ce qui se pourrait extraire de chaque lettre, pour ainsi dire, de Mme de Sévigné; car il y en a peu où Mme de La Fayette ne soit nommée, et plusieurs sont écrites ou fermées chez elle, avec les complimens tout vifs de M. de La Rochefoucauld *que voilà*. Aux bons jours, aux jours de santé passable et de dîner en *lavardinage* ou *bavardinage*, c'est un gracieux enjouement, ce sont des roulades de gaietés malicieuses sur cette folle de Mme de Marans, sur les manéges de Mme de Brissac et de M. le Duc. Il y a des jours plus sérieux et non moins délicieux, où, à Saint-Maur, dans cette maison que M. le Prince avait prêtée à Gourville, et dont Mme de La Fayette jouissait volontiers, on entendait en compagnie choisie la *Poétique* de Despréaux qu'on trouvait un chef-d'œuvre. Puis, une autre fois, en dépit de Despréaux et de sa *Poétique*, on allait à Lulli, et, à de certains endroits de l'opéra de *Cadmus*, on pleurait : « Je ne suis pas seule à ne les pouvoir soutenir, disait Mme de Sévigné; l'ame de Mme de La Fayette en est tout alarmée. » Comme cette ame *alarmée* est bien la délicatesse même!

ô Zayde, Zayde, on sent à vos alarmes la tendresse romanesque qui n'est satisfaite qu'à demi et qu'il ne faut pas trop réveiller! — Il y a des jours aussi où Mme de La Fayette va encore faire une petite visite à la cour, et le roi la place dans sa calèche avec les dames et lui montre les beautés de Versailles comme ferait un simple particulier; et un tel voyage, un tel succès, si sage qu'on soit, fournit matière, au retour, à des conversations fort longues, et même à des lettres moins courtes qu'à l'ordinaire de la part de Mme de La Fayette qui aime peu à écrire; et Mme de Grignan de loin est un peu jalouse; elle l'est encore à propos de quelque écritoire de bois de Sainte-Lucie dont Mme de Montespan fait présent à Mme de La Fayette (1); mais Mme de Sévigné raccommode tout cela par les complimens et les douceurs qu'elle arrange et qu'elle échange sans cesse entre sa fille et sa meilleure amie. Même quand Mme de La Fayette n'alla plus à Versailles et n'embrassa plus en pleurant de reconnaissance les genoux du roi, même quand M. de La Rochefoucauld fut mort, elle garda son crédit, sa considération : « Jamais femme sans sortir de sa place, nous dit Mme de Sévigné, n'a fait de si bonnes affaires. » Louis XIV aima toujours en elle la favorite de Madame, un témoin de cette mort touchante et de ces belles années avec lesquelles elle restait liée dans son souvenir, n'ayant plus guère reparu à la cour depuis.

Mais Versailles, et la *Poétique* de Despréaux, et l'opéra de Lulli, et les gaietés sur la Marans, sont toujours vite interrompus par cette misérable santé qui, avec sa fièvre tierce, ne permet pas qu'on l'oublie, et devient peu à peu l'occupation principale. Dans son beau et vaste jardin de la rue de Vaugirard, si verdoyant, si embaumé, dans la maison de Gourville à Saint-Maur, où elle s'habitue en amie franche, à Fleuri-sous-Meudon, où elle va respirer l'air des bois, on la suit malade, mélancolique; on voit cette figure longue et sérieuse s'amaigrir et se dévorer. Sa vie, durant vingt ans, se convertit en une petite fièvre plus ou moins lente, et les bulletins reviennent toujours à ceci : « Mme de La Fayette s'en va demain

(1) Il ressort des lettres de Mme de Sévigné que Mme de Grignan devait assez souvent lui répéter : « Voyez, voyez! votre Mme de La Fayette vous aime-t-elle donc si extraordinairement? Elle ne vous écrirait pas deux lignes en dix ans, elle sait faire ce qui l'accommode, elle garde ses aises et son repos, et, du milieu de cette indolence, surveille très bien de l'œil son crédit. »

à une petite maison auprès de Meudon où elle a déjà été. Elle y passera quinze jours pour être comme suspendue entre le ciel et la terre; elle ne veut pas penser ni parler, ni répondre, ni écouter; elle est fatiguée de dire bonjour et bonsoir; elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit; il lui faut donc du repos; je l'irai voir quelquefois. M. de La Rochefoucauld est dans cette chaise que vous connaissez : il est d'une tristesse incroyable, et l'on comprend bien aisément ce qu'il a. » Ce qu'a sans doute M. de La Rochefoucauld de pire que la goutte et que ses maux ordinaires, c'est de manquer de Mme de La Fayette.

La tristesse qu'un tel état nourrissait naturellement n'empêchait pas l'agrément et le sourire de reparaitre aux moindres intervalles. Dans les sobriquets de société qu'on se donnait, et qui faisaient de Mme Scarron *le Dégel*, de Colbert *le Nord*, de M. de Pomponne *la Pluie*, Mme de La Fayette avait nom *le Brouillard* : le brouillard se levait quelquefois, et l'on avait des horizons charmans. Une raison douce, résignée, mélancolique, attachante et détachée, reposée de ton, semée de mots justes et frappans qu'on retenait, composait l'allure habituelle de sa conversation, de sa pensée. *C'est assez que d'être*, disait-elle d'ordinaire, en acceptant son état inactif. Ce mot, qui la peint tout entière, est bien de celle qui disait aussi, à propos de Montaigne, qu'il y aurait plaisir à avoir un voisin comme lui.

Une sensibilité extrême et pleine de larmes reparaissait par instans tout à coup à travers cette raison continue, comme une source qui jaillit d'une terre unie. On l'a vue *tout alarmée* par l'émotion de la musique. Quand Mme de Sévigné partait pour les Rochers ou pour la Provence, il ne fallait pas qu'elle lui fît ses adieux et que sa visite eût l'air d'être la dernière : la délicatesse de Mme de La Fayette ne pouvait supporter le départ d'une telle amie. Un jour on parlait devant elle, M. le Duc présent, de la campagne qui devait s'ouvrir dans cinq ou six mois; l'idée soudaine des dangers que M. le Duc aurait à courir alors, lui tira aussitôt des larmes. Ces effusions avaient un charme plus grand et plus de prix, on le conçoit, dans une personne si judicieuse et avec un esprit si reposé.

Son attention, du sein de sa langueur, ne se portait pas moins sur les points essentiels; sans bouger, elle veillait à tout. Si elle réforma le cœur de M. de La Rochefoucauld, elle répara aussi ses

affaires. Elle s'entendait bien aux procès, et l'empêcha de perdre le plus beau de ses biens en lui fournissant les moyens de prouver qu'ils étaient substitués. On conçoit avec cela qu'elle écrivait peu de lettres, et seulement pour le nécessaire. C'était son seul coin orageux avec Mme de Sévigné. Le petit nombre de lettres de Mme de La Fayette sont presque toutes pour dire qu'elle ne dira que deux mots, qu'elle dirait plus si elle n'avait la migraine. On voit même reparaître un jour M. de La Fayette en personne, qui arrive tout exprès je ne sais d'où, comme motif d'excuse. Il suffit de lire la jolie lettre : *Hé bien! hé bien! ma belle, qu'avez vous à crier comme un aigle?* etc., etc., pour bien connaître le train de vie de Mme de La Fayette et saisir sa différence de ton d'avec Mme de Sévigné. On y lit ces mots souvent cités : « Vous êtes en Provence, ma belle; vos heures sont libres et votre tête encore plus; le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde; et si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprais avec lui. »

Mme de La Fayette était très *vraie* et très franche; *il fallait la croire sur parole* (1) : « Elle n'aurait pas donné le moindre titre à qui que ce fût, si elle n'eût été persuadée qu'il le méritait; et c'est ce qui a fait dire à quelqu'un qu'elle était sèche, quoiqu'elle fût délicate (2). » Mme de Maintenon, avec qui Mme de La Fayette avait eu liaison étroite, était d'un esprit aussi merveilleusement droit, mais d'un caractère moins franc; aussi judicieuse, mais moins vraie; et cette différence dut contribuer à leur refroidissement. En 1672, quand Mme Scarron élevait en secret les bâtards de Louis XIV, au bout du faubourg Saint-Germain, près de Vaugirard, bien au-delà de la maison de Mme de La Fayette, celle-ci était encore en liaison particulière avec elle; elle recevait quelquefois de ses nouvelles ainsi que Mme de Coulanges; elles durent même la visiter ensemble. Mais la confidence de Mme Scarron se resserrant par degrés, il en résulta de ces paroles rapportées et de ces conjectures qui déplaisent entre amis : « L'idée d'entrer en religion ne m'est jamais venue dans l'esprit, écrivait Mme de Maintenon à l'abbé Testu; rassurez donc Mme de La Fayette. » Donnant à son frère des leçons d'économie, Mme de Maintenon écrivait en 1678 : « J'aurais

(1) Mme de Sévigné.
(2) Segraisiana.

cinquante mille livres de rente que je n'aurais pas le train de grande dame, ni un lit galonné d'or comme Mme de La Fayette, ni un valet de chambre comme Mme de Coulanges. Le plaisir qu'elles en ont vaut-il les railleries qu'elles en essuient. » Je ne sais si le lit galonné de Mme de La Fayette prêtait beaucoup aux plaisanteries; mais couchée là-dessus, comme il lui arrivait trop souvent, elle y était plus simple à coup sûr que son amie sous ce manteau couleur de *feuille morte* qu'elle affecte d'user jusqu'au bout. Enfin toute amitié cessa entre elles; Mme de Maintenon le déclare : « Je n'ai pu conserver l'amitié de Mme de La Fayette, elle en mettait la continuation à trop haut prix. Je lui ai montré du moins que j'étais aussi sincère qu'elle. C'est le duc qui nous a brouillées. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles (1). » Et dans les mémoires de Mme de La Fayette sur les années 1688 et 1689, à propos de la *comédie d'Esther*, on lit : « Elle (Mme de Maintenon) ordonna au poète de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux : car, à l'heure qu'il est, hors de la piété point de salut à la cour aussi bien que dans l'autre monde... La comédie représentait, en quelque sorte, la chute de Mme de Montespan et l'élévation de Mme de Maintenon; toute la différence fut qu'Esther était un peu plus jeune et moins précieuse en fait de piété. » En citant ces paroles de deux femmes illustres, je ne me plais pas à en faire ressortir l'aigreur qui gâta une longue affection. En somme, Mme de Maintenon et Mme de La Fayette étaient deux puissances trop considérables, et qui faisaient trop peu de frais, pour ne pas se refroidir à l'égard l'une de l'autre. Mme de Maintenon, en grandissant la dernière, dut par degrés changer envers Mme de La Fayette qui resta la même; c'est ce procédé uniforme que Mme de Maintenon aurait peut-être voulu voir changer un peu avec sa fortune (2). Mme de La Fayette mourante était celle encore dont Mme Scarron, écrivant à Mme de Chantelou sur sa présentation

(1) Lettre à Mme de Saint-Géran, août 1684. De quel *duc* s'agit-il? Est-ce du nouveau duc de La Rochefoucauld? On voit, par une lettre de Mme de Maintenon à la même, d'avril 1679, qu'elle ne pouvait souffrir les Marsillac, père et fils.

(2) La Beaumelle, dans les *Mémoires* qui précèdent son édition des Lettres de Mme de Maintenon, suppose à Mme de La Fayette je ne sais quels torts de caractère et quelles prétentions de vouloir remplacer Mme de Sablé, qui éloignèrent d'elle ses amis, et rendirent sa maison déserte : on ne peut trancher avec plus d'impertinence à l'encontre de tous les témoignages.

à Mme de Montespan, avait dit en 1666 : « Mme de Thianges me présenta à sa sœur... Je peignis ma misère... sans me ravaler ;... enfin Mme de La Fayette aurait été contente du vrai de mes expressions et de la brièveté de mon récit. » En fait de société aimable et polie, unissant le sérieux et le vrai à la grâce, si j'avais été de M. Rœderer, j'en aurais vu et placé le triomphe le plus satisfaisant dans le cercle de Mmes de Sévigné et de La Fayette, plutôt que dans l'élévation et le mariage de Mme de Maintenon. Celle-ci nuisit en un sens à la société polie, comme certains révolutionnaires ont nui à la liberté, en la poussant trop loin et jusqu'aux excès qui appellent la réaction contraire. Il fallait s'arrêter avant la pruderie sous peine de provoquer la Régence.

En juillet 1677, un an avant *la Princesse de Clèves*, on voit que la santé de Mme de La Fayette semblait au pire, bien qu'elle dût encore aller quinze ans à dépérir ainsi sans relâche, étant *de celles qui traînent leur misérable vie jusqu'à la dernière goutte d'huile* (1). C'est pourtant dans l'hiver qui suivit, que M. de La Rochefoucauld et elle s'occupèrent de ce joli roman qui parut chez Barbin le 16 mars 1678. Segrais, que nous trouvons encore sur notre chemin, dit en un endroit, qu'il n'a pas pris la peine de répondre à la critique que l'on fit de ce roman (2); et à un autre endroit, que Mme de La Fayette a dédaigné d'y répondre ; de sorte qu'il y aurait doute, si on le voulait, sur son degré de coopération. Mais, pour le coup, nous ne le discuterons pas, et ce roman est trop supérieur à tout ce qu'il a jamais écrit pour permettre d'hésiter. Personne, au reste, ne s'y méprit cette fois ; les lectures confidentielles avaient fait bruit, et le livre fut bien reçu comme l'œuvre de la seule Mme de La Fayette, aidée du goût de M. de La Rochefoucauld. Dès que cette *Princesse*, ainsi annoncée à l'avance, parut, elle fut l'objet de toutes les conversations et correspondances ; Bussy et Mme de Sévigné s'en écrivaient ; on était partout sur le *qui-vive* à son propos ; on s'abordait dans la grande allée des Tuileries en s'en demandant des nouvelles. Fontenelle lut le roman quatre fois dans la nou-

(1) Mme de Sévigné.

(2) Il est à remarquer qu'à l'endroit où on lui fait dire cela, dans le *Segraisiana*, on lui prête une erreur au sujet du roman qui aurait été le sien : il parle en effet de la rencontre de M. de Nemours et de Mme de Clèves chez le joailler, tandis que c'est M. de Clèves qui y rencontre celle qui doit être sa femme. On ne peut donc prendre ce propos, mal recueilli, pour une autorité.

veauté; Boursault en tira une tragédie, comme à présent on en eût fait des vaudevilles. Valincourt écrivit très *incognito* un petit volume de critique qu'on attribua au père Bouhours, et un abbé de Charnes riposta par un autre petit volume qu'on supposa de Barbier d'Aucourt, critique célèbre d'alors et adversaire ordinaire du spirituel jésuite. *La Princesse de Clèves* a survécu à cette vogue qu'elle méritait, et est demeurée parmi nous le premier en date des plus aimables romans.

Il est touchant de penser dans quelle situation particulière naquirent ces êtres si charmans, si purs, ces personnages nobles et sans tache, ces sentimens si frais, si accomplis, si tendres; comme Mme de La Fayette mit là tout ce que son ame aimante et poétique tenait en réserve de premiers rêves toujours chéris, et comme M. de La Rochefoucauld se plut sans doute à retrouver dans M. de Nemours cette fleur brillante de chevalerie dont il avait trop mésusé, et, en quelque sorte, un miroir embelli où recommençait sa jeunesse. Ainsi ces deux amis vieillis remontaient par l'imagination à cette première beauté de l'âge où ils ne s'étaient pas connus, et où ils n'avaient pu s'aimer. Cette rougeur familière à Mme de Clèves, et qui d'abord est presque son seul langage, marque bien la pensée de l'auteur, qui est de peindre l'amour dans tout ce qu'il a de plus frais et de plus pudique, de plus adorable et de plus troublant, de plus indécis et de plus irrésistible, de plus *lui-même* en un mot. Il est question à tout moment de *cette joie que donne la première jeunesse jointe à la beauté*, de *cette sorte de trouble et d'embarras dans toutes les actions, que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse*, enfin de tout ce qui est le plus loin d'elle et de son ami, en leur liaison tardive. Dans la teneur de la vie, elle était surtout sensée; elle avait le jugement au-dessus de son esprit, lui disait-on, et cette louange la flattait plus que le reste : ici, la poésie, la sensibilité intérieure reprennent le dessus, quoique la raison ne manque jamais. Nulle part, comme dans *la Princesse de Clèves*, les contradictions et les duplicités délicates de l'amour n'ont été si naturellement exprimées : « Mme de Clèves avait d'abord été fâchée « que M. de Nemours eût eu lieu de croire que c'était lui qui l'avait « empêchée d'aller chez le maréchal de Saint-André; mais ensuite, « elle sentit quelque espèce de chagrin que sa mère lui en eût en- « tièrement ôté l'opinion..... » « Mme de Clèves s'était bien doutée

« que ce prince s'était aperçu de la sensibilité qu'elle avait eue pour « lui; et ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'était pas trompée. « Ce lui était une grande douleur de voir qu'elle n'était plus maî- « tresse de cacher ses sentimens, et de les avoir laissé paraître au « chevalier de Guise. Elle en avait aussi beaucoup que M. de Ne- « mours les connût; mais cette dernière douleur n'était pas si en- « tière, et elle était mêlée de quelque sorte de douceur. » — Les scènes y sont justes, bien coupées, parlantes, en un ou deux cas seulement invraisemblables, mais sauvées encore par l'à-propos de l'intérêt et un certain air de négligence. Les épisodes n'éloignent jamais trop du progrès de l'action, et y aident quelquefois. La plus invraisemblable circonstance, celle du pavillon, quand M. de Nemours arrive singulièrement à temps pour entendre derrière une palissade l'aveu fait à M. de Clèves; cette scène que Bussy et Valincourt relèvent, faisait pourtant fondre en larmes, au dire de ce dernier, ceux même qui n'avaient pleuré qu'une fois à *Iphigénie*. Pour nous, que ces invraisemblances choquent peu, et qui aimons de *la Princesse de Clèves* jusqu'à sa couleur un peu passée, ce qui nous charme encore, c'est la modération des peintures qui touchent si à point, c'est cette manière partout si discrète et qui donne à rêver : quelques saules le long d'un ruisseau quand l'amant s'y promène; pour toute description de la beauté de l'amante, *ses cheveux confusément rattachés*; plus loin, *des yeux* UN PEU *grossis par des larmes*, et pour dernier trait, *cette vie qui fut* ASSEZ *courte*, impression finale elle-même ménagée. La langue en est également délicieuse, exquise de choix, avec des négligences et des irrégularités qui ont leur grace, et que Valincourt n'a notées en détail qu'en les supposant dénoncées par un grammairien de sa connaissance, et avec une sorte de honte d'en faire un reproche trop direct à l'aimable auteur. Je n'y distingue que deux locutions qui ont vieilli : « Le roi ne survécut guère *le* prince son fils; » et : « Milord Courtenay était aussi aimé de la reine Marie, qui l'aurait épousé du consentement de toute l'Angleterre, *sans qu'elle connut* que la jeunesse et la beauté de sa sœur Élisabeth le touchaient davantage que l'espérance de régner; » pour, *si ce n'est qu'elle connut*, etc.; cette dernière locution revient plusieurs fois.

Le petit volume de Valincourt, qu'Adry a réimprimé dans son édition de *la Princesse de Clèves*, est un échantillon distingué de la

critique polie, telle que les amateurs de goût se la permettaient sous Louis XIV. Valincourt n'avait alors que vingt-cinq ans; il aimait peu le monde de Huet, de Segrais; il arrivait plus tard, et représente au net les jugemens de Racine et de Boileau. Sa malice qui se tempère toujours, n'empêche pas en lui l'équité, et qu'il ne fasse la part à la louange; il n'a pas évité pourtant la minutie et la chicane du détail. Ceux qui attribuaient la critique au père Bouhours avaient droit de trouver plaisant que le censeur reprochât à la première rencontre de M. de Clèves et de Mlle de Chartres d'avoir lieu dans une boutique de joailler plutôt que dans une église. Quoi qu'il en soit, l'ensemble atteste un esprit exact et fin, décemment ironique, et tel que Fontanes l'aurait pu consulter avec plaisir et profit avant de critiquer Mme de Staël. L'abbé de Charnes, qui reprend cette critique mot à mot pour la réfuter avec injure, m'a tout l'air d'un provincial qui n'avait pas demandé à Mme de La Fayette la permission de la défendre; Barbier d'Aucourt s'en fût tiré autrement. On peut voir dans Valincourt une théorie complète du roman historique très bien exposée par un savant qu'il introduit, et cette théorie n'est autre que celle que Walter Scott a en partie réalisée.

Bussy, qui dans ses lettres à Mme de Sévigné parle assez longuement de *la Princesse de Clèves*, ajoute avec cette incroyable fatuité qui gâtait tout : « Notre critique est de gens de qualité qui ont « de l'esprit : celle qui est imprimée est plus exacte et plaisante en « beaucoup d'endroits. » Pour venger Mme de La Fayette de quelques malignités de cet avantageux personnage, il suffit de citer de lui ce trait-là.

En avançant dans la composition de *la Princesse de Clèves*, les pensées de Mme de La Fayette, après ce premier essor vers la jeunesse et ses joies, redeviennent graves; l'idée du devoir augmente et l'emporte. L'austérité de la fin sent bien *cette vue si longue et si prochaine de la mort, qui fait paraître les choses de cette vie de cet œil si différent* (1) *dont on les voit en santé*. Dès l'été de 1677, elle avait elle-même éprouvé cela, et, comme l'indique Mme de Sévigné, tourné son ame à finir. Le désabusement de toutes choses se montre dans cette crainte qu'elle prête à Mme de Clèves, que le

(1) Valincourt remarque avec raison qu'il faudrait : *de celui dont*.

mariage ne soit le tombeau de l'amour du prince, et n'ouvre la porte aux jalousies : cette crainte, en effet, autant que le scrupule du devoir, s'oppose dans l'esprit de Mme de Clèves au mariage avec l'amant. En achevant leur roman idéal, il est clair que les deux amis, que M. de La Rochefoucauld et elle, en venaient à douter de ce qu'il y aurait eu de félicité imaginable pour leurs chers personnages, et qu'ils se reprenaient encore à leur douce liaison réelle comme au bien le plus consolant et le plus sûr.

Ils n'en jouirent plus long-temps. Dans la nuit du 16 au 17 mars 1680, deux ans jour pour jour après la publication de *la Princesse de Clèves*, M. de La Rochefoucauld mourut : « J'ai la tête si « pleine de ce malheur et de l'extrême affliction de notre pauvre « amie, écrit Mme de Sévigné, qu'il faut que je vous en parle.... « M. de Marsillac est dans une affliction qui ne peut se représenter; « cependant, ma fille, il retrouvera le roi et la cour; toute sa fa- « mille se retrouvera à sa place; mais où Mme de La Fayette retrou- « vera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un « agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son « fils? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne « court point les rues. M. de La Rochefoucauld était sédentaire « aussi : cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne « pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur ami- « tié. Songez-y, ma fille, vous trouverez qu'il est impossible de faire « une perte plus considérable et dont le temps puisse moins conso- « ler. Je n'ai pas quitté cette pauvre amie tous ces jours-ci; elle « n'allait point faire la presse parmi cette famille, en sorte qu'elle « avait besoin qu'on eût pitié d'elle. Mme de Coulanges a très bien « fait aussi, et nous continuerons quelque temps encore.... » Et dans chacune des lettres suivantes : « La pauvre Mme de La Fayette ne « sait plus que faire d'elle-même... Tout se consolera hormis elle. » C'est ce que Mme de Sévigné répète en cent façons plus expressives les unes que les autres : « Cette pauvre femme ne peut *serrer la file* d'une manière à remplir cette place. » Mme de La Fayette ne chercha pas à la remplir; elle savait que rien ne répare de telles ruines. Même cette amitié si tendre avec Mme de Sévigné ne suffisait pas, elle le sentait bien : il y avait trop de partage. Pour se convaincre de l'insuffisance de telles amitiés, même des meilleures et des plus chères, qu'on lise la lettre de Mme de La Fayette à Mme de Sévigné

du 8 octobre 1689, si parfaite, si impérieuse et si sans façon à force de tendresse, et qu'on lise ensuite le commentaire qu'en fait Mme de Sévigné écrivant à sa fille : « Mon Dieu ! la belle proposition de n'être plus chez moi, d'être dépendante, de n'avoir point d'équipage et de devoir mille écus ! » et l'on comprendra combien il ne faut pas tout redemander à ces amitiés qui ne sont point uniques et sans partage, puisque les plus délicates jugent ainsi. Après l'amour, après l'amitié absolue, sans arrière-pensée ni retour ailleurs, tout entière occupée et pénétrée, et *la même* que nous, il n'y a que la mort ou Dieu.

Mme de La Fayette vécut treize années encore : on peut s'enquérir chez Mme de Sévigné des légers détails de sa vie extérieure durant ces années désertes. Une vive entrée en liaison avec la jeune Mme de Schomberg donna quelque éveil curieux et jaloux aux autres amies plus anciennes : on ne voit pas que cet effort d'une ame qui semblait se reprendre à quelque chose ait duré. C'est peut-être par l'effet du même besoin inquiet, que, dès les premiers mois de sa perte, elle fit augmenter encore, du côté du jardin, son appartement déjà si vaste, à mesure hélas ! que son existence diminuait. Il paraît aussi que pour remplir les heures, Mme de La Fayette se laissa aller à plusieurs écrits, dont quelques-uns ont pu être égarés. *La Comtesse de Tende* doit dater de ces années-là. Le plus fort de la critique de Bussy et du monde en général, au sujet de *la Princesse de Clèves*, avait porté sur l'aveu extraordinaire que l'héroïne fait à son mari. Mme de La Fayette, en inventant une nouvelle situation analogue, qui amenât un aveu plus extraordinaire encore, pensa que la première en serait d'autant justifiée. Elle réussit dans *la Comtesse de Tende*, bien qu'avec moins de développemens qu'il n'eût fallu pour que *la Princesse de Clèves* eût une sœur comparable à elle : on sent que l'auteur a son but et qu'il y court. Les *Mémoires de la Cour de France* pour les années 1688 et 1689 se font remarquer par la suite, la précision et le dégagé du récit : aucune divagation, presque aucune réflexion; un narré vif, empressé, attentif; une intelligence continuelle. L'auteur d'un tel écrit était, certes, un esprit capable d'affaires positives. J'ai cité le mot assez piquant sur Mme de Maintenon à propos d'*Esther*. Racine, par contre-coup, y est un peu légèrement traité avec sa *comédie de couvent* : « Mme de Maintenon, pour divertir

« ses petites-filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, le « meilleur poète du temps que l'on a tiré de sa poésie où il est inimi- « table, pour en faire à son malheur et celui de ceux qui ont le goût « du théâtre, un historien très imitable. » Mme de La Fayette avait été d'un monde qui préféra long-temps Corneille à Racine; elle avait aimé et pratiqué dans *Zayde* ce genre espagnol, si cher à l'auteur du *Cid*, et que Racine et Boileau avaient tué. Elle comptait pour amis particuliers des hommes comme Segrais, Huet, qui avaient des antipathies et même des haines (1) contre ces deux poètes régnans. M. de La Rochefoucauld, qui les goûtait l'un et l'autre comme écrivains, ne leur trouvait qu'une seule sorte d'esprit, et les jugeait pauvres d'entretien hors de leurs vers. Valincourt enfin, qui avait attaqué *la Princesse de Clèves*, était l'élève, l'ami intime de tous deux. Après cela, Mme de La Fayette avait trop d'esprit et d'équité pour ne pas admirer dignement des auteurs dont la tendresse ou la justesse trouvait en elle des cordes si préparées. Au moment où elle révère le moins Racine, elle l'appelle encore le *meilleur poète* et *inimitable*. On a vu qu'elle écoutait chez Gourville, c'est-à-dire chez elle, la *Poétique* de Boileau. Elle avait, nous l'avons dit, avec Boileau plus d'un rapport de droiture d'esprit et de critique irréfragable, et était à sa manière un oracle de bon sens dans son beau monde. Les mots à la Despréaux qu'on a retenus d'elle sont nombreux : nous en avons cité beaucoup, auxquels il faut en ajouter encore; par exemple : « Celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. » Boileau, causant un jour avec d'Olivet, disait : « Savez-vous pour- « quoi les anciens ont si peu d'admirateurs? c'est parce que les « trois quarts tout au moins de ceux qui les ont traduits, étaient « des ignorans ou des sots. Mme de La Fayette, la femme de France « qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux, comparait un « sot traducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un com- « pliment à quelqu'un. Ce que sa maîtresse lui aura dit en termes « polis, il va le rendre grossièrement, il l'estropie; plus il y avait « de délicatesse dans le compliment, moins ce laquais s'en tire « bien : et voilà en un mot la plus parfaite image d'un mauvais tra- « ducteur. » Boileau paraît donc certifier, en quelque sorte, lui-

(1) Voir Huet sur Boileau dans ses *Mémoires* latins.

même cette ressemblance, cet accord d'elle à lui, que nous indiquons. M. Rœderer a mille fois raison au sujet des relations de Molière avec le monde de Mmes de Sévigné, de La Fayette, et en montrant que la pièce des *Femmes Savantes* ne les regardait en rien. Quant à La Fontaine, il est constant qu'à une époque il fut fort en familiarité avec Mme de La Fayette; on a des vers affectueux qu'il lui adressait en lui envoyant un petit billard : ce devait être du temps où il dédiait une fable à l'auteur des *Maximes*, et une autre à mademoiselle de Sévigné (1).

Depuis la mort de M. de La Rochefoucauld, les idées de Mme de La Fayette se tournèrent de plus en plus à la religion; on en a un témoignage précieux dans une belle et longue lettre de Duguet, qui est à elle. Elle l'avait choisi pour directeur. Sans être liée directement avec Port-Royal, elle inclinait de ce côté, et l'hypocrisie de la cour l'y poussait encore plus. Sa mère, d'ailleurs, avait épousé en secondes noces le chevalier Renaud de Sévigné, oncle de Mme de Sévigné, et l'un des bienfaiteurs de Port-Royal-des-Champs, dont il avait fait rebâtir le cloître : il n'était mort qu'en 1676. Mme de La Fayette connut Duguet, qui commençait à prendre un grand rôle spirituel pour la direction des consciences, et qui, dans cette décadence de Port-Royal, n'en avait que les traditions justes et intimes, sans rien de contentieux ni d'étroit. Voici quelques-unes des paroles sévères qu'adressait ce prêtre selon l'esprit, à la pénitente qui les lui avait demandées :

« J'ai cru, madame, que vous deviez employer utilement les « premiers momens de la journée, où vous ne cessez de dormir « que pour commencer à rêver. Je sais que ce ne sont point alors

(1) Mme de La Fayette était donc bien réellement du même groupe et comme du même *Parnasse* que La Fontaine, Racine et Despréaux; et le petit récit suivant n'est que l'image un peu enfantine du vrai : « En 1675, dit Ménage, Mme de Thianges donna en étrennes une chambre toute dorée, grande comme une table, à M. le duc du Maine. Au-dessus de la porte, il y avait en grosses lettres : *Chambre du Sublime*. Au dedans un lit et un balustre, avec un grand fauteuil, dans lequel était assis M. le duc du Maine, fait en cire, fort ressemblant. Auprès de lui M. de La Rochefoucauld, auquel il donnait des vers pour les examiner. Autour du fauteuil M. de Marsillac et M. Bossuet, alors evêque de Condom. A l'autre bout de l'alcôve, Mme de Thianges et Mme de La Fayette lisaient des vers ensemble. Au dehors du balustre, Despréaux avec une fourche empêchait sept ou huit méchans poètes d'entrer. Racine etait auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine, auquel il faisait signe d'avancer. Toutes ces figures étaient de cire, en petit, et chacun de ceux qu'elles représentaient avait donné la sienne. » Ménage ne nous dit pas s'il a posé pour l'un des cinq ou six mauvais poètes chassés par Boileau.

« des pensées suivies, et que souvent vous n'êtes appliquée qu'à « n'en point avoir. Mais il est difficile de ne pas dépendre de son « naturel, quand on veut bien qu'il soit le maître; et l'on se re- « trouve sans peine, quand on en a beaucoup à se quitter. Il est « donc important de vous nourrir alors d'un pain plus solide que « ne sont des pensées qui n'ont point de but, et dont les plus inno- « centes sont celles qui ne sont qu'inutiles. Et je croirais que vous « ne pourriez mieux employer un temps si tranquille qu'à vous « rendre compte à vous-même d'une vie déjà fort longue, et dont « il ne vous reste rien qu'une réputation dont vous comprenez « mieux que personne la vanité.

« Jusqu'ici les nuages dont vous avez essayé de couvrir la reli- « gion vous ont cachée à vous-même. Comme c'est par rapport à « elle qu'on doit s'examiner et se connaître, en affectant de l'igno- « rer, vous n'avez ignoré que vous. Il est temps de laisser chaque « chose à sa place et de vous mettre à la vôtre. La vérité vous ju- « gera, et vous n'êtes au monde que pour la suivre, et non pour la « juger. En vain l'on se défend, en vain on dissimule, le voile se « déchire à mesure que la vie et ses cupidités s'évanouissent; et l'on « est convaincu qu'il en faudrait mener une toute nouvelle, quand « il n'est plus permis de vivre. Il faut donc commencer par le désir « sincère de se voir soi-même comme on est vu par son juge. « Cette vue est accablante même pour les personnes les plus décla- « rées contre le déguisement. Elle nous ôte toutes nos vertus et « même toutes nos bonnes qualités, et l'estime que tout cela nous « aurait acquise. On sent qu'on a vécu jusque-là dans l'illusion et le « mensonge; qu'on s'est nourri de viandes en peinture; et qu'on « n'a pris de la vertu que l'ajustement et la parure, et qu'on en a « négligé le fond, parce que ce fond est de rapporter tout à Dieu « et au salut, et de se mépriser soi-même en tout sens; non par une « vanité plus sage et par un orgueil plus éclairé et de meilleur goût, « mais par le sentiment de son injustice et de sa misère. »

Le reste de la lettre est également admirable, et de ce ton approprié et pressant. — Ainsi, vous qui avez rêvé, cessez vos rêves! Vous qui vous estimiez *vraie* entre toutes, et que le monde flattait d'être telle, vous ne l'étiez pas, vous ne l'étiez qu'à demi et qu'à faux : votre sagesse sans Dieu était pur bon goût! — Je lis plus loin une phrase sur ces années « dont on ne s'est point encore sin-

cèrement repenti, parce qu'on est assez injuste pour excuser sa faiblesse et *pour aimer ce qui en a été cause.* »

Un an avant de mourir, Mme de La Fayette écrivait à Mme de Sévigné un petit billet qui exprime son mal sans repos nuit et jour, sa résignation à Dieu, et qui finit par ces mots : « Croyez, ma très chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée. » L'autre affection qu'elle ne nommait plus, qu'elle ne comptait plus, était-elle donc enfin ensevelie, consumée en sacrifice?

Tout concorde jusqu'au bout, et tout s'achève : Mme de Sévigné écrit à Mme de Guitaud, le 3 juin 1693, deux ou trois jours après le jour funeste, et déplore la mort de cette amie de quarante ans : « ..... Ses infirmités, depuis deux ans, étaient devenues extrêmes; « je la défendais toujours, car on disait qu'elle était folle de ne « vouloir point sortir. Elle avait une tristesse mortelle : Quelle « folie encore! n'est-elle pas la plus heureuse femme du monde? « Mais je disais à ces personnes si précipitées dans leurs jugemens : « Mme de La Fayette n'est pas folle, et je m'en tenais là. Hélas! « madame, la pauvre femme n'est présentement que trop justi- « fiée.... Elle avait deux polypes dans le cœur, et la pointe du « cœur flétrie. N'était-ce pas assez pour avoir ces désolations dont « elle se plaignait?.... Elle a eu raison pendant sa vie, elle a eu rai- « son après sa mort, et jamais elle n'a été sans cette divine raison, « qui était sa qualité principale.... Elle n'a eu aucune connaissance « pendant les quatre jours qu'elle a été malade.... Pour notre con- « solation, Dieu lui a fait une grâce toute particulière, et qui mar- « que une vraie prédestination, c'est qu'elle se confessa le jour de « la petite Fête-Dieu, avec une exactitude et un sentiment qui ne « pouvaient venir que de lui, et reçut notre Seigneur de la même « manière. Ainsi, ma chère madame, nous regardons cette com- « munion, qu'elle avait accoutumé de faire à la Pentecôte, comme « une miséricorde de Dieu, qui nous voulait consoler de ce qu'elle « n'a pas été en état de recevoir le viatique. » — Ainsi mourut et vécut, dans un mélange de douceur triste et de vive souffrance, de sagesse selon le monde et de repentir devant Dieu, celle dont une idéale production nous enchante! Que peut-on ajouter de plus comme matière de réflexion et d'enseignement? La lettre à Mme de Sablé, *la Princesse de Clèves*, et la lettre de Duguet, n'est-ce pas toute une vie?

SAINTE-BEUVE.

SUR

LA DÉCOUVERTE

D'UN MANUSCRIT

CONTENANT

LA TRADUCTION DE SANCHUNIATHON,

PAR PHILON DE BYBLOS.

« Si l'histoire ancienne, dit un savant historien (1), a essuyé une perte sensible et à jamais irréparable, c'est surtout par la disparition des écrits qui traitaient de la constitution, des entreprises et des travaux des Phéniciens. Plus ce peuple a influé sur le développement de l'humanité par ses propres inventions, par l'établissement de ses nombreuses colonies et par son commerce immense, plus on sent la lacune que la perte de ces écrits a laissée dans les fastes du genre humain. » Et cependant, malgré cette absence totale de documens originaux, le vénérable professeur de Gœttingue, n'ayant d'autre secours que quelques données éparses dans la Bible et dans les auteurs grecs et latins, mais guidé par cette conscience intime qu'il a de la vie des peuples de l'antiquité, est parvenu à nous faire connaître l'état politique, la constitution, les colonies des Phéni-

(1) M. Heeren, *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, tom. II, pag. 2.

ciens, et les routes que suivait leur immense commerce, tant sur terre que sur mer. Mais que de fois il regrette, dans son livre, de n'avoir pas sous les yeux les histoires de Dius et de Ménandre d'Éphèse, dont Josèphe nous a conservé quelques fragmens, et surtout l'histoire de la Phénicie par Sanchuniathon, dont Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, a cité de longs fragmens, qui, malheureusement, ne contiennent que la partie cosmogonique de l'ouvrage! Aussi a-t-il dû apprendre avec une joie bien vive, mais sans doute mêlée de quelque incertitude, la nouvelle annoncée il y a environ six mois par les journaux, que la traduction grecque de Sanchuniathon, par Philon de Byblos, avait été retrouvée dans un couvent de Portugal. Sa joie et son incertitude, tous les amis de l'antiquité les ont partagées; mais le découragement a bientôt succédé à l'espérance quand on a vu que cette annonce n'était suivie d'aucun autre document, soit sur l'état et le contenu du manuscrit, soit sur son futur éditeur.

Ce silence affligeant vient enfin d'être rompu par la publication d'une brochure annoncée comme l'avant-coureur du texte grec de Philon, et ayant pour titre : *Analyse de l'histoire primitive des Phéniciens par Sanchuniathon, faite sur le manuscrit nouvellement retrouvé de la traduction complète de Philon*; avec des observations de Fr. Wagenfeld. Cette brochure qui a paru chez Hahn, à Hanovre, contient en outre un *fac-simile* du manuscrit et un avant-propos de M. le docteur G.-F. Grotefend, directeur du lycée de Hanovre, connu depuis long-temps dans le monde savant par les importans travaux auxquels il s'est livré sur les inscriptions de Persépolis et sur celles de la Lycie.

Que doit-on penser de cette publication? Faut-il la regarder comme une mystification ou comme un document sérieux? Le nom de Grotefend, si l'on n'en a pas abusé, comme on a abusé cet hiver du nom d'Herschell, ne permet guère de voir dans cette brochure l'œuvre d'un faussaire? L'Allemagne n'est pas la terre classique de ces sortes de supercheries dont l'Italie a donné de si funestes exemples. La bonne foi, disons plus, la candeur germanique n'admet guère un pareil soupçon. Le fac-simile du manuscrit, joint à la brochure, est d'une écriture fort ancienne, qui annonce la main non d'un Grec, mais d'un homme de l'Occident; or un faussaire n'eût pas choisi de préférence un caractère de ce genre, qui

pouvait le trahir. De plus, un mystificateur, dont le but eût été surtout d'obtenir un débit considérable, aurait cherché à composer un livre plus divertissant, à y jeter plus d'épisodes romanesques; on invente difficilement l'histoire complète d'un peuple tel que les Phéniciens, car, à chaque pas, l'on est exposé à se trahir. Or, il faut en convenir, dans l'analyse de Sanchuniathon, la simplicité et la vérité de la narration, ses coïncidences avec la Bible, la multiplicité des détails, la facilité avec laquelle les noms propres s'y expliquent par l'hébreu, tout semble annoncer une composition originale. Enfin, et cet argument n'est pas sans quelque force, l'auteur, qui fixe l'existence de Sanchuniathon au VIe siècle avant notre ère, n'eût pas manqué d'insérer dans son livre l'histoire de la fondation de Carthage, et surtout le récit du siége de Tyr par Nabuchodonosor, tandis qu'il s'arrête au IXe siècle, se bornant à indiquer les historiens qui ont raconté les évènemens postérieurs. On ne peut non plus tirer un argument négatif de l'époque tardive de cette découverte, autrement il faudrait nier l'existence de la République de Cicéron, des Institutes de Gaius, de la Chronique d'Eusèbe, des différens ouvrages de Lydus, etc. Ce n'est pas d'ailleurs la première mention qui soit faite d'un manuscrit de Sanchuniathon. Beck, dans une note sur la bibliothèque grecque de Fabricius, prétend qu'il existe un fragment inédit de cet auteur à la bibliothèque de Médicis à Florence; il ajoute qu'un troisième fragment a été recueilli en Orient par Peiresc qui le porta à Rome au père Kircher, mais que ce dernier refusa de le publier. Enfin, Léon Allatius a, si je ne me trompe, dit quelque part avoir vu de ses propres yeux dans un monastère des environs de Rome un manuscrit de Philon de Byblos.

Le seul argument négatif qui ait quelque force, c'est l'absence de tout renseignement précis sur le manuscrit qu'on prétend avoir découvert dans la péninsule espagnole. Mais s'il est vrai, comme on l'assure, que ce livre provienne d'un couvent portugais qui fut pillé lors de l'expédition de don Pedro contre son frère, et qu'il ait été porté en Allemagne par un officier hanovrien (1), on conçoit qu'on ait hésité à citer des noms propres.

Déjà des opinions très opposées ont été émises sur cette dé-

(1) C'est ce que semblait prouver le début de la préface de M. Grotefend : « Quel écrit « pourrais-je recommander avec plus de joie aux savans que celui qui nous fait connaître

couverte. Nous savons par l'*Athenæum* du 25 juillet dernier, que le savant Gesenius, le plus célèbre de tous les hébraïsans de l'Allemagne, Gesenius, qui nous promet l'explication prochaine des inscriptions phéniciennes que le temps a respectées, s'est prononcé en faveur de l'authenticité du manuscrit dont M. Wagenfeld vient de publier l'analyse. Il est vrai que, suivant le même journal, M. Wilken, l'historien des croisades, s'est prononcé pour la négative; mais, quel que soit le respect que mérite l'opinion de M. Wilken, en pareille matière, celle de M. Gesenius doit l'emporter. Nous devons ajouter que, s'il faut en croire l'article de l'*Athenæum*, M. Grotefend a publié la note suivante sur le livre de M. Wagenfeld : « Pour prévenir l'intention où l'on pourrait être de traduire cet ouvrage dans d'autres langues, je crois qu'il est de mon devoir de déclarer publiquement, et sans perdre de temps, que, d'après les renseignemens recueillis jusqu'ici, je suis moralement convaincu que l'extrait de Sanchuniathon n'est qu'une ingénieuse fiction. Et je fais cette déclaration sans attendre aucune recherche, qui prendrait trop de temps; car, en supposant qu'en définitive le résultat démontrât que cette déclaration n'était pas fondée, elle suffit dès à présent pour engager M. Wagenfeld a défendre son honneur en donnant des preuves de sa probité. »

Mais au premier abord cette note paraît difficilement pouvoir être l'ouvrage de M. Grotefend. Comment! ou il a été cruellement mystifié, ou l'on a déloyalement abusé de son nom, et il se borne à qualifier l'ouvrage d'ingénieuse fiction; et cette déclaration de sa part n'a d'autre but que d'empêcher la traduction de la brochure dans des langues étrangères! Mais, dans l'une ou l'autre supposition, qui n'aurait commencé par accabler le faussaire sous le poids de sa juste indignation, sans s'inquiéter si des traductions dans d'autres idiomes pourraient contribuer à propager l'erreur? Si la note de l'*Athenæum* est de M. Grotefend, il faut qu'elle ait été dénaturée par le traducteur anglais, soit involontairement, soit dans un but d'intérêt personnel.

Telles étaient les réflexions que suggérait à l'auteur de cet article une telle complication d'incidens et de doutes, quand il a

« le contenu d'un livre dont la perte a été si long-temps déplorée et qu'un heureux hasard « a fait retrouver dans un manuscrit bien conservé et *tomber entre des mains alle-* « *mandes?* »

reçu la lettre suivante de M. Grotefend, auxquel il s'était adressé pour lever ses incertitudes.

Hanovre, le 18 août 1836.

« MONSIEUR,

« Peu de temps après avoir recommandé aux savans l'analyse de la traduction de Sanchuniathon par Philon de Byblos, qu'on prétend avoir découverte récemment, j'ai eu lieu de me convaincre que l'auteur de cette analyse n'était qu'un mystificateur, et je me suis vu dans la nécessité d'exprimer publiquement mes doutes sur l'authenticité de sa découverte. *Il est vrai qu'il y a tant de motifs qui plaident en faveur de l'authenticité de l'ouvrage, que les hommes les plus habiles peuvent difficilement y trouver la matière d'un doute.* Mais comme tout ce qui a paru à ce sujet dans le public annonce, dans M. Wagenfeld, un insigne mystificateur, et que personne n'a pu jusqu'ici examiner le manuscrit, on est autorisé à douter de l'authenticité, sinon de l'ensemble, du moins de beaucoup de détails. On était d'autant plus éloigné de s'attendre à une pareille supercherie de la part d'un jeune homme candidat en théologie et en philologie à Brême, que l'amour de la vérité est le trait caractéristique des Allemands. Mais malheureusement M. Wagenfeld a si peu d'amour pour la vérité, que je me suis vu obligé de rompre toute relation avec lui. Les doutes que j'ai émis dans les journaux n'avaient d'autre but que de le mettre au pied du mur, afin d'arriver au moins à quelque certitude. Ils ont eu pour résultat *de le faire traiter avec la librairie Schünemann, à Brême, pour l'impression de l'original grec.* Mais malheureusement on doute également de l'authenticité de cet original. Et en admettant même que ce texte grec eût pour base un ancien manuscrit, on ne peut prendre pour argent comptant ce qui vient d'un homme qui, comme M. Wagenfeld, est convenu que pour le plaisir de mystifier le public, il ne craindrait pas de recourir à l'imposture.

« Recevez, monsieur, etc.

G.-F. GROTEFEND. »

On voit, par cette lettre, que tous les doutes sont encore loin d'être levés; mais elle nous prouve que M. Grotefend est véritablement l'auteur de la préface qui précède l'analyse en question, et que, ne connaissant pas les motifs peu honorables qui ont pu déterminer M. Wagenfeld à abuser de sa bonne foi et de celle du public, il a cru dès le principe à l'authenticité de l'ouvrage. Mais qu'on ne se hâte pas de blâmer le respectable directeur du lycée de Hanovre d'avoir accordé confiance à ce travail, car il est fait avec tant d'ha-

bileté et de savoir, qu'il peut tromper l'œil le plus exercé. Comment penser qu'un jeune homme qui vient à peine de quitter les bancs de l'université ait déjà acquis assez de science pour faire revivre un ancien peuple dans une histoire suivie et probable? Comment croire surtout que, pour satisfaire une fantaisie aussi bizarre qu'inexplicable, ce jeune homme, dès son début, compromette tout son avenir, et s'expose à jamais au mépris de ses concitoyens? Tout autre savant que M. Grotefend, qui, sans connaître le caractère du jeune étudiant, eût reçu la communication de son livre, se serait passionné pour la découverte; car, je le répète, rien de plus vraisemblable que tout ce récit. Nous en ferons juge le public en mettant sous ses yeux quelques extraits de cette brochure, qui méritera toujours d'être regardée comme une production aussi curieuse qu'intéressante, quelle que doive être, en définitive, l'opinion à laquelle on s'arrêtera sur le compte de son auteur.

Nous commencerons par l'histoire mythique de Mélicerte ou Melkart, l'Hercule tyrien (liv. II, chap. 9-15).

Ce mythe est raconté fort au long d'après les chants sacrés que Sanchuniathon entendit à Tyr, dans son enfance, et dont le sens merveilleux devait avoir fait une forte impression sur son esprit. L'idée renfermée dans ce mythe, c'est qu'on ne peut s'élever à la divinité qu'en poursuivant un grand et noble but à travers tous les dangers, et en surmontant toutes les fatigues. Mélicerte se propose un but éloigné de l'autre côté de la mer orageuse, au bout de la terre (cap. 10). Ce but est digne d'un dieu : celui qui l'atteindra, s'élèvera vers la divinité. — Mélicerte arrive en effet à Tartessus; ses contemporains étonnés lui élèvent des temples et des autels, et l'invoquent à l'égal de Kronos et des autres dieux. Du reste il est incontestable que ce mythe renferme aussi plusieurs souvenirs historiques, comme par exemple la notion d'une grande quantité de métaux précieux en Espagne.

L'auteur commence par nous raconter une aventure amoureuse de la jeunesse de Mélicerte, et la fin tragique de cet amour. Les fils de Démaroon, Mélicerte et Isroas, après une expédition contre les géans, se disputèrent, en partageant le butin fait sur l'ennemi, la possession de Déisone (1), jeune fille des montagnes, d'une rare beauté, dont Isroas s'était emparé. Mélicerte propose de s'en remettre au choix de la jeune

(1) En hébreu *Dechen*, fertilité. W.

fille; Isroas y consent, et Déisone choisit Mélicerte : car il était aussi beau qu'Isroas (1) était laid.

Mélicerte alors célèbre son épouse dans des chants qui s'étaient conservés jusqu'au temps de Sanchuniathon et que l'on chantait à la fête de ce héros. Mais Isroas vint pour enlever de force Déisone, et assiégea la tour de Mélicerte. En vain celui-ci tenta de l'apaiser. « Le vautour tue le vautour, et le cèdre de la montagne renverse son frère dans sa chute. Mais pourquoi désires-tu le combat, pourquoi veux-tu la guerre contre ton frère? Tu connais mon courage; je ne voudrais pas te rencontrer dans le combat. Ne sommes-nous pas, ô mon frère, deux torrens, qui s'élancent du même ravin? Pourquoi cherches-tu le combat contre moi, Isroas? » Lorsque Isroas vit qu'il ne pouvait point s'emparer de la jeune fille, il la perça de loin d'une flèche, afin que son frère ne pût pas non plus en jouir. Mélicerte accourt et la trouve morte. Il la pleura trois jours, et demanda alors aux Cabires des vaisseaux avec lesquels, à la tête de ses nombreux compagnons, il fait route vers Cittium, dont les habitans étaient alors en guerre avec les montagnards. Aidés par Mélicerte, les Cittiens remportent la victoire, et en reconnaissance de ce service, ils veulent que le héros devienne leur roi. Mais lui part pour la côte située en face de Cittium, où demeurait le frère de son père, nommé Jurus. Le récit de l'entrevue de Mélicerte avec le vieillard aveugle est fort touchant.

Là il s'arrête quelque temps : car la mer est orageuse et les vents soufflent avec violence. Jurus, sentant approcher sa fin, donne sa bénédiction à Mélicerte, d'après un ancien usage de l'Orient, l'exhorte à continuer son voyage, et lui prédit l'avenir : « Tu triompheras d'une mer inconnue, et le premier de tous les mortels tu verras les bornes de la terre. Tu deviendras si grand, que Kronos et les autres dieux te regarderont comme leur égal. »

Jurus mourut; Mélicerte l'ensevelit et le pleura trois jours. Le quatrième jour il se relève, se purifie, et s'embarque avec ses compagnons pour continuer son voyage. Mais une violente tempête les fit long-temps errer sur la mer. Enfin ils entrèrent dans une baie, mais comme il s'y trouvait un grand nombre de bas-fonds, ils essuyèrent un naufrage où quelques hommes de l'équipage périrent. Cependant le plus grand nombre échappa aux dangers et atteignit le rivage.

D'abord ils formèrent le dessein de se construire un nouveau vaisseau sur cette plage; mais ils furent contraints d'y renoncer parce que les forêts du pays ne leur offraient pas de bois de construction, et que d'ailleurs,

(1) En hébreu *Ich roa*, l'homme de la méchanceté, l'homme de la laideur. W.

dans ces parages, les écueils et les bas-fonds rendaient la navigation très dangereuse. Ils résolurent donc de remonter la côte jusqu'à ce qu'ils trouvassent un port sûr et des matériaux convenables.

Ce naufrage doit avoir eu lieu sur la côte occidentale de l'Italie, car la contrée où les voyageurs arrivèrent ensuite est nommée Ersiphonie (1). Ils s'y établirent au pied d'une montagne qu'ils appelèrent Liban (2), et il résulte de la comparaison d'autres passages que sous le nom d'Ersiphonie, il faut entendre les côtes de la Ligurie, et sous celui de Liban, les Alpes. Il y avait aussi un chemin qui conduisait au-delà de la montagne, le long des côtes de la mer. Mélicerte, qui avait appris que cette montagne était sacrée et que les dieux y résidaient, envoya ses compagnons en avant par le chemin indiqué, et lui-même gravit la montagne pour y sacrifier et y prier. Ainsi, dans la légende hébraïque le peuple reste dans la plaine, et Moïse seul monte sur le sommet de la montagne pour se mettre en rapport avec la divinité. Un autre point de comparaison se présente dans l'une et l'autre tradition; c'est que le séjour de Mélicerte sur la montagne, fut de quarante jours comme celui de Moïse. (Voyez Exode, XXXIV, 28.) Le héros phénicien y vécut dans un commerce intime avec les dieux; puis il redescendit auprès de ses compagnons, qui, dans l'intervalle, avaient construit un vaisseau sur les bords d'un grand fleuve. Ce fleuve ne peut être autre que le Rhône, car il est dit que Mélicerte dut descendre durant cinq jours, en se dirigeant à l'ouest, avant d'y retrouver ses compagnons.

Ici l'auteur donne quelques détails sur la montagne sacrée. Mélicerte est le seul mortel qui ait gravi ce pic inaccessible, parce qu'indépendamment des horreurs d'une nature sauvage, une telle entreprise offrait des dangers qui devaient détourner les plus audacieux. En effet, dans les marais et dans les lacs qui entouraient la montagne, se trouvaient des dragons d'une grosseur démesurée, qui enlaçaient pour le dévorer quiconque s'approchait de ces lieux, et dans les forêts voisines on voyait au milieu des arbres des fantômes effrayans. Le milieu de la montagne est enveloppé de brouillards et de nuages. Au-dessus des nuages s'élève la cime la plus haute, couverte de neiges éternelles. Là se trouve la demeure des dieux, inaccessible à tous les mortels.

Mélicerte se remit en mer avec son vaisseau nouvellement construit et aborda dans une île où se trouvaient de nombreux troupeaux de bœufs. Il désirait se procurer quelques pièces de bétail, car il était dans

(1) En hébreu *Erets tsafon*, la terre du nord, nom que lui avaient donné les colons, relativement à la Sicile et à l'Afrique; car pour eux les côtes de la Ligurie étaient ce qu'il y avait de plus au nord. W.

(2) En hébreu *Lebanon*, montagnes de neiges, Alpes. W.

une grande détresse. Mais l'avare et inhospitalier Obybacros (1) auquel appartenaient ces troupeaux, refusa d'accéder à sa prière, et Mélicerte se vit contraint de recourir à la violence pour l'éloigner. Pendant ce temps ses compagnons emmenèrent tranquillement les bestiaux dont ils avaient besoin, et accablèrent de leurs railleries Obybacros, qui de loin exhalait sa fureur en horribles injures.

Il est inutile de faire ressortir la conformité parfaite qu'offre avec cette tradition celle où les Grecs racontent l'enlèvement des bœufs de Géryon par Hercule. Cette dernière a pris évidemment naissance chez les Phéniciens, et les Grecs n'ont fait que l'embellir en l'attribuant à leur Hercule (2). Du reste, les Phéniciens et les Grecs sont d'accord sur le lieu de la scène, que les uns et les autres placent dans les îles Baléares. Ainsi, Mélicerte était parvenu près des côtes de l'Espagne.

Parti de ces lieux, il fit naufrage sur les côtes d'une île voisine. Cette île était couverte de forêts, et comme Mélicerte se trouvait malade, personne n'osa pénétrer dans ces bois épais pour y chasser; car tous étaient effrayés par les sons terribles qui partaient de ces lieux, semblables aux rugissemens d'un lion redoutable. Ils se virent donc réduits aux coquillages et aux poissons dont le port était pourvu en abondance.

Témoin de la frayeur de ses compagnons, Mélicerte sentit se ranimer son ardeur chevaleresque, et ne trouvant personne qui voulût l'accompagner, tout malade qu'il était, il s'aventura seul au milieu de la forêt. Bientôt il aperçut, au milieu du taillis le plus touffu, une femme d'une grande beauté qui était endormie. Au bruit des pas du héros elle se réveille et lui ordonne de s'approcher. Il obéit, mais, ô prodige! les jambes de cette femme se terminent en queue de serpent. Mélicerte, qui ne connaît pas la crainte, s'avance intrépidement pour connaître sa volonté. Elle lui annonce qu'elle est l'une des servantes de Léiathana (3), la reine des serpens, et l'invite à la suivre auprès d'elle. Mélicerte y consent, et trouve dans une caverne la reine entourée de ses suivantes, qui, toutes, sont semblables à elle. La reine lui apprend qu'elle a été chassée de ses états par Masisabas (4) qui la retient en ces lieux par ses enchantemens (ἐπῳδαῖς). Mais, ajoute-t-elle, je t'ai choisi pour me venger, car je vois que tu es un homme de cœur. Va donc! tu le rencontreras à Tartessus, aux bornes du monde, et quand tu l'auras abattu sous tes coups, tu trouveras pour

(1) En hébreu *Abi bakar*, le père du bétail. W.

(2) Cependant Justin (XLIV, 4, 15) dit qu'Hercule est originaire d'Asie. *Herculem ex Asia*. W.

(3) En hébreu *Livyathan*, recourbé, sinueux. Expression employée en parlant des monstres d'une grande dimension, et notamment des crocodiles et des serpens. W.

(4) Ou Masisabal, le trait (*massa*) de Baal. W.

ta récompense d'immenses richesses dans sa demeure. Elle dit, et en le congédiant elle lui remit une boîte qui contenait un poison mortel. En trempant ses flèches dans ce poison, il ne pouvait manquer de donner la mort à son ennnemi. Mélicerte alors se hâte de regagner le rivage où il raconte à ses compagnons les prodiges dont il a été témoin, et l'accueil qu'il a reçu.

Ses compagnons sont émerveillés de son récit, et se hâtent de réparer le navire. Pendant plusieurs jours ils font route vers l'ouest, et abordent enfin en terre ferme. Ils débarquent alors, et aperçoivent dans l'intérieur du pays de Tartessus une citadelle, qui, d'après la description de Léiathana, ne peut être que la demeure de Masisabas. Celui-ci, qui avait vu de loin le vaisseau s'approcher des côtes, n'attendit pas que les étrangers l'attaquassent, et accourut vers le rivage pour engager le combat. Il était d'une taille démesurée, et dépassait Mélicerte de toute la tête; ses armes brillantes, sa force prodigieuse, tout semblait rendre la victoire douteuse pour le héros phénicien. Un accident inattendu rendit encore la position de Mélicerte plus difficile; car au moment où il marchait à la rencontre de son ennemi, son arc, trop fortement tendu, se brisa, et, par là, il se vit dans l'impossibilité de faire usage du poison que Léiathana lui avait donné. La tradition sans doute a ajouté cet épisode pour montrer comment un héros, par sa propre force, peut sans le plus léger secours mener à bout toutes les entreprises.

Dans cette extrémité, Mélicerte saisit un javelot et le lance à son ennemi avec tant de vigueur qu'il le perce de part en part et le cloue même à un arbre voisin. La victoire de Mélicerte est assurée, il s'approche de Masisabas et lui coupe la tête.

Vient ensuite l'énumération des trésors que le vainqueur trouva dans la citadelle conquise, et qui consistaient en beaucoup d'or et des monceaux prodigieux d'argent (1). Au bruit de ce glorieux exploit, les habitans des contrées voisines accoururent pour rendre hommage au héros, et lui témoignèrent leur reconnaissance. Ils lui apportèrent aussi en présent une quantité énorme de métaux précieux. Mélicerte apprit d'eux que, près de là, se terminait la mer et se trouvait un détroit qui conduisait dans l'Océan. A cette nouvelle, il remonte aussitôt sur son navire, et suivant la direction indiquée, il parvint le jour même au détroit. Mais, comme il était déjà tard, il résolut de ne descendre à terre que le lendemain. Les habitans des côtes, en apercevant suspendue à la proue du navire la tête de Masisabas qu'ils avaient jusqu'alors regardé comme invincible, chan-

(1) Les richesses de l'Espagne en métaux précieux étaient célèbres dans l'antiquité. Justin (XLIV, 1, 6), en parlant de ce pays, fait aussi mention de ses *abtrusorum metallorum felices divitias*. W.

tèrent les louanges et l'intrépidité de Mélicerte, et l'accueillirent avec joie.

Ainsi Mélicerte avait enfin atteint le but qu'il se proposait depuis long-temps. « Il fut le premier qui parvint aux bornes de la terre. Avant tous les Sidoniens et tous les Tyriens il pénétra sur les plaines désertes de l'Océan. Aussi reçut-il la récompense qui lui était promise. Aux yeux des habitans, race grossière et sauvage, tout dans les étrangers était un sujet d'admiration, leur navire, leur costume, leurs ustensiles. Ils vivaient de pêche et de chasse, et avaient, il est vrai, des barques, mais très petites et très grossièrement construites. Ils ne portaient pas non plus de vêtemens, et se couvraient de peaux de bêtes, car ils ne connaissaient ni l'art du tisserand ni aucun autre art. Tous leurs meubles étaient d'un travail grossier et d'une simplicité extrême. Les étrangers, au contraire, avaient un grand vaisseau, de beaux vêtemens, des meubles pleins d'élégance. A ces différentes circonstances, et surtout aux grandes choses qu'il avait accomplies, ils reconnurent que Mélicerte était un dieu. Ils regardèrent aussi ses compagnons comme des dieux, mais comme des dieux inférieurs.

Ensuite Sanchuniathon raconte l'érection des deux colonnes par Mélicerte, son règne à Tartessus et son apothéose. Sur l'une et l'autre rive du détroit, il y avait une montagne au haut de laquelle il éleva une colonne. Ces deux colonnes, on les voit encore aujourd'hui, et elles doivent leur nom à Mélicerte. — Personne n'ignore que la légende de l'Hercule grec s'est approprié cette expédition, mais comme dans les temps, bien postérieurs, où les Grecs osèrent aussi se hasarder dans cette contrée, les anciennes colonnes de Mélicerte avaient disparu depuis long-temps, l'Hercule grec éleva les montagnes de Gibraltar et de Ceuta, comme monument de ses exploits, et depuis lors on n'a pas cessé de les appeler les colonnes d'Hercule.

Mélicerte s'établit dans cette contrée et s'efforça d'initier les habitans à la civilisation de l'Orient. Avant tout il bâtit une citadelle et une ville. Les Tartessiens reconnaissans lui élevèrent des temples dans la ville et dans les contrées environnantes, où ses images, d'argent pur, étaient l'objet d'un culte religieux. Un jour, enfin, qu'il était parti sans suite pour la chasse, il ne revint pas, et l'on ne put jamais retrouver ni son corps, ni son tombeau; car, d'après les opinions de l'ancien Orient, le tombeau des hommes qui, comme Mélicerte, ont été admis dans le commerce de la divinité, reste toujours inconnu. C'est ainsi que jamais personne n'a vu le tombeau de Moïse. (Deuteron. XXXIV, 6.) Après la disparition de Mélicerte, ceux de ces compagnons qui lui avaient survécu, résolurent de faire connaître à leur patrie les résultats de leur expédition,

et choisirent pour cette mission les hommes non mariés; car plusieurs d'entre eux avaient épousé des filles du pays. Après beaucoup de fatigues et de dangers, les envoyés arrivèrent enfin dans la mère-patrie, et élevèrent, sur le lieu même d'où ils étaient partis, un temple en l'honneur de Mélicerte. « Ce temple, on le voit encore dans l'ancienne ville des Tyriens. » La ville de Tyr elle-même fut bâtie plus tard sur ce même emplacement.

Dans le dernier chapitre de ce livre, l'auteur décrit les statues du dieu et les fêtes que célébraient en son honneur, un jour avant leur départ, ceux qui s'embarquaient pour Tartessus.

Certes il serait difficile de donner une couleur plus naturelle à ce symbole si intéressant des progrès de la navigation et du commerce des Phéniciens. Il n'y a pas moins de vérité dans le récit du voyage de découvertes que le roi de Tyr, Joram ou Hiram, contemporain de Salomon, fit exécuter par sa flotte, qui parvint jusque dans l'île de Ceylan :

Les Éthiopiens (1) apprirent à Joram que vers le midi il y avait aussi de vastes et riches contrées; que la population y était immense; les productions variées et remarquables; qu'elles consistaient en or, en argent, en perles, en pierres précieuses, en bois d'ébène, en ivoire, en singes, perroquets, paons, etc.; que toutes ces productions se trouvaient dans la Chersonèse la plus éloignée vers l'orient, là où les hommes voyaient le soleil sortir des ondes de la mer.

Joram envoya alors une députation à Natambalos, roi de Babylone, et lui fit dire : « J'apprends que le pays des Éthiopiens est vaste et populeux, et que de Babylone on peut y arriver facilement, mais non pas de Tyr. Si tu consens à fournir à mes sujets les vaisseaux nécessaires pour ce voyage, je t'enverrai cent manteaux de pourpre. » Le roi se montra d'abord disposé à y consentir; mais il retira sa promesse quand les marchands éthiopiens qui se trouvaient à Babylone, amenés par le commerce, l'eurent menacéd' abandonner la ville, s'il donnait des vaisseaux aux Tyriens.

Alors Joram offrit au roi des Juifs, Irenius (Salomon), de lui fournir tous les bois nécessaires pour la construction d'un nouveau palais s'il consentait à lui céder un port sur la mer d'Éthiopie, et Irenius lui abandonna la ville et le port d'Éilotha (Élath).

Bien qu'il y eût dans le voisinage de ce lieu d'immenses forêts de pal-

(1) Il s'agit de trois jongleurs indiens qui avaient long-temps vécu à la cour du roi de Sidon. M. Grotefend pense que par Ethiopiens il faut entendre les habitans de Ceylan.

miers, comme il ne s'y trouvait pas de bois de construction, Joram se vit forcé d'y faire porter, par huit mille chameaux, celui dont il avait besoin. On y construisit une flotte de dix vaisseaux, dont Kedar, Jamine et Kotilos obtinrent le commandement. Lankapatus (1), le seul des trois Éthiopiens qui eût survécu, désirant revoir sa patrie, s'embarqua avec eux et la flotte mit à la voile.

La mer d'Éilotha fut bientôt franchie, mais des tempêtes ne permirent pas aux voyageurs de traverser le détroit pour pénétrer dans la haute mer. Ils se décidèrent donc à débarquer dans une île pour y attendre la fin du mauvais temps. Pendant leur séjour dans cette île, ils semèrent du froment dans un endroit favorable et recueillirent une abondante moisson. Ensuite, ils franchirent le détroit, se dirigèrent à l'est et rencontrèrent, long-temps après avoir quitté l'Arabie, des vaisseaux babyloniens qui revenaient d'Éthiopie dans leur patrie.

Le jour suivant, les Phéniciens aperçurent le pays des Éthiopiens, désert et sablonneux sur le rivage, mais hérissé de montagnes dans l'intérieur. Durant dix jours ils longèrent cette côte inhospitalière, faisant toujours voile à l'est, et atteignirent enfin le point où elle se dirige vers le sud, à une distance infinie, couverte de villes populeuses. Les Éthiopiens possédaient aussi des vaisseaux et se livraient à la navigation; mais leurs bâtimens n'étaient pas équipés en guerre, et l'usage des voiles leur était inconnu. Les Tyriens continuèrent leur route pendant trente-six jours et arrivèrent enfin dans l'île de Rachius.

Ils débarquèrent sur un rivage très bas et couvert d'arbres énormes; mais durant la nuit, un vent impétueux les en éloigna, et ils coururent de grands dangers jusqu'au moment où ils trouvèrent enfin un mouillage sûr. Dans l'intérieur du pays s'élevaient de nombreux villages très peuplés, et quand les Phéniciens s'avancèrent dans les terres, ils furent entourés par les indigènes, qui accoururent en grand nombre et les conduisirent au gouverneur de la province. Celui-ci les traita somptueusement durant sept jours. Pendant ce temps, il envoya un messager au roi de la contrée pour l'informer de l'arrivée des étrangers et lui demander ses ordres. Le septième jour, le messager revint, et le jour suivant le gouverneur conduisit les Tyriens au roi, qui habitait la grande et populeuse ville de Rochapatta dans l'intérieur de l'île.

La marche était ouverte par une troupe de doryphores (lanciers) que le roi avait envoyés pour escorter les étrangers et pour écarter, par le bruit de leurs armes, les éléphans, dont ce pays abonde, et qui rendaient le voyage très dangereux. Ensuite venaient les Tyriens dont les chefs, Kedar, Ko-

(1) En sanscrit *Lankapati*, le seigneur de *Lanka*, Ceylan.

tilos et Jamine, étaient voiturés dans des litières, et les habitans du village qui portaient les présens destinés à leur souverain. Venait enfin le gouverneur, monté sur un éléphant et entouré de sa propre garde. Durant le voyage, ils arrivèrent aux bords d'un fleuve où se trouvaient un grand nombre de crocodiles qui dévorèrent l'un des hommes de l'escorte.

Au bout de trois jours, ils aperçurent devant eux la ville de Rochapatta, entourée de hautes montagnes. Au moment où ils s'approchèrent de la ville, une multitude innombrable accourut à leur rencontre, les uns montés sur des éléphans, les autres sur des ânes, d'autres encore portés en palanquin; mais le plus grand nombre était à pied.

Là, ils furent reçus par un officier qui les conduisit dans le vaste et splendide château du roi, dont il ferma la porte derrière eux, afin que la foule des curieux ne pût y pénétrer avec le cortége. Ensuite, il les présenta au roi Rachius qui était assis sur un tapis précieux. Les Tyriens lui offrirent leurs présens qui consistaient en chevaux, en étoffes de pourpre et en siéges de bois de cèdre. Le roi, de son côté, leur fit remettre des perles, de l'or, deux mille dents d'éléphant et une grande quantité de cannelle. Puis il leur donna l'hospitalité pendant trente jours.

Quelques Tyriens moururent dans l'île, l'un d'eux de maladie, les autres frappés par les dieux. Un Tyrien ayant trouvé des crottes de chèvres, traça quelques sillons dans le sable et invita l'un de ses compagnons, qui était près de là, à venir jouer avec lui. L'autre chercha vainement du crottin de chameau, attendu qu'il n'existe pas de chameaux dans cette île, et pour le remplacer il prit une bouse de vache qu'il coupa en morceaux; puis il se plaça vis-à-vis son compagnon, déposa les morceaux de fiente dans les sillons tracés sur le sable, et le jeu commença. Un prêtre qui passa par là les invita à cesser ce jeu, attendu que la fiente de vache était sacrée dans ce pays. Mais les deux Tyriens se rirent de cette injonction et continuèrent leur jeu. Le prêtre s'éloigna, mais quelques instans après, les deux joueurs tombèrent morts, au grand effroi des assistans. L'un des deux morts était né à Jérusalem.

La grande île de Rachius est entourée de tous les côtés par la mer si ce n'est vers le nord où elle communique par un isthme avec le continent opposé. Baaut dont on voit encore les pas empreints sur les montagnes a créé cette île en amoncelant le limon primitif. C'est de Baaut que descend le grand roi (1). L'île a en largeur six jours de marche et plus de douze en

(1) On a pensé que le nom de Baaut avait été employé ici pour désigner Bouddha, et de là on a tiré une preuve contre l'authenticité du travail de M. Wagenfeld. Mais d'abord il n'est pas démontré que le culte de Bouddha n'ait pas existé à Ceylan, au xe siècle, avant J.-C.; et, d'un autre côté, rien ne dit qu'ici Baaut se rapporte à Bouddha. Baaut est le nom que les Phéniciens donnaient au chaos. Avoir vu les traces des pas de Baaut dans un lieu,

longueur. Les productions en sont précieuses et variées. La mer fournit avec profusion aux habitans de la côte, des poissons d'un goût agréable, et le gibier abonde dans les montagnes. La cannelle y a beaucoup de force, et les éléphans qu'on rencontre dans l'île sont les plus grands qui existent. On trouve dans les fleuves, de l'or et des pierres précieuses, et des perles sur le bord de la mer.

Quatre rois règnent sur le pays; mais ils sont soumis à un roi suprême auquel ils envoient en tribut de la cannelle, des éléphans, des perles et des pierres précieuses. Ils ne lui donnent pas d'or, parce qu'il en possède en grande quantité.

Le premier roi a ses états au sud dans la partie où se tiennent les éléphans et dans laquelle on les prend en grand nombre; le second à l'ouest où l'on récolte la cannelle. C'est dans cette contrée que s'était opéré le débarquement des Tyriens. Le troisième a son royaume au nord où l'on recueille les perles en grande abondance. Une muraille est élevée dans toute la largeur de l'isthme pour défendre l'île contre les attaques des Barbares du continent. Enfin, les possessions du quatrième sont à l'est, et c'est là qu'on trouve les pierres précieuses avec profusion. Tous les quatre sont frères du roi de Rochapatta, le roi suprême, dignité qui est toujours conférée à l'aîné.

Ce roi suprême possède mille éléphans noirs qui sont très communs dans le pays, et cinq blancs dont l'espèce est extrêmement rare et ne se trouve pas dans les autres contrées. Quand les chasseurs prennent un éléphant de cette couleur, ils le conduisent aussitôt au roi de Rochapatta; car la loi ne permet qu'à lui d'en posséder de semblables.

Les crocodiles sont aussi très communs dans le pays, mais les habitans les chassent dans les marais et les tuent à coup d'épieux. Les Tyriens assistèrent à ce genre de chasse dix jours après leur arrivée à Rochapatta. Les crocodiles ne sont pas les seuls objets d'effroi qu'on rencontre dans les lieux solitaires. Les mouches y sont si nombreuses et si altérées de sang, que les messagers du roi qui, pour plus de promptitude, sont obligés de traverser les plus épaisses forêts, sont souvent tués par elles.

Tous ces détails, Joram, au retour des vaisseaux, les fit graver sur une colonne qui, par son ordre, fut érigée sur le parvis du temple de Mélicerte. « Il est vrai que cette colonne a été renversée par le tremblement de terre qui s'est fait sentir, il y a un an (ἐν τῷ πέρυσι σεισμῷ τῆς γῆς),

c'était peut-être pour eux y reconnaître les traces d'une formation primitive. Retrouver les traces d'un Dieu dans les endroits inaccessibles, est une idée religieuse commune à tous peuples, et dont nous avons vu plus haut un exemple. Du reste ces prétendues traces de Baaut s'appellent aujourd'hui le pied d'Adam.

mais elle n'a point été brisée et l'on peut encore y lire facilement l'inscription. »

Nous croyons devoir dire ici qu'un savant indianiste, auquel nous avons communiqué cet extrait, n'y a rien vu qui dénote une falsification. On ne peut qu'émettre la même opinion sur le huitième livre, qui contient un relevé des forces militaires de Tyr et des pays fréquentés par ses vaisseaux.

HUITIÈME LIVRE.

PÉRIPLE DE JORAM.

§ I. — RÉDACTION DU PÉRIPLE. (Chap. 1-2.)

« Ceci est le Périple dont Joram, roi de Tyr, a ordonné la rédaction à Joram, prêtre de Mélicerte, et qu'il a voulu qu'on gravât sur une colonne élevée dans la vestibule du temple de ce dieu. Il a prescrit au scribe Sydyk d'en faire quatre copies pour être envoyées aux habitans de Sidon, de Byblos, d'Aradus et de Béryte. » Mais presque toutes ces copies avaient été perdues, et nous avons vu plus haut que la colonne elle-même avait été brisée. Un seul exemplaire fut conservé dans le temple de Baaltis à Byblos, l'auteur nous en a rapporté les termes exprès (διὰ γραμμάτων τάδε λέγουσα). Le commencement était ainsi conçu :

« Joram, fils de Bartophas, roi de Tyr, a fait appeler devant lui Joram, fils de Madynus, vers le temps des premières figues, et lui a dit : Prends ton livre et dresse le catalogue de tous les états, de toutes les îles, de tous les pays barbares, de leurs forces, de leurs trirèmes, de leurs navires et de leurs chars; car nos trirèmes, en naviguant vers l'île de Rachius, ont atteint les bornes de la terre à l'est, en sorte que nous connaissons les pays les plus éloignés et leurs habitans, et que nous savons ce que nos pères ignoraient, eux qui naviguaient vers les îles et vers l'occident sans connaître les contrée orientales qui nous sont connues aujourd'hui. Écris tout cela pour que le souvenir s'en transmette chez nos descendans. Quand le roi eut dit ces mots, je me prosternai et m'éloignai pour rédiger cet écrit. »

§ II. — POSSESSIONS DES TYRIENS SUR LE CONTINENT. (Chap. 3-8.) — I. — TYR ET SIDON. (Chap. 3-4.)

De même que parmi tous les rois, le roi des Tyriens est le plus puissant, de même aussi la ville de Tyr est la plus grande et la plus riche de toutes les villes. C'est elle qui a inventé tous les arts. C'est en effet dans cette contrée que les compagnons d'Usous ont les premiers construit un

vaisseau pour se dérober à la poursuite d'Hypsouranios; ce sont les habitans du pays qui, les premiers, se sont livrés à l'agriculture et à d'autres travaux.

L'armée du roi se compose de soixante mille combattans, cent trirèmes et une quantité innombrable de vaisseaux de transport. Il a en outre mille doryphores couverts d'armures en or, et quatre-vingts chars de guerre. Le temple de Mélicerte et toute la ville ont été bâtis par les compagnons de ce Dieu, à leur retour de Tartessus. Aux environs de Tyr se trouvent les villes d'Hysora, de Mæné (Μαίνη), Silyphe, Bethobarkas, qu'on appelle aussi Bethataba, et Ramasé.

La ville des Sidoniens est aussi très riche. Ses forces de terre consistent en cent mille combattans, mille doryphores et vingt chars; ses forces navales se composent de soixante trirèmes. Au territoire des Sidoniens appartiennent aussi les villes de Monychus, Jauphé, Moyra, Dibon, séjour des enfans du roi, Nebra et Soate.

II. — BYBLOS, ARADUS, BÉRYTE. (Chap. 5-7.)

L'armée des Bybliens consiste en vingt mille combattans, deux mille doryphores et vingt chars. Ils ont en outre quatre-vingt-cinq galères. Dans leur ville sont les temples de Kronos qui a fondé la ville, de Baaltis et d'autres dieux. Près de Byblos sont situées les villes d'Asmania, de Jasude, de Nebite et de Nebra (différente de celle des Sidoniens).

Les Aradiens ont une armée de huit mille hommes, plus mille doryphores, cinq cents archers, vingt chars de guerre et cinquante trirèmes. Les villes de leur territoire sont Arboze, Kasauron, Itynna, Delibas et Asypotia. Entre Delibas et Itynna se trouvent les Misybata, pierres prophétiques élevées par le dieu Ouranos (1).

Les Bérytiens peuvent mettre sur pied dix mille combattans, mille doryphores et quarante chars de guerre. Leur marine se compose de trente galères. Leur ville a été bâtie par Eliun, qui lui a donné le nom de sa femme Béryte. On y admire surtout les temples de Pontus et d'Astarté. Les villes peuplées par les Bérytiens sont : Arbe, Isbas, Sydrobal et Bethastaroth. Sur le chemin qui conduit à Byblos, près de la ville de Sydrobal, s'élèvent les ruines de la tour des Égyptiens qui, sous la conduite de Pasurgus, cherchèrent à soumettre la contrée. Une vierge, Adramot (2), les vainquit et détruisit leur repaire.

III. — LES MONTAGNES. (Chap. 8.)

Les forces des habitans des montagnes s'élèvent à trente-deux mille

(1) τὰ Μισύβατα, μαντεῖον λίθινον. ch. VI. En hébreu *Matsebeth*. W.

(2) Philon donne ailleurs au nom d'Adramot la forme grécisée Adramusa. Comp. l'arabe *Hadhramaut*. W.

hommes, dont deux mille archers. Ils n'ont ni villes, ni vaisseaux, ni chars de guerre, et habitent de nombreux villages. C'est chez eux, dans les villages de Gabara, d'Oryx et de Gadra, que se trouvent les Bétyles (1), qui sont aussi des oracles établis par Ouranos. Les plus célèbres sont sur le sommet du mont Zetunus qui est couvert d'oliviers et sur la route qui conduit des montagnes à Tyr. Sur la montagne qui lui fait face, est le village de Momigura, où se trouve une forteresse avec des retranchemens et une garnison.

§ III. — ÉNUMÉRATION DES FORCES DE TYR. (Chap. 9.)

Ces villes, ces villages, ces montagnes, sont tributaires du roi Joram: et quand ce prince se dispose à la guerre, il rassemble à Tyr toutes les forces militaires dont il dispose, savoir : six cent huit mille combattans, cent quatre-vingts chars, six mille doryphores, deux mille cinq cents archers et trois cent vingt-cinq trirèmes. Si la guerre doit avoir lieu sur mer, les habitans des îles et des colonies lui envoient leur contingent, qui consiste en soixante-dix mille soldats, deux mille six cents archers et trois cent dix-huit vaisseaux de transport.

§ IV. — POSSESSIONS DES TYRIENS AU-DELA DE LA MER. (Chap. 10-14.)

La première des îles est Cittium (Chypre). Elle est fertile et bien peuplée. L'intérieur de l'île est habité par des barbares impies et grossiers qui ressemblent par les mœurs et par le langage aux géans du mont Liban. Sur les côtes, riches en ports, sont situées des villes, des villages et des forteresses bâties par nos ancêtres. La ville de Cittium, fondée par Demaroon, a une armée de dix mille hommes, soixante galères et cinq cents archers; mais elle n'a pas de chars, l'usage en étant inconnu dans les îles. Dans la même contrée se trouvent encore les villes de Lydana et de Gola, ainsi que beaucoup de villages. L'île renferme encore la ville de Masuda (2), qui fut fondée par le Sidonien Bimalus, et peut équiper quatre mille hommes et vingt galères. Près de cette ville, au sommet d'une montagne, est un grand autel élevé à Kronos, et qui, brillant toujours d'un vif éclat, peut être aperçu des navigateurs même par un temps pluvieux.

En naviguant vers l'occident, on rencontre l'île des Rhodiens qui, en cas de guerre, peut fournir trois mille hommes et dix vaisseaux. Les Sidoniens, dans des temps fort reculés, y ont fondé une ville; mais l'infertilité du sol a contraint les habitans à l'abandonner, et depuis lors ils vivent dispersés dans plusieurs villages.

La côte opposée est au contraire fertile et très peuplée. On y trouve

(1) Les Bétyles étaient des pierres rondes auxquelles on attribuait une vertu prophétique. Il en est question dans la Genèse, XXIV, 18 et suiv.

(2) M. Grotefend croit voir dans Masuda les traces du nom d'Amathonte (Amathus).

trois établissemens des Sidoniens, un des Aradiens et quatre des Tyriens. Les noms des villes sidoniennes sont Machira, Supha, Zoara; celui de l'établissement d'Aradus, Sale; ceux des colonies tyriennes, Ozyne, Bethomalkrot, Masaba et Casra. Les habitans de Machira ont une armée de cinq mille hommes et vingt vaisseaux. Ceux de Supha peuvent armer deux mille hommes et dix vaisseaux; ceux de Zoara, mille hommes et dix vaisseaux. Les Saléens, de leur côté, ont quinze cents guerriers et une flotte de huit vaisseaux. Enfin, les habitans d'Ozyne mettent sur pied deux mille hommes; ceux de Bethomalkrot douze cents; ceux de Masaba cinq cents, et ceux de Casra huit cents. Les quatre villes réunies possèdent quinze vaisseaux.

Les Machiréens, les Suphéens et les Ozynéens font souvent voile vers des îles et des détroits situés au couchant pour combattre les barbares de ces pays, qui se livrent à la piraterie, et ont des vaisseaux semblables aux nôtres.

L'île des Cérates (Crète) est d'une étendue considérable. Les Sidoniens y ont fondé une ville de Mapiza, et les Tyriens un établissement nommé Mapristor (1), « parce que les Tyriens y ont un port. » Mapiza fournit trois mille combattans, quinze vaisseaux et cent archers, Mapristor quatre cents hommes et six vaisseaux. Dans les montagnes habitent les Cérates aujourd'hui subjugués, mais qui, autrefois redoutables sur mer, ont fondé des établissemens dans le pays de Gaza.

Gadira, ville riche et peuplée, est une colonie des Mapizéens. On y trouve un temple d'Astarté entouré de murs, ce qui a fait donner à la ville le nom qu'elle porte (2). La ville a sept mille combattans, deux cents archers et une flotte de trente galères. Sur la côte opposée, les Gadiréens ont peuplé beaucoup de villages et de châteaux.

Si l'on navigue à l'ouest de cette île, on arrive en quatre jours, avec un vent favorable, dans l'île de Mazaurisa, également très peuplée. Les Tyriens et les Sidoniens y habitent six villes, Nasbos, la ville de Mélicerte, Jamnia (Ἰαμνείαν), Jitron, Malkuba, Ophala et Moraba, et beaucoup de villages. Ces colonies fournissent onze mille hommes et une flotte de trente-huit vaisseaux (3).

De Moraba, on arrive en un jour à Mylité (4), où l'on ne trouve point de

(1) En hébreu *Mifrats tor*, le port de Tyr. W.

(2) Γάδειραν γὰρ τεῖχος λέγουσιν, ajoute Philon. En hébreu *Ghedera*. W.-M. Grotefend dans sa préface pense qu'il s'agit de Cythère.

(3) Mazaurisa est la Sicile, pays (en arabe *mesr*) du feu (en hébreu *ech*); elle était ainsi appelée à cause de son volcan W. Quant aux six établissemens formés par les Tyriens et les Sidoniens en Sicile, M. Grotefend renvoie à Thucydide, liv. IV, ch. II.

(4) Malte, suivant M. Grotefend.

villes, mais seulement des villages. L'île met sur pied deux mille combattans et peut armer quinze vaisseaux. Elle est couverte d'autels consacrés à Astarté Mylité.

De là on aborde promptement à Maphilé, colonie peuplée par des Aradiens, des Bybliens et d'autres encore. Dans des temps plus anciens il y avait là cinq colonies, que les sauvages indigènes détruisirent; les habitans de ces cinq villes se réunirent sur ce point et y bâtirent une ville. Leurs forces consistent en quatre mille combattans et trente-six vaisseaux. Cet établissement se trouve dans le pays de Tenga, contrée vaste, mais fort déserte, parce qu'elle est dépourvue d'eau et brûlée par le soleil.

En navigant au nord de Mazaurisa, on arrive en Erséphonie, où se trouvent quatre colonies, dont l'armée monte à douze mille hommes et à vingt-cinq vaisseaux. Cette force imposante date de l'époque où, au moment d'une guerre contre les Tartessiens, les Sidoniens y envoyèrent des renforts. On n'a rien à craindre des indigènes, car ils sont peu nombreux et très pacifiques. Dans ce pays est le mont Libnas, consacré à Mélicerte, qui y a laissé l'empreinte de ses pieds.

Près de l'Erséphonie sont situées les deux îles de Kiton et de Gadyla (1), séparées par un détroit sur lequel est située une petite ville. De là on arrive en dix jours à Tartessus, en passant près de l'île déserte de Léiathana et des îles d'Obibacros.

Maintenant, si l'on réunit toutes les forces de terre et de mer du roi Joram, on trouvera que son armée consiste en vingt-cinq myriades de combattans de toute arme, et sa flotte en six cent quarante-trois vaisseaux. Il possède en outre cent quatre-vingts chars de guerre et d'immenses trésors; car, si en temps de guerre les villes lui envoient des troupes auxiliaires, en temps de paix elles lui paient un tribut.

§ V. — TARTESSUS ET LES IMYRCHAKINES. (Chap. 15.)

Les Tartessiens, descendans de Mélicerte, sont alliés des Tyriens et habitent à l'occident. Leur prince est Nausitanus, fils de Charon, qui est très puissant et possède beaucoup de galères et d'autres vaisseaux. Ce peuple habite cinq grandes villes et beaucoup de villages. Les contrées voisines des fleuves sont très fertiles, les montagnes renferment de riches mines d'or et d'argent, surtout aux villages d'Ardiabe et d'Ophile.

Tartessus est située sur le détroit et sur l'océan. L'océan septentrional n'est pas navigable à cause du soulèvement des vagues, celui du sud parce que les côtes y sont désertes. Là est le promontoire de Tiborsypha.

(1) La Corse et la Sardaigne.

Les contrées les plus éloignées de cet océan sont les Imyrchakines, c'est-à-dire les îles d'Hyresa, Hyrisima, Mazaurisa et Igydula, qui étaient fort populeuses dans le principe, mais qui ont été entièrement dépeuplées par une peste. Elles sont à dix jours de marche du promontoire de Tiborsypha (1).

§ VI. — LE SUD, LE NORD ET L'EST DE LA TERRE. (Chap. 16.)

Dans le voisinage des Tyriens habitent les Cérates, les Juifs, les Égyptiens, les Arabes, les Damascènes et les Hamathéens, alliés de Joram.

En Égypte est le Nil. En le remontant, on arrive en sept jours à la capitale où l'on trouve un grand nombre d'esclaves éthiopiens venus des contrées méridionales. Ils ont la peau noire, mais par leurs mœurs et leur manière d'être, ils ressemblent beaucoup aux Égyptiens. Les Éthiopiens habitent les contrées les plus méridionales de la terre.

Au nord habitent les Arméniens, les Phrygiens et les Lydiens; bien plus au nord encore les Gambres, les Amydones et les Titans. Les Titans sont une race très sauvage et à demi nue qui va chercher en Médie des chevaux blancs qu'elle regarde comme des dieux. Ils habitent autour d'un grand lac et sont à vingt jours de marche des Mèdes.

Vers le levant habitent les Babyloniens, les Mèdes et les Éthiopiens. La ville des Babyloniens est grande et peuplée. La Médie nourrit de nombreux troupeaux de chevaux blancs. Le pays des Éthiopiens est sablonneux et aride sur les côtes, montagneux dans l'intérieur des terres.

Le pays le plus reculé à l'orient est la Chersonèse de Rachius, où les trirèmes de Joram sont parvenues.

Citons encore quelques chants nationaux qui se trouvent rapportés dans le cours de l'ouvrage. Assurément il y a une poésie bien élevée et une suite d'images dignes de la Bible dans ce chant funèbre sur des guerriers tyriens morts à Tartessus, que M. Grotefend rapproche du fameux cantique d'Ézéchiel :

La mer t'a-t-elle rejeté sur le rivage comme une perle brillante, ou bien es-tu né du ciel, astre lumineux? Le continent brille de ton éclat et la mer réfléchit ta beauté.

O reine des flots, quand tu vois ton peuple naviguer, tu te réjouis comme une heureuse mère à la vue de ses enfans.

Mais jette les yeux au loin, et des larmes rouleront sur tes joues et baigneront le sol; et la mer retentira de tes chants plaintifs;

Car tes trirèmes ont été brisées à Tartessus, et les plus braves de tes

(1) Le nom d'Imyrchakines s'explique par l'hébreu : *Iimrakhokim*, îles éloignées. Il s'agit évidemment des Canaries.

fils, étendus morts sur un rivage lointain, sont la proie des vautours et des poissons.

Il n'y a pas moins de grandeur dans ce chant d'un roi d'Hamalh banni de ses états :

Ammisus m'a chassé de la ville; mes serviteurs m'ont accablé de leurs railleries; mais je ferai fouetter mes serviteurs et je tuerai Ammisus.

Autrefois je reposais sur la pourpre de Tyr, et mon coussin était fait de soie babylonienne.

Mais croyez-vous que je tremble parce que l'obscurité descend sur la forêt et que l'orage passe à travers les arbres comme un lion rugissant?

Croyez-vous que je m'épouvante à l'aspect des rochers qui brillent à la clarté de la lune et des pâles fantômes qui surgissent de chaque motte de terre?

Le lion est-il sans courage dans son obscure tanière? Avez-vous jamais vu le sanglier saisi de crainte? Le sanglier sauvage parcourt sans effroi les ravins de la montagne, et le rugissement du lion fait trembler ses ennemis.

Après la lecture de ces divers extraits, on concevra que des hommes tels que Gesenius et Grotefend aient cru à l'authenticité du livre auquel nous les avons empruntés. L'opinion de M. Grotefend a changé, il est vrai, mais ses doutes actuels paraissent plutôt tenir aux renseignemens qui lui sont parvenus sur le caractère de M. Wagenfeld qu'à l'ouvrage en lui-même. D'ailleurs, la lettre de M. Grotefend ne prouve pas que la falsification soit complète, puisqu'il paraît croire à l'existence d'un manuscrit que M. Wagenfeld aurait altéré. La publication du texte grec, qui est formellement promise, viendra bientôt fournir des armes sûres à la critique, et si, en définitive, il faut voir dans M. Wagenfeld un successeur d'Annius de Viterbe et de Ligori, on ne pourra s'empêcher de regretter qu'avec tant de science, avec un sentiment si profond des antiquités sémitiques, une imagination si poétique et si féconde, il ait compromis son avenir littéraire en se rendant coupable d'une supercherie qui ne peut nuire en rien à ceux qu'il aurait trompés, mais qui porterait à jamais atteinte à son caractère et à son honneur.

PH. LE BAS.

REVUE

LITTÉRAIRE

DU

PREMIER SEMESTRE DE 1836.

Si l'on veut bien accepter, comme point de comparaison, une évaluation des travaux littéraires de l'année 1835, insérée dans l'un des précédens numéros de la *Revue* (1er avril), nous aurons, pour l'année courante, un double progrès à signaler. On a fabriqué moins de livres; on en a produit de meilleurs. Non pas que nous ayons à rappeler beaucoup de ces bruyans succès, qui ne laissent à la critique d'autre rôle que l'admiration; mais nous avons compté en plus grand nombre les ouvrages solides, instructifs, dirigés vers un but utile, et qui, lors même qu'ils n'atteignent pas toute la perfection désirable, ont du moins le mérite de mettre en mouvement beaucoup d'idées. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'amélioration littéraire que nous nous empressons de constater.

La production matérielle du semestre qui vient de s'écouler, comparé aux mois correspondans de l'année dernière, s'est affaiblie de plus d'un huitième, et cette diminution, portant principalement sur les livres tirés à plus grand nombre, peut être évaluée à dix millions de feuilles ou vingt mille rames pour la librairie seulement. Quant au journalisme, il est

toujours fort entreprenant. Mais les illusions qui ont donné naissance à de nombreuses tentatives sont déjà expiées en grande partie. Chaque semaine a vu éclore environ trois feuilles nouvelles. Plusieurs n'ont vécu que comme prospectus, et, faute d'alimens, en sont restées à l'état embryonnaire. Beaucoup d'autres ont succombé après une courte apparition, et si quelques-unes soutiennent encore leur existence problématique, elles demeurent bien éloignées sans doute d'une position stable et régulière. Sans entrer dans la discussion du budget d'autrui, qu'il nous soit permis d'établir un fait social autant que littéraire : à savoir, que le journalisme qui, chez nous, est né d'hier, en est encore aux rêves dorés des premiers débuts, qu'il se passera peut-être bien du temps avant que les entrepreneurs apprennent, ou pour mieux dire, avant que les actionnaires aient appris, grace à ceux-ci, que les calculs de probabilités commerciales ne sont pas applicables aux produits de la presse; qu'il faut plus que du savoir-faire pour découvrir un domaine exploitable dans la sphère infinie des opinions et des idées; que d'ailleurs une rédaction ne s'improvise pas plus qu'un public, et que la force intellectuelle qui anime un journal n'est pas à la disposition des hommes d'affaires comme la force aveugle que livre la vapeur.

Revenons à la librairie qui doit seule nous occuper. Il n'y a pas de variations dans tout ce qui tient à l'enseignement scolastique, où la composition du livre ne change pas plus que les chances de débit. Mais un fait assez remarquable est que les œuvres d'imagination, les livres de cabinet de lecture, ou, pour employer le mot usité dans le commerce, les *nouveautés*, atteignent positivement le chiffre élevé de l'année dernière. On compte encore pour les romans plus d'un volume par jour, et la valeur de deux volumes par semaine en poésies, que repousse cependant l'instinct des éditeurs; ce qui prouve que la plus grande partie des spéculations de la presse se trame en dehors de la librairie, que les frais en sont faits par la vanité oisive ou par l'inexpérience des débutans, qui se condamnent à de rudes sacrifices pour conquérir un public et une *position*.

La diminution que nous avons annoncée porte principalement sur les livres sérieux, les sciences métaphysiques, la littérature classique, l'histoire. Ce fait n'est point en contradiction avec ce que nous avons dit plus haut. La liste est moins nombreuse; mais on y trouve plus de productions estimables. La conséquence est naturelle. Il n'en est pas des œuvres rationnelles comme des *créations* poétiques ou dramatiques, dont la valeur est toujours contestable, et qui permettent au plus obscur d'espérer les caprices de la vogue. Les recherches profondes, les travaux solides et avancés désespèrent la paresse, et écartent les rivalités impuissantes. Au reste, nous nous promettons de préciser par des chiffres, à la

fin de chaque année, ces mouvemens de la presse qu'il suffit d'indiquer aujourd'hui.

I. — THÉOLOGIE.

Cette division est principalement formée par la réimpression des classiques de séminaire, de la liturgie et des traités mystiques, à l'usage des ames ferventes. Le *Saint-Augustin*, édité par MM. Gaume, est le seul ouvrage dont la reproduction mérite d'être signalée. L'œuvre nouvelle du clergé est, comme d'habitude, assez mince : elle se borne à des règlemens de confrérie, au programme de quelques pratiques dévotes, et enfin à cinq ou six livres de controverse, qui rappellent le ton aigre et l'ergotisme de l'ancienne Sorbonne. On n'y distinguerait pas un écrit nouveau qui commandât l'attention publique, pas une seule page peut-être, conçue avec l'intelligence de l'esprit français au XIXe siècle.

Ajoutons enfin que la production du premier semestre, comparée aux résultats de l'année précédente, est à peu près réduite de moitié. N'est-ce pas un fâcheux augure pour la réaction religieuse, que les agioteurs en librairie ont si habilement exploitée depuis deux ans. Nous regrettons de porter atteinte à des illusions respectables sans doute, mais qu'un froid examen ne nous a pas permis de partager. Le mouvement régénérateur n'est pour nous qu'une des mille oscillations de la pensée publique, sans portée réelle, sans direction précise. Pour qu'il se prépétuât, il faudrait que l'impulsion vînt du clergé : or, il n'en est rien. Le clergé, ou du moins les chefs suprêmes qui déterminent jusqu'aux moindres actes du corps ecclésiastique, sont demeurés tellement étrangers à cette effervescence soudaine, qu'ils ont été les premiers à s'en étonner, et que dans l'impuissance de s'en rendre compte, ils ont tout expliqué par une intervention divine, en faveur de cette église *qui ne doit pas périr*. Il est évident d'ailleurs qu'une doctrine ne devient conquérante qu'à condition d'être active; et l'activité est autre chose, selon nous, que le remuement d'un zèle aveugle. L'activité est la tendance à un but nettement exprimé, une marche vers un progrès. Nos prêtres ont-ils su faire sortir de leurs dogmes une application d'un bénéfice incontestable, un principe social de nature à rallier les esprits d'élite, et à entraîner les sympathies populaires? Bien loin de là. Ils recommandent à chacun la passivité qui les annule eux-mêmes. L'unique affaire, comme ils disent, celle du salut éternel, étant possible en tous temps comme en tous lieux, il est inutile de modifier le milieu dans lequel on accomplit son temps d'épreuve. Au mal social ils ne savent qu'un seul remède, la résignation, et ils s'en tiennent à prêcher l'orthodoxie des croyances, qui ne sont guère combattues, la supériorité de la morale chrétienne, que

personne n'a jamais contestée, s'adressant aux individus qu'ils trouvent d'humeur à les écouter, c'est-à-dire à ceux qui n'ont pas besoin d'être convertis. Mais sonder la valeur morale des institutions, s'enquérir du sort des masses, et des chances qu'elles ont de faire le bien ou le mal, c'est dérober *ce qui est dû à César*. César est toujours celui qui perçoit le budget. Telles sont les maximes professées hautement par le clergé, qui l'ont engourdi dans l'indifférence de tout ce qui se passe autour de lui, et le laissent impuissant, séparé par ses habitudes, ses idées, et même par son langage, d'une société qu'il ne comprend pas plus qu'il n'en peut être compris.

Et maintenant, nous nous adressons aux intelligences que le mysticisme n'a pas obscurcies. Si le christianisme a transformé le monde ancien, ce qu'on ne saurait nier raisonnablement, s'il a construit, avec les débris qui jonchaient le sol de l'Europe, cette civilisation qui nous abrite encore, est-ce donc en prêchant l'immobilité, en se faisant un mérite, aux yeux des puissances, de sa neutralité absolue?

L'opposition, ou plutôt une sorte d'animosité contre ceux qui entreprennent de rendre au vieux corps catholique quelque peu de son énergie virile, se manifeste journellement par des réfutations. L'une des plus curieuses est la *Censure de cinquante-six propositions*, extraites de divers écrits de M. de La Mennais et de ses disciples, promulguée par l'archevêque de Toulouse, avec la sanction du pape et l'adhésion de presque tous les membres de l'épiscopat français. Les propositions condamnées ne sont pas des hérésies, à proprement parler. Elles ne blessent aucunement le dogme. Il s'agit de quelques opinions hasardées sur les fondemens rationnels de la certitude, sur la loi morale des époques antérieures au christianisme, et sur le développement temporel du principe chrétien. Elles nous paraissent appeler une controverse sur quelques points d'histoire et de philosophie, plutôt qu'une réprobation canonique, et en tout cas il ne suffit plus aujourd'hui, pour entraîner les esprits, de clore une discussion en disant, comme souvent les docteurs révérendissimes : *Hæc doctrina est falsa, temeraria, scandalosa, seditiosa, rebellis et injuriosa*. Nous croyons encore qu'il est injuste de déchirer une page pour isoler une phrase qui prend ainsi un sens absolu, tandis qu'elle se trouverait expliquée et adoucie par ce qui la précède et la suit.

On s'étonne de rencontrer au nombre des propositions frappées par les foudres de l'église, cette thèse soutenue dans *l'Avenir*, par les disciples de M. de La Mennais, que le catholicisme est conciliable avec toutes les libertés publiques. Les fragmens qui réclament la liberté de la presse sont particulièrement incriminés. Le poète *croyant* est rendu responsable de tous ces méfaits ; son censeur le traite d'anarchiste et crie victoire

en parodiant ainsi Cicéron : « Enfin Catilina est sorti de Rome ! il ne déchirera plus le sein des vrais enfans de Rome ! *Abiit...!* » Un autre adversaire, que M. de La Mennais a déjà rencontré plusieurs fois, est plus incisif encore. « Parlez-vous de sa personne, dit-il, il est mort ! Parlez-vous de sa doctrine, sous ce point de vue, s'il n'est pas mort, il devrait l'être (1). »

Le but de ce dernier écrit est de défendre contre les novateurs l'ancienne théologie scolastique, c'est-à-dire, *la science divine exposée selon la méthode analytique et dialectique d'Aristote* : nous reproduisons fidèlement la définition de l'auteur. Selon lui, la foi chrétienne ne peut être sauvée que par le philosophe païen. Il paraît cependant que les jeunes clercs montrent peu de goût pour le syllogisme, et de son propre aveu, « ils emploient leur temps à la lecture de la basse et moderne littérature française, où respire plus ou moins le goût romantique, étude plus propre à nourrir leur esprit de vent que de vérité et de sagesse. » C'est à quoi l'on veut mettre ordre. Ainsi, après une trêve de dix ans, deux ennemis irréconciliables, Aristote et le romantisme, vont se rencontrer de nouveau sur le terrain de la théologie. Nous publierons, s'il y a lieu, le bulletin du combat.

Nous avons trouvé, dans plusieurs ouvrages signés par des prêtres, une singulière prétention. A les en croire, il est injuste, inhumain, de reprocher au clergé français son infériorité, après l'avoir dépouillé des biens qui lui permettaient d'encourager par des bénéfices les hommes distingués de son ordre, et d'entretenir ces sanctuaires d'études illustrés jadis par de beaux monumens littéraires. Leur erreur est grande, s'ils pensent qu'on fait crime au clergé de ne pas produire des compositions académiques. Ce que lui demandent les gens sensés, c'est de substituer aux pratiques superstitieuses, aux aberrations mystiques, une instruction saine, un parler ferme et franc, intelligible pour le peuple qu'il se propose de transformer ; c'est d'exposer sa foi de telle sorte, qu'elle surmonte, s'il est possible, les préventions hostiles, et redevienne ce qu'elle a été long-temps, un lien social. Pour composer un livre de cette nature, il n'est pas besoin d'une congrégation de bénédictins. D'ailleurs, l'excuse invoquée par les prêtres est d'autant moins recevable, qu'ils sont en meilleure position que les autres citoyens pour agir sur les esprits. Ils n'ont pas à vaincre les obstacles de tous genres qui attendent le littérateur isolé. A celui-ci, il est rarement permis de marcher droit dans la route où il aperçoit le beau et l'utile. Il faut, pour s'assurer édi-

(1) *Défense de l'Enseignement catholique*, par M. Boyer, directeur de Saint-Sulpice ; un vol. in-8°.

teurs et lecteurs, qu'il *fasse* sa réputation, ce qui est autre chose souvent que faire un bon ouvrage. Il faut mentir aux bons instincts de son génie, et parader long-temps devant un public frivole, afin de s'en faire remarquer. C'est là un grand mal, et dont les suites sont plus fâcheuses qu'on ne pense, dans un pays où l'intelligence gouverne tout par des écrits. Nous croyons donc que, s'il y a exception sur ce point, elle est en faveur du prêtre. Son œuvre est naturellement poussée par le corps ecclésiastique dont les membres pénètrent partout, et accueillie par une clientelle fervente qui se fait de l'admiration un devoir de conscience. Le prêtre, en un mot, dispose d'un mécanisme de publicité dont l'agencement date des beaux jours de l'église, et qui, malgré sa vétusté, est encore assez puissant aujourd'hui pour élever à la réputation des mérites fort contestables.

II. — PHILOSOPHIE.

Les ouvrages de cet ordre, au nombre de vingt environ, se rapportent par moitié à la métaphysique abstraite ou à des thèses de morale pratique. Il en est un, parmi les premiers, qui, se présentant comme le dernier mot de la science des principes, sollicite de notre part un examen sérieux. Nous transcrivons son titre : « *Cours de philosophie*, professé à la Faculté des Lettres par M. Victor Cousin, publié, *avec son autorisation*, et d'après les meilleures rédactions de ce cours, par M. Adolphe Garnier, maître de conférences à l'École normale. » La prétention de régénérer les études philosophiques, proclamée il y a vingt ans par M. Cousin, souleva une polémique assez âpre, mais qui s'éteignit bientôt, faute d'aliment. L'habile professeur put répondre à ses antagonistes, qu'on ne devait pas le juger sur les souvenirs que laissait une improvisation rapide, ni même sur des *Fragmens* imprimés, qu'il ne présentait que comme des pages déchirées du livre de sa doctrine. Le mouvement politique des dernières années l'ayant porté à la direction suprême de l'enseignement, il a dû formuler enfin son système; et quoique n'ayant pas tenu la plume, il accepte évidemment l'expression des théories produites en son nom. On connaît la manière de l'auteur : le suivre de trop près, c'est s'exposer souvent à être obscur. Nous n'hésiterons pas cependant à pénétrer avec lui dans les profondeurs de la métaphysique; un grave intérêt nous y attire. Ce livre est destiné à l'enseignement : il importe de savoir quelles opinions, quelles sympathies, quelle vigueur morale doivent apporter dans le monde ces enfans qui demain seront des hommes.

Le professeur s'exprime ainsi dès son début : « Ce que je recommande, c'est cet *éclectisme* éclairé qui, jugeant toutes les doctrines, leur emprunte ce qu'elles ont de commun et de vrai, néglige ce qu'elles ont d'opposé et

de faux ; cet éclectisme qui seul peut arracher les sciences morales à leur immobilité. Il s'agit de commencer, en France, avec la méthode du XVIIIe siècle, mais dans un esprit éclectique, la régénération de la science intellectuelle. » — Le mot adopté pour symbole de la philosophie nouvelle ne nous paraît pas suffisamment expliqué. En ne lui attribuant que sa valeur littérale, on arriverait à un non-sens, puisqu'il n'est pas possible d'assembler deux idées sans être un *choisisseur*. Toutes les sectes, toutes les religions, sans en excepter la religion catholique, ont été forcément éclectiques, c'est-à-dire que, pour former leur dogme, elles ont emprunté plus ou moins aux doctrines antérieures. Mais il y a deux manières d'exercer ce choix : ou l'on se détermine d'après certaines règles généralement admises, et que l'on accepte comme la *raison de l'humanité* entière; ou bien on pose en principe la souveraineté de la *raison individuelle*, et dans ce cas chacun se doit faire sa loi intellectuelle et morale selon les lumières qu'il a trouvées en sa conscience. Dans la première théorie, la liberté individuelle est opprimée par la majorité; la société neutralise l'individu : c'est le règne de l'absolutisme. L'opinion contraire isolant les individus ne peut produire que des tendances divergentes, des fanatismes hostiles. L'anarchie dès-lors est inévitable, et doit passer promptement de la sphère des idées dans la région active. Concilier la loi sociale avec le droit personnel, voilà le grand, l'unique problème de la philosophie. Ce problème n'est pas assez formellement posé dans le cours de M. Cousin pour qu'on en trouve la solution complète. Il résulte de cette indécision que les disciples inintelligens prêtent au maître une absurdité, en attribuant à chacun *le droit illimité de choisir*, et que dans l'opinion vulgaire l'éclectisme de M. Cousin est encore celui de Diderot, qui disait naïvement : « Quiconque reçoit le système d'un autre éclectique, perd aussitôt le titre d'éclectique. »

C'est à l'œuvre qu'il faut juger les doctrines. Tous les successeurs de Descartes, éclectiques en ce dernier sens, ont admis pour principe générateur de toute philosophie, l'analyse de la pensée. De ce même point de départ, Locke, Reid et Kant, les trois lumières du XVIIIe siècle, sont arrivés à des termes opposés. Vient à son tour M. Cousin, qui répudie l'œuvre de ses devanciers, et recommence, à ses risques et périls, *la décomposition de la pensée par la conscience*.

Et d'abord qu'est-ce que la conscience ? Voici la réponse à cette première question. (Pag. 15.) « Toute intelligence, par cela seul qu'elle est intelligence, doit nécessairement se comprendre elle-même au nombre de ses connaissances, et cette vue inévitable d'elle-même est ce qu'on appelle la *conscience*. » Acceptons cette définition, qui n'est pourtant pas celle des dictionnaires, et n'oublions pas que la conscience est l'exercice

intérieur de la pensée qui expérimente sur elle-même. Mais l'auteur, qui recommande si souvent cette méthode expérimentale, ne dit pas très nettement en quoi elle consiste, et comment elle opère pour saisir et constater les faits intellectuels. Son explication est négative. (Pag. 131.) « Je n'entends, par expérience, ni l'observation intérieure, sensible, qui ne nous donne que des sensations diverses, multipliées et variables, ni même l'observation intime, dirigée sur des phénomènes internes, aussi variables, aussi fugitifs, que les phénomènes du monde externe. » Nous sommes réduits à interpréter la pensée du philosophe. Il prétend sans doute que l'expérience se manifeste par des résultats, c'est-à-dire par l'acquisition de certaines vérités incontestables. Pour éviter le reproche d'avoir obscurci son système, empruntons de lui *le fait le plus clair* : c'est donner en même temps une idée de la clarté du reste de l'ouvrage. (Pag. 52.) « Le fait le plus clair et le plus approfondi auquel puisse parvenir la réflexion, c'est la conscience immédiate, 1° de deux termes finis, le *moi* et la nature extérieure, phénomènes variables, se limitant l'un l'autre; 2° d'un être infini : l'aperception de ce dernier terme rend seule possible l'aperception du fini, comme à son tour la vue du fini est la condition indispensable de la vue de l'infini. »

Résumons. La conscience, après avoir expérimenté, peut affirmer l'existence de trois faits : le *moi* ou l'individu, le *non-moi* ou la nature, et la loi de ces deux termes, qui est l'infini, l'*absolu*, la vérité immatérielle et nécessaire. Maintenant, quelles facultés intellectuelles ont été mises en jeu pour arriver à la connaissance de ces trois élémens? L'éclectisme, en vertu de son omnipotence, emprunte à Locke et à ses disciples français une faculté passive, la sensibilité; aux écoles écossaise et allemande, une faculté active, la volonté. Puis, avançant que ces facultés sont impuissantes pour arriver à la notion de l'absolu, il déclare (pag. 16 et 55) « qu'il existe un troisième élément qui n'a pas encore été suffisamment analysé ni décrit, la *raison*, prise, non comme faculté, mais comme règle de nos jugemens, raison impersonnelle, qui n'est ni l'image du monde sensible, ni l'œuvre de la volonté, mais, pour ainsi dire, le reflet de la vérité dans l'individu. »

Annoncer en termes généraux que le *moi* humain est constitué par la sensibilité, la volonté et la raison, est-ce rendre compte des phénomènes intellectuels? A coup sûr, les philosophes de profession n'accepteraient pas pour une analyse de la pensée une proposition conçue en des termes aussi vagues. Notre éloignement pour les querelles de mots nous rendra plus concilians, et nous certifierons, si l'on veut, la grande découverte de l'éclectisme, à savoir, que l'homme est à la fois actif, passif, et..... non pas raisonnable, mais raisonneur, suivant la variante proposée jadis par

un homme d'esprit. Mais ces conclusions ont-elles une valeur pratique? A n'en pas douter, selon M. Cousin. L'homme, à l'aide des facultés qu'on lui restitue, peut saisir l'*absolu*, l'être, l'infini (c'est tout un), qui se manifeste sous trois formes (page 57) : « le *vrai*, qui comprend la cause comme la substance, le *beau* et le *bien*. » L'important, pour nous, serait de savoir quelles choses sont *absolument* vraies, belles et bonnes, et comment ces choses deviennent applicables aux arts, aux sciences, à la vie sociale? Ici, les paroles du philosophe deviennent tellement confuses, qu'il faut acheter la moindre idée par un effrayant travail d'esprit, et ces idées, il suffirait souvent de les opposer les unes aux autres pour en faire ressortir le grotesque ou le contradictoire. Nous choisissons les assertions les plus formelles sur les trois modes de l'absolu (page 140). « La substance de la vérité, c'est Dieu. Mais nous ne savons de Dieu rien autre chose, sinon qu'il existe, et qu'il se manifeste à nous par la vérité absolue. Se manifester pour un être universel et éternel, c'est se manifester universellement et éternellement. Dieu s'est donc manifesté en tout, partout et toujours, et comme il ne s'est manifesté que par la vérité, il s'ensuit qu'*il doit y avoir partout et toujours de la vérité;* » voilà tout ce qu'on nous apprend sur le vrai. Le beau (page 225) « ne peut être la voie ni de l'utile, ni du bien, ni du saint. Il ne conduit qu'à lui-même. » Par conséquent, les arts, ayant pour objet l'expression du beau, ne méritent leur nom qu'à condition d'être *inutiles*. C'est l'auteur qui l'affirme, et plus loin (page 281) il développe sa pensée. — « Comme je refuse aux beaux-arts tout but d'utilité, comme l'art ne doit servir qu'à lui-même, je dois effacer l'éloquence de la liste des arts. » Autant en fait-il de l'histoire et de la philosophie, parce qu'*elles tournent les mots vers un but d'utilité*. Mais la poésie et la musique, qui apparemment ne servent à rien, sont des arts par excellence; et, viennent ensuite s'échelonner à des distances diverses, la sculpture, l'architecture et la construction des jardins (page 282). La théorie du bien, c'est-à-dire la philosophie pratique, est fondée sur l'idée absolue du droit et du devoir. M. Cousin, par son système, est dispensé de toute argumentation. « L'absolu, dit-il (page 320), se légitime par lui-même. Si l'on me demande pourquoi il y a des devoirs, je répondrai parce qu'il y a des devoirs. Il n'y a pas de raison à donner de la raison. » Ainsi, nous sommes revenus à ces affirmations pures et simples qu'on a tant reprochées aux vieux traités de philosophie. Pourquoi donc substituer à l'ancienne dialectique aride, mais ferme et décisive, le *transcendentalisme* allemand qui ne peut engager personne, parce que jamais deux rêveurs ne se rencontreront dans le même nuage? On n'en voit aucun motif, si ce n'est que, pour attirer à soi la foule béante, il faut pouvoir dire, en se drapant dans son manteau, comme l'un des docteurs

de Molière : — « Nous avons changé tout cela, et nous faisons aujourd'hui les choses d'une méthode toute nouvelle. »

Une longue thèse de métaphysique, intitulée : *Essai d'inductions philosophiques d'après les faits*, par M. Rogniat aîné, mérite d'être distinguée. Au lieu de remonter par des subtilités d'analyse à la source de nos facultés, l'auteur affirme leur existence comme un *fait* planant au-dessus de la démonstration, et, en effet, les puissances qui constituent l'homme ne sont appréciables que par leur acte visible, de même qu'on ne peut constater l'élément lumineux que par la clarté qu'il répand. — « De deux choses l'une, » est-il dit dès les premières pages, « ou les causes et les effets qui embrassent l'existence de l'homme sont enchaînés dans un ordre absolument indépendant de lui, ou il dépend de lui que certains effets soient ou ne soient pas. Dans le premier cas, toute discussion est sans objet. » Ainsi, ceux qui nient que l'homme soit un agent libre, en plusieurs cas du moins, n'ont qu'à fermer un livre qui n'est pas fait pour eux. Nous avons suivi avec intérêt une série d'inductions, appuyées sagement sur les faits avérés de la vie organique et de la vie rationnelle, et qui conduit jusqu'au grand problème de la condition du genre humain sur la terre. Mais cette dernière partie appelle encore les méditations du philosophe. On sent dans les idées et dans l'expression une incertitude qui ressort surtout par la comparaison avec les débuts de l'ouvrage. On dirait que devant se prononcer sur les grands principes sociaux, l'auteur n'a pas osé formuler nettement ses conclusions (1).

En général, les traités qui ont pour objet la science de la sagesse, et dont la reproduction est éternelle, ne diffèrent les uns des autres que par la manière de grouper un certain nombre d'argumens connus. Ils sont peut-être, de tous les livres, ceux qu'on lit le moins aujourd'hui, et dont l'influence est la plus bornée. La faute en appartient moins à la science qu'à ceux qui en font profession. Pour la plupart, la philosophie n'est qu'une sorte d'escrime dont le but est de fortifier et d'étendre l'intelligence. Dans les luttes de la parole, le métaphysicien devient en effet assez redoutable par l'usage qu'il peut faire des argumens de chaque système, par l'habitude d'épuiser une idée, de conduire un raisonnement, de dénaturer les faits, en les poussant jusqu'à l'état d'abstraction. Le sentiment de ces avantages le rend trop souvent tranchant, querelleur, sans pitié pour l'adversaire qui ose le suivre sur le terrain de la discussion. Il est vrai qu'il finit presque toujours, comme les duellistes de profession,

(1) Le troisième volume de l'*Histoire de la Philosophie*, de H. Ritter, vient de paraître chez Ladrange, quai des Augustins, 9. Nous attendons le quatrième volume, qui doit compléter la première partie, pour présenter quelques vues générales sur la philosophie ancienne, à l'occasion de cette importante publication.

par tomber sous les coups d'un novice qui l'attaque résolument avec les armes de la nature, le sens commun.

Il se trouve encore quelques hommes de conscience et de bonne intention, pour qui la philosophie est la recherche du vrai. Mais, par une inconcevable fatalité, ils font de leur science une algèbre indéchiffrable pour quiconque ne veut pas subir un apprentissage rebutant. L'appât des découvertes les conduit dans des voies non frayées, sans lumière et sans issues, et lorsque après mille divagations ils se retrouvent en présence du public, ils ont oublié la langue qu'il faut parler pour en être compris. Le bon sens naïf, qui fait les grands, les vrais philosophes, est plus rare encore que la naïveté de sentiment qui fait les grands poètes.

III. — ÉCONOMIE POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE.

Les publications relatives aux généralités de la politique souffrent de la défaveur qui pèse en ce moment sur les systèmes abstraits. Les libraires en risquent fort peu. On a réimprimé divers fragmens des discours ou écrits polémiques de Benjamin Constant, qui, heureusement disposés, ont pu être présentés comme un *Cours de politique constitutionnelle*. La vie, les doctrines et l'influence du célèbre publiciste ont inspiré à M. Pagès (de l'Ariège) quelques pages très remarquables qu'il a placées comme introduction en tête de l'ouvrage. Un historien, dont l'expérience s'est formée au spectacle des grands événemens, M. de Sismondi, vient de livrer des *Études sur les constitutions des peuples libres*. C'est un calcul de probabilités à l'usage de ceux qui sont intéressés au jeu des passions, soit dans les masses, soit dans les êtres privilégiés en qui se personnifie le pouvoir. L'auteur procède à l'analyse des élémens sociaux, et s'efforce de déterminer leurs lois d'affinités et de répulsion : mais il fait remarquer sagement que les inductions, tirées du rapprochement des faits connus, n'ont pas dans la pratique une valeur absolue, et qu'on s'exposerait à de grands mécomptes, si l'on appliquait les prescriptions des docteurs en politique avant d'avoir étudié le tempérament des peuples. Faut-il conclure de là que le savoir des hommes d'état n'est pas autre chose que du savoir-faire? C'est aujourd'hui l'avis de bien des gens.

On sait que les constructions ruinent presque toujours ceux qui les entreprennent. On songe donc moins à rebâtir qu'à réparer. Les esprits se tournent vers l'utile et le possible. La presse répand un déluge de livres et de brochures sur toutes les matières administratives. Au lieu de déclamer contre les abus, on indique de petites améliorations dont la somme réalisée procurerait un grand bien. Il est remarquable que presque tous ces écrits témoignent d'un dévouement instinctif aux intérêts du plus

grand nombre. Les classes pauvres, qui n'ont pas de mandataires dans nos assemblées légales, sont peut-être plus fidèlement représentées que les autres classes devant l'opinion publique. On peut même dire qu'elles ont cause gagnée. Le soulagement des parties souffrantes est pour la société ce qu'est pour l'individu la conservation de soi-même, le premier des devoirs. Il n'y a plus d'hésitation sur ce principe; mais, dès qu'il s'agit des mesures à prendre dans l'intérêt du pauvre lui-même, les avis se partagent et la discussion s'établit.

Selon les uns, l'infortune constitue un droit suffisant aux secours publics. Tout homme, par le seul fait de son indigence, devient, en quelque sorte, créancier de l'état, et peut réclamer *légalement* l'assistance directe, ou du moins un travail assuré et productif. C'est le système des philantropes étourdis du dernier siècle, et que, sans s'en douter, des économistes modernes continuent, en réclamant, comme un acte de justice et de prudence, l'institution des colonies agricoles et des établissemens industriels toujours ouverts aux pauvres travailleurs. Mais quelques esprits assez forts pour résister aux mouvemens d'une compassion irréfléchie combattent formellement toutes ces propositions. Ils pensent que l'action du gouvernement ne saurait jamais être que *préventive*, que l'état doit s'appliquer uniquement à détruire les abus qui engendrent la misère, et abandonner le redressement du mal existant à la charité des particuliers, aux sympathies libres. C'est l'opinion professée par M. Duchâtel dans un livre qu'on vient de réimprimer sous ce titre : *Considérations d'économie politique sur la bienfaisance*, et dans un excellent travail de M. Naville, *de la Charité légale* (1), qui a partagé avec le précédent les suffrages de l'Institut.

La charité légale est celle dont le principe est écrit dans la loi, et que le gouvernement exerce avec les deniers publics. L'Angleterre n'est pas la seule contrée soumise à la taxe des pauvres. La Suède, la Norvège, le Danemarck, la Livonie, la Hollande, la Belgique et presque toute l'Allemagne, une partie de l'Écosse, de la Suisse et des États-Unis d'Amérique, subissent le même système, à quelques différences près dans le mode d'administration. M. Naville s'est appliqué à suivre l'effet de ce système dans les pays qui en ont fait la triste épreuve. Les renseignemens qu'il a réunis à force de lectures, de correspondances et d'observations, nous font connaître le régime du pauvre, et comblent ainsi une lacune trop fréquente dans les livres qui exposent la vie intérieure des nations. Comme il n'y a pour le pauvre qu'une seule affaire en ce monde, qui est de défendre son existence contre les besoins dévorans, dire à quelles conditions

(1) 2 vol. in-8° chez Dufart, libraire, quai Malaquais, 7.

il trouve à vivre, c'est compléter l'histoire d'une grande partie de l'espèce humaine.

La classe des nécessiteux est condamnée, par défaut d'éducation, à une sorte d'enfance morale. Ce n'est pas la raison qui tempère en eux les mauvais instincts, mais la crainte d'une expiation cruelle, la perspective du dénuement absolu et des mille tortures qui le suivent. Affranchir le pauvre des suites de ses propres fautes, c'est offrir une prime à la lâcheté, au dévergondage; c'est ruiner le principe de l'émulation, de la prévoyance, de la dignité personnelle, des sentimens de famille, de toutes les vertus à l'aide desquelles on peut vaincre la misère. Celui qui vit d'aumônes répudie peu à peu l'idée de sa dégradation, et au lieu de faire effort pour se relever, il exagère l'aspect hideux de son infortune, afin de se créer des droits à des secours plus abondans. Ajoutons que pour maintenir une caste toujours croissante qui se met bénévolement en dehors de la loi commune, il faut établir des réglemens de police contraires aux droits naturels que la société doit conserver, même à ses membres indignes. Ainsi, dans presque tous les pays de l'Europe, les pauvres sont attachés comme un troupeau au sol de la paroisse qui a charge de les nourrir. On les accable de vexations et d'ignominie, pour effrayer ceux qui seraient tentés de réclamer l'assistance légale. En plusieurs localités, les obstacles mis à l'union légitime des pauvres provoquent une brutalité révoltante, et enlèvent à une foule d'enfans sans famille ces tendresses d'instinct que la charité publique ne saurait remplacer. En un mot, les lois établies jusqu'ici pour adoucir les privations matérielles, ont presque toujours créé des plaies morales, bien plus affreuses assurément.

Les économistes français, qui ont entrevu ces tristes résultats, ont cru les éviter en exigeant des pauvres, en compensation des secours qu'ils demandent, une somme de travail dans un établissement industriel ou agricole; mais ce projet ne fait qu'aggraver l'inconvénient de l'aumône directe: il détruit, chez celui qui s'y soumet, la liberté sans laquelle aucune amélioration morale n'est possible. Appliquer la classe indigente à un travail nécessairement improductif, qui paralyse ses facultés naturelles, n'est-ce pas lui enlever les chances d'affranchissement toujours offertes au courage et à l'intelligence, et perpétuer ainsi son infériorité? Le contrat qui, dans les temps anciens, liait le maître à l'esclave, était-il différent de celui qu'on propose? D'ailleurs, l'expérience a prononcé. Les établissemens où l'on a comprimé tant d'esprits vagabonds, indisciplinables, sont presque toujours devenus des foyers de corruption. Il y a à craindre encore que la concurrence élevée entre les ateliers de charité et les industries libres n'aboutisse qu'à déplacer la misère.

Les considérations dont nous offrons ici le résumé, sont appuyées, dans

l'ouvrage de M. Naville, par des recherches de statistique sur le nombre des pauvres dans les contrées soumises à la mesure qu'il combat. Les pièces qu'il a réunies donnent une triste idée de l'état présent de l'Europe. Citons quelques faits. A Copenhague, la taxe prélevée au profit des indigens, s'est doublée en quatre ans. La Suède est également souffrante. A Stockholm, où se trouvaient, il y a un siècle, 930 pauvres, on en compte aujourd'hui plus de 15,000. A Berlin, depuis 1815, la dépense a quadruplé, et l'accroissement de la population, au lieu de partager le fardeau, a au contraire grossi la classe qui est réduite à vivre d'aumônes. A Venise, une moitié de la ville est positivement assistée par l'autre, et le gouvernement autrichien fait de grands sacrifices dans l'intérêt de la tranquillité. Le voile jeté sur cette partie de l'administration dans plusieurs principautés de l'Allemagne, cache sans doute de grandes calamités, et le soupçon est confirmé par le nombre considérable d'Allemands qui sont forcés de s'expatrier chaque année. Les sept ports des États-Unis en ont reçu 31,000 dans le courant de 1834. Sur 100 habitans, la Hollande en secourait 9 en 1822; la proportion s'élève aujourd'hui à 12. En Belgique, plus d'un sixième de la population est à l'état d'indigence. En Suisse, la taxe est très inégalement répartie, mais partout elle tend à s'accroître. « Il est des districts, dit M. Naville, dont les bourgeois, pour échapper à des charges énormes, renoncent à leurs droits de bourgeoisie avec plus d'empressement que leurs pères n'en avaient mis à les conquérir. » Le canton de Berne, qui soutient un dixième de sa population, est un des moins écrasés. En d'autres parties, le nombre des assistés s'élève jusqu'à la proportion de 25 sur 100; et chaque année, l'insuffisance des secours chasse des troupeaux d'émigrans jusque dans les états de l'Union américaine, déjà bien souffrante elle-même de toutes les infirmités de la vieille Europe.

Mais ce fléau bizarre qui, à l'opposé des autres, grossit les populations et multiplie les malheureux, le *paupérisme*, afflige particulièrement la contrée d'où son nom nous est venu, l'Angleterre. Les témoignages privés paraîtraient suspects s'ils n'étaient confirmés par des documens officiels, comme M. Naville a pris soin de le faire. La taxe, nous dit-il, absorbe aujourd'hui un sixième du revenu net des propriétés immobilières. Calculée par tête, en raison de la population, elle est double de ce qu'elle était en 1780, et un tiers à peu près de la nation anglaise fait valoir des droits à la charité publique. Le plus fâcheux est que cette charge, dont nous donnons ici la moyenne, est variable selon les hasards de la population, de sorte que, légère en certains endroits, elle devient intolérable en plusieurs autres. Ainsi, le rapport de ceux qui reçoivent à ceux qui donnent, était, en 1831, des quatre cinquièmes à Manchester, et des

sept huitièmes dans une région du comté de Durham. Les enquêtes faites récemment par ordre du gouvernement britannique citent diverses paroisses qui voient la moitié, les trois quarts, et quelquefois la totalité de leur revenu englouti par les pauvres; il se trouve ainsi qu'en ces dernières, les propriétaires sont les seuls qui ne possèdent rien.

Un peu trop préoccupé de la thèse qu'il soutient, M. Naville paraît attribuer toutes ces calamités à la *charité légale*. On lui demandera sans doute si les contrées affranchies de cette mesure sont plus favorisées, et pour notre part, nous regrettons qu'il n'ait pas étendu ses recherches au reste de l'Europe. Une curiosité bien légitime nous a conduits à consulter quelques documens relatifs à la France. Il en ressort que la condition des classes indigentes s'est considérablement améliorée chez nous, tandis qu'elle s'aggravait chez nos voisins. Sous Louis XIV, un dixième de la nation était réduit à la mendicité, et *mendiait effectivement*: c'est l'expression d'un mémoire écrit en 1698 par un homme en position d'être bien informé, le célèbre Vauban. Aujourd'hui, avec une population au moins doublée, on ne compte plus qu'un indigent sur vingt personnes, 1,600,000 environ pour toute la France : encore comprend-on dans cette évaluation les enfans abandonnés au nombre de 540,000, les infirmes presque tous recueillis dans les établissemens publics, et beaucoup d'individus valides qui ne sont pas totalement dénués de ressources. Nous puisons ces chiffres dans une brochure récemment publiée par un fonctionnaire qui analyse le bel ouvrage de M. de Villeneuve-Bargemont sur l'*Économie politique chrétienne*. D'autres faits nous sont fournis par les derniers rapports de l'administration des hospices de Paris. On sait que la capitale et les grandes villes manufacturières sont les principaux foyers de souffrance. Le recensement de 1813 donnait près de 103,000 individus en état d'indigence. En 1835, on n'en trouve plus que 62,539, diminution qui équivaut à moitié, en établissant la relation du nombre des habitans aux deux époques. Prenant un terme de comparaison plus rapproché, on trouve un progrès même sur les dernières années de la restauration. Le mal est grand encore assurément. Les chiffres nous apprennent que les pauvres déclarés sont dans la proportion d'un à douze, et que plus d'un cinquième des habitans de Paris a fréquenté les hospices et les maisons de bienfaisance. N'oublions pas toutefois que treize hôpitaux, onze hospices, nombre de sociétés charitables, font de la capitale le rendez-vous de toutes les misères, et que d'ailleurs il ne faut pas toujours compter au nombre des malheureux ceux qui réclament effrontément l'assistance. L'administration a constaté un fait dont les adversaires de la charité légale feront sans doute leur profit. Plus des deux tiers des indigens échangent à leurs frais contre du pain blanc celui qu'ils re-

çoivent, qui est pourtant, assure-t-on, d'une qualité supérieure à celui dont se contentent les soldats, et on a calculé que la somme employée par les pauvres de Paris à cet échange s'élevait par année à 120,000 francs au moins.

Mais il y a des misères cachées que la fierté ennoblit, des souffrances bien réelles qui sévissent dans les entrailles du peuple. La classe des travailleurs paraît avoir moins profité que les autres des épreuves du dernier siècle. Selon Vauban, que nous aimons à citer parce qu'il est précis, le journalier ou l'homme de peine gagnait dans les campagnes neuf sous, l'ouvrier des fabriques douze sous : les bons états rapportaient de quinze à trente sous par jour, le blé ayant débit à raison de sept livres le setier. Ce qui représente trente à quarante sous de notre monnaie actuelle dans les deux premiers cas, et dans les autres une progression de deux et demi à cinq francs. On voit qu'en général, la balance est à peu près égale entre les deux époques; mais une question nouvelle se présente : la somme du salaire a-t-elle aujourd'hui pour l'ouvrier la même valeur qu'autrefois? Nous ne le croyons pas. Évidemment, sa condition n'est plus la même. Le cercle de la société s'est élargi pour le recevoir. Il s'efforce d'y apporter des habitudes épurées, une intelligence ouverte à toutes les idées qui ont cours; il participe enfin à cette anxiété d'esprit qui est le dangereux privilége des riches. Or, le prix de labeur qui procurait jadis l'aliment matériel, laisse en souffrance les appétits moraux et les besoins de convention non moins impérieux. De là, des plaintes sourdes et des remuemens sans fin, symptômes ordinaires de malaise.

Au reste, si l'on croit les indications fournies par la bibliographie, un grand nombre d'hommes éclairés sont préoccupés aujourd'hui de l'avenir des travailleurs. Plusieurs sociétés savantes ont appelé les méditations sur ce point en ouvrant des concours. Une présomption favorable est acquise à l'ouvrage de M. Émile Béres (*des Classes ouvrières, et du moyen d'améliorer leur sort*), couronné deux fois, à Paris et à Mâcon. Nous trouvons encore une foule de brochures sur les salles d'asile, l'instruction primaire, les caisses d'épargne, les sociétés de tempérance, la constitution de l'industrie, l'ouverture des immenses travaux qui doivent utiliser un grand nombre de bras. Par exemple, on compte, pour ce premier semestre, 41 publications relatives à des projets de routes, canaux et chemins de fer. Enfin un grave débat est soulevé sur un projet que la théorie nous présente comme le complément de toutes les améliorations, mais qui, dans la pratique, soulève des difficultés presque insolubles. Il s'agit du système pénitentiaire appliqué aux détenus. La librairie vient de mettre en présence plusieurs ouvrages sur ce sujet. Un des plus instructifs est celui de M. Charles Lucas (*de la Réforme des prisons, ou de la Théorie*

de l'emprisonnement), livre nourri de méditations et de faits observés, et sur lequel nous appellerons particulièrement l'attention de nos lecteurs, lorsque nous résumerons la discussion engagée sur le système pénitentiaire.

IV. — PHILOLOGIE.

Dans l'une des dernières livraisons de la *Revue*, M. Dujardin a démontré que les phrases obtenues par la lecture des hiéroglyphes sont intraduisibles par la langue qu'on croit celle des anciens Égyptiens. Mais il a négligé une tâche plus humble qui rentre dans le cadre de ce bulletin bibliographique : c'est de faire connaître le plan et les détails du livre déjà célèbre qu'on peut considérer comme le testament scientifique de Champollion. Le livre de M. Champollion est intitulé : *Grammaire égyptienne, ou Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne, appliquée à la représentation de la langue parlée* (1). La première partie, qui seule est publiée, forme le tiers de l'ouvrage, et contient neuf chapitres. Le premier résume l'histoire du plus noble et du plus puissant de tous les arts, celui de l'écriture. L'idée de consacrer la mémoire des faits importans par la représentation même des objets qui forment, pour ainsi dire, le corps du discours, n'appartient pas aux seuls Égyptiens. Elle s'est produite, comme une inspiration naturelle, à l'origine de presque toutes les sociétés, et fait encore aujourd'hui la base du système graphique des Chinois. La peinture servile du langage, étant impossible en beaucoup de cas, on ne tarda pas à donner aux figures une valeur conventionnelle. Le nombre en fut probablement limité, et le choix fait d'après certaines règles. Champollion, qui a copié et soumis à la plus scrupuleuse analyse toutes les inscriptions que le temps n'a pas encore effacées, rapporte les objets figurés à seize classes bien distinctes. Dans la première, par exemple, il range les corps célestes; dans la seconde, les êtres humains divers par l'âge et l'attitude; viennent dans les suivantes les animaux, les plantes, des instrumens de métier, ou simplement des formes géométriques. Le nombre des figures usitées dans chacune de ces seize subdivisions n'est pas déterminé. Champollion af-

(1) Chez Firmin Didot, petit in-folio; prix de la première partie : 25 fr. L'imprimeur M. F. Didot, justement célèbre dans l'art qu'il professe, a imaginé pour ce volume un procédé ingénieux, qui, avec quelques perfectionnemens, pourra trouver de nombreuses applications; c'est l'alliance de l'imprimerie et de la lithographie. La nécessité de marier sans cesse dans le même texte l'écriture hiéroglyphique et l'écriture ordinaire présentait une difficulté; on a composé la planche d'impression en ménageant des espaces pour les figures. L'impression des caractères a été transportée sur la pierre lithographique, où les hiéroglyphes ont été dessinés dans les blancs réservés.

firme cependant que, dans tout le système hiéroglyphique, on n'a pas distingué jusqu'ici plus de *neuf cents* types.

Mais sur les monumens et dans les manuscrits égyptiens, on voit un grand nombre de signes dont la forme ne parle pas à l'esprit. Les érudits, supposant que ces signes fonctionnaient comme les lettres de nos alphabets modernes, ont long-temps cherché le secret de leurs combinaisons. Selon l'auteur de la *Grammaire égyptienne*, ils ne sont qu'une abréviation du hiéroglyphe pur, et constituent un second ordre de caractères d'une exécution facile et rapide, appropriés ainsi aux usages de la vie civile ou religieuse. Ces caractères *hiératiques* ou *démotiques*, selon leur emploi, reproduisent seulement le trait principal de l'objet qui est leur primitif, et quelquefois ils s'en éloignent tant, qu'on pourrait les considérer comme des signes arbitraires. Champollion en convient lui-même, et, en vérité, on ne sait en vertu de quel principe on a pu les rattacher à un type plutôt qu'à l'autre.

Tous ces hiéroglyphes, soit parfaits, soit réduits, jouent dans l'écriture égyptienne un triple rôle. Ils sont figuratifs, lorsqu'ils éveillent l'idée par l'image même de l'objet. Dans ce cas, un *lion* dessiné devrait se traduire par *lion*. Les hiéroglyphes sont *symboliques* pour l'expression des idées abstraites ou des choses dont la forme matérielle n'est pas précise, comme le feu, le ciel. Le *lion* pourrait alors désigner la force, le courage. Les mêmes caractères sont encore *phonétiques*, c'est-à-dire qu'ils procèdent comme notre alphabet à la peinture des sons, au lieu de peindre l'idée. Chaque image vaut phonétiquement la première lettre de son appellation vulgaire : le *lion*, en cet exemple, se trouverait réduit à la fonction alphabétique du L. L'articulation S pourrait être représentée par un enfant, un œuf, une oie, une étoile, etc., objets dont le nom en langue copte commence par un S. De la sorte, un même mot peut se reproduire sous vingt aspects différens. Champollion va au-devant des objections que soulève cette conjecture (1), en disant que le nombre des signes employés phonétiquement était fixé et consacré par l'usage, et qu'il ne dépendait pas du caprice d'un scribe ou d'un copiste d'en introduire de nouveaux dans les textes. Cependant ce nombre était encore considérable. On trouve dans la *Grammaire égyptienne* un tableau des hiéroglyphes phonétiques et des signes qu'on en considère comme l'abrégé. Il ne comprend pas moins de sept à huit cents caractères pour repré-

(1) Cette conjecture paraîtra moins bizarre si on se rappelle que notre alphabet n'a pas d'autre origine. Les Hébreux ou plutôt les Phéniciens, de qui nous tenons nos lettres, disaient *alef*, *beit*, *guimel*, *dalet* (A. B. C. D.), mots qui signifient *bœuf*, *maison*, *chameau*, *porte*; et, selon l'opinion très probable des érudits, ces lettres n'étaient d'abord qu'une image grossière des objets dont elles prenaient le nom.

senter une trentaine de lettres dont se compose l'alphabet copte. Ajoutons que la disposition des hiéroglyphes était arbitraire : ils pouvaient s'écrire indifféremment de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas ou de bas en haut. L'ordre processionnel que semblent suivre les figures indique le sens de l'écriture. Les hiératiques se succèdent de gauche à droite, mais en se superposant à volonté, ou en se succédant selon les dimensions du lieu qu'ils occupent.

Nous transcrivons enfin l'assertion fondamentale de l'auteur (page 47). « Tout texte hiéroglyphique ou hiératique se compose d'un assemblage des trois espèces de signes dont nous venons d'exposer la nature particulière *employés simultanément*, c'est-à-dire que, dans toute inscription égyptienne en écriture sacrée, on rencontre constamment les caractères figuratifs et symboliques entremêlés à des groupes de caractères phonétiques, ou combinés avec eux, chaque sorte de caractères concourant à l'expression des pensées, selon la méthode qui lui est propre, par l'*imitation* directe, par la *similitude*, ou par la notation du *son* des mots. » La dernière ligne de la célèbre inscription de Rosette est rapportée comme exemple. Champollion y voit sur soixante-seize caractères, six figures, vingt-cinq symboles et quarante-cinq lettres alphabétiques.

Les derniers chapitres de cette première partie ne traitent encore que du nom, de l'article, du système de numération, en expliquant le rapport de la méthode graphique qu'on vient de décrire, avec le langage des anciens Égyptiens. Nous en supprimons le résumé pour éviter une analyse grammaticale toujours fastidieuse. Une des règles de cette grammaire nous paraît cependant trop étrange pour n'être pas mentionnée ici. Champollion dit que, dans l'écriture alphabétique, les Égyptiens supprimaient les voyelles médiales, supposition autorisée par l'exemple des Hébreux, et, à l'en croire, son rival anglais ne se serait fourvoyé que pour n'avoir pas pressenti cette circonstance. Mais, ajoute-t-il, la suppression de ces voyelles jetant de l'obscurité en beaucoup de cas, on a corrigé ce défaut par l'addition de signes qu'il prétend avoir reconnus, et qu'il appelle *déterminatifs*. Or, ce déterminatif est *la représentation même de l'objet dont le mot est le signe oral* (page 72), c'est-à-dire qu'on joint ainsi l'image du mot au mot lui-même exprimé par des lettres. Les exemples cités à l'appui de cette règle sont curieux. Le mot *crocodile* est écrit par quatre figures phonétiques, plus un déterminatif qui est un crocodile : pour le mot *balance*, quatre signes phonétiques suivis d'une balance, et pour *déterminer* le mot qui exprime l'idée de malfaiteur, nous voyons un homme qui paraît lever une arme meurtrière. Cette hypothèse ne provoque-t-elle pas l'incrédulité ? Quel avantage les Égyptiens auraient-ils trouvé à l'emploi alphabétique des hiéroglyphes, si au lieu

d'obtenir, comme nous, une économie de temps, ils avaient été obligés de dessiner cinq ou six images pour dire ce que figurativement on pouvait exprimer par une seule? S'il est vrai qu'ils se sont tenus à ce monstrueux système, même à une époque où ils ne pouvaient plus ignorer le mécanisme des alphabets hébraïque, grec et romain, c'est probablement que la superstition les attachait à une pratique informe, conservée sans amélioration depuis les premiers essais d'écriture. Nous voyons, en effet, qu'affranchis de leurs préjugés par le christianisme, ils appliquèrent l'alphabet grec un peu modifié à l'idiome vulgaire, qui prit dès-lors le nom de langue copte.

Les objections logiques soulevées par la théorie de Champollion sont graves, il faut le reconnaître; et, dans l'application, les causes d'erreurs paraissent nombreuses. C'est, en beaucoup de cas, la difficulté de désigner l'objet représenté par le hiéroglyphe, soit complet, soit abrégé; c'est encore le sens vague des symboles, la triple signification des mêmes caractères, et surtout l'emploi simultané de trois valeurs différentes. Si l'on tient compte enfin des variations probables de la langue copte, il résulte de cet ensemble une multitude de combinaisons qui laissent aux illusions de l'interprète une latitude infinie. Il y a plus. Les règles exposées dans la *Grammaire égyptienne* ont paru démenties par les essais de vérification tentés jusqu'ici. Les critiques anglais, dévoués au docteur Yung, affirment que les textes déchiffrés par Champollion sont inexplicables par la langue copte, et chez nous, cette même opinion est soutenue avec autorité par M. Dujardin.

Néanmoins la majorité des esprits graves et exercés, ceux qui sont assez forts pour sacrifier à l'avancement des sciences toutes les suggestions personnelles, diffèrent leur jugement, qui doit clore tout débat. Ils savent que s'il est prudent de ne pas croire sur parole l'auteur d'un système, il est juste aussi de ne pas admettre légèrement les objections qui lui sont opposées. Ils savent que, quand la vérité vient à surgir, elle ne se dégage pas nettement de l'erreur, et que souvent des expériences mieux dirigées ont corrigé les détails qui, à première vue, paraissaient contredire le principe. Il suffit de reconnaître que la méthode créée par celui qu'on a surnommé l'OEdipe français peut seule conduire à la solution de la grande énigme, et qu'à ce titre elle méritait la protection des savans qui ont obtenu pour elle la publicité. Il ne serait pas impossible d'ailleurs que l'incrédulité fût bientôt vaincue. La critique est à l'œuvre. Nous parlons de cette critique qui cherche les difficultés, non pas pour les mettre en saillie, mais pour les aplanir. Deux dictionnaires coptes, qu'on dit très satisfaisans, viennent d'être publiés, l'un à Turin, par M. l'abbé Peyron; l'autre en Angleterre, par M. Tattem. En même temps un savant italien,

qui a pu profiter des leçons de Champollion, M. Salvolini, poursuit courageusement les recherches du maître. Son programme, exposé dans une excellente critique de l'abbé Peyron, est de nature à dissiper toutes les incertitudes. Il s'attache principalement aux manuscrits funéraires, dont le sens est à peu près connu, et qui reproduisent une même formule consacrée par la religion égyptienne. Comparant tous les groupes auxquels on peut attribuer une même signification, il en note scrupuleusement les moindres variantes. S'il parvient à prouver qu'un même mot est écrit tantôt par plusieurs figures jouant le rôle de lettres, tantôt par une seule exprimant un symbole ou une idée, il aura confirmé la thèse fondamentale de Champollion par une démonstration sans réplique. Le même procédé servira tout naturellement de confirmation ou de correctif à l'alphabet recomposé par l'auteur de la *Grammaire égyptienne*. Si des travaux dirigés avec tant de persévérance et de sagacité ne conduisent pas à des résultats solides, il faudra abandonner le déchiffrement des hiéroglyphes à cette race de fous qui cherche encore le mouvement perpétuel et la transmutation des métaux.

Le dernier recueil publié par l'Académie des inscriptions contient un mémoire de M. Saint-Martin sur les inscriptions de Persépolis, que le célèbre voyageur Niebuhr a fait connaître à l'Europe. L'interprète n'avait pas à vaincre la difficulté principale qui compliquait la tâche de Champollion. Le doute n'est pas possible sur la valeur alphabétique des caractères *cunéiformes* (ainsi nommés parce qu'ils ont la figure de coins, ou plutôt de fers de flèches, diversement agencés pour former des lettres). Cette écriture étant assez commune dans les ruines de la Médie, de la Babylonie, de la Bactriane, se trouvant aussi en Arménie, en Égypte, et en général dans les contrées où les anciens Perses ont porté leurs armes, il est naturel de chercher à la traduire par l'idiome de ces conquérans, le zend, le plus ancien dialecte de la langue persane. Les inscriptions de Persépolis présentent trente-neuf caractères différens. M. Saint-Martin prétend en avoir reconnu vingt-cinq, douze consonnes et treize voyelles; et cet alphabet, quoique incomplet, lui livre le sens de deux inscriptions qu'il rapporte à Darius et à Xerxès. Sa version, très différente de celles qu'on nous avait déjà données avant lui, n'est pas généralement admise par les érudits. Leur science divinatoire s'exerce aujourd'hui sur d'autres monumens de même nature récemment découverts. On peut espérer qu'une lecture exacte de l'écriture cunéiforme jettera enfin quelque lumière sur les ténébreuses annales des royaumes asiatiques.

Une série d'ouvrages, que M. l'abbé Delatouche a intitulés: *Études hébraïques et Panorama des langues*, pourrait bien fournir un nouveau grief aux adversaires de la science étymologique. M. Delatouche prétend avoir

trouvé dans la langue des Hébreux un certain nombre de syllabes qu'il considère comme le germe de toutes les autres langues. « J'ai tout réduit, dit-il, à des analogies de sons que j'ai formulées en équations et en analogies d'idées, de manière à ramener tout le matériel des langues à vingt ou trente racines primitives. » Le travail de M. Delatouche n'est peut-être pas sans valeur comme procédé de mnémotechnie; il peut servir à classer dans la mémoire des élèves le matériel des langues; mais, présenté comme système étymologique, il ne soutiendrait pas même la discussion. Il n'est plus permis d'affirmer des étymologies sur de simples rapports de consonnances. L'histoire, qui, aujourd'hui, s'appuie avec tant de succès sur la philologie, lui demande une méthode rationnelle, précise. Elle ne se contente plus, pour prouver la parenté des peuples, du rapprochement d'un certain nombre de mots sans liaison naturelle entre eux. Elle forme, au contraire, des familles d'idées, des séries de termes, pour constater, dans l'expression, les similitudes et les variantes : elle met en regard le mécanisme de chaque idiome. C'est la stricte observation de ces règles qui donne un grand prix au *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde* (1), laborieusement établi par M. Eichhoff. La conformité radicale du sanscrit avec les idiomes européens avait déjà été signalée par plusieurs philologues; mais on devra à M. Eichhoff une démonstration claire et méthodique de ce fait intéressant. Il commence par distribuer les langues de l'Europe en quatre groupes principaux, 1° *langues romanes*, parlées par les Phrygiens, les Grecs, les Étrusques et les Latins, et dont les débris entrent, pour la plus grande part, dans la formation de l'italien, du français, de l'espagnol, du portugais et du valaque; 2° *langues celtiques*, dont il ne reste aujourd'hui que deux dialectes : le gaëlique, en Écosse et en Irlande, et le cymrique, dans le pays de Galles et la Bretagne française; 3° *langues germaniques*, comprenant les idiomes tudesque, saxon, anglais, normannique et gothique; 4° *langues slavonnes*, qui sont le russe, le polonais et le lithuanien. A l'exception de trois dialectes, le basque, le hongrois et le finnois, toutes les langues européennes sont embrassées par cette énumération. — « Considérées quant à leur substance même, dit M. Eichhoff, et indépendamment de la phraséologie, elles sont originairement identiques, c'est-à-dire composées des mêmes racines primitives, que l'influence du climat, la prononciation nationale, les combinaisons logiques, ont nuancées de diverses manières, tantôt en remplaçant un son par un autre son homogène, tantôt en étendant une idée du sens propre au sens figuré, ou en la graduant par une dérivation continue, sans que les élémens du langage en soient essentiellement al-

(1) Grand volume in-4°. De l'imprimerie royale. Chez l'auteur, place du Louvre, 6. Prix : 30 fr.

térés. » — Ainsi que nous l'avons dit, l'auteur prouve sa thèse par une méthode sûre et lumineuse; avec lui, on n'a pas à craindre les illusions qui ont jeté tant de ridicules sur plusieurs étymologistes. Sa comparaison embrasse la substance et l'accident, les mots et leur emploi dans le langage. Après avoir mis en regard les particules pronominales ou indéclinables, il classe les noms substantifs en huit séries, qui comprennent le monde et les élémens, les corps organisés, le technique des arts et métiers, les qualifications et les termes métaphysiques d'un usage habituel. Ainsi se trouve formée une liste de cinq cents mots environ, qui, exprimant les principaux actes de la vie sociale, représentent suffisamment chaque langue. Le mot indien forme un primitif qu'on reconnaît facilement dans plusieurs idiomes européens, et quelquefois dans tous. Suivent cinq cent cinquante verbes monosyllabiques, qui, dans le sanscrit, ont la qualité de radicaux, et qui reparaissent assez fidèlement dans les langues dérivées. Enfin, le parallèle fait fonctionner simultanément le mécanisme grammatical de chaque langue; et, eu égard à l'éloignement des temps et des lieux, on s'étonne de ne pas trouver plus de dissemblance dans le procédé d'agrégation pour les mots composés, dans la génération des désinences, dans les modifications des noms et des verbes. Par exemple, on s'explique facilement certaines anomalies des verbes grecs, quand on remonte à la conjugaison indienne.

On sait que les historiens se sont emparés des découvertes de la philologie pour expliquer les origines européennes. Ils font manœuvrer les peuples dans des ténèbres si épaisses, que, pour contrôler leurs récits, il faudrait lutter d'audace avec eux. Leur vue pénétrante suit d'abord les Ibériens, qui quittent la région des langues sémitiques ou chaldéennes, longent le littoral de l'Afrique, pour s'établir dans la péninsule qui rappelle leur nom, et de là dans les parties de la Gaule et de l'Italie que baigne la Méditerranée. Mais ils sont pressés de toutes parts par les migrations successives des peuples de race indienne, et dont les langues, d'origine sanscrite, ont donné lieu au parallèle qui nous occupe. Ce sont d'abord les familles thrace et pélasgique venant, l'une par le Taurus, et l'autre par la Thessalie. Une seconde famille quitte le berceau asiatique, franchit le Caucase, et entre en Europe par le nord. Ce sont les Celtes ou Gaëls qui tendent vers le midi, et font dans la Gaule une halte commandée par la résistance des Ibériens. Plus tard, d'autres rameaux détachés de la souche indienne suivent la même voie pour former le faisceau germanique. Enfin, les nations slaves, toujours de même origine, viennent s'échelonner auprès des autres; mais elles sont obligées de céder une partie du sol européen qui leur reste à des tribus de sang tartare, qui donnent naissance aux Hongrois et aux Finnois.

M. Eichhoff résume dans son introduction cette théorie des migrations, qu'on pourrait appeler l'histoire des temps anté-historiques : il le fait avec beaucoup de réserve, et nous dirons, au risque d'être indiscrets, avec une coquetterie de style, qui a quelque peu scandalisé les érudits de profession. Il faut lui savoir gré de n'avoir pas donné carrière à son imagination, en formulant un système absolu d'ethnographie. La science qui prétend diviser l'humanité en familles naturelles en est encore aux conjectures. Les deux méthodes qu'elle a employées jusqu'ici n'ont donné que des résultats contradictoires, et l'une n'est pas plus que l'autre à l'abri des objections. A celle qui distingue les races d'après les caractères physiologiques, on peut répondre que souvent les populations ont changé d'aspect, et qu'on n'a pas encore décidé jusqu'à quel point un régime physique et moral, suivi pendant un nombre de générations, peut modifier l'organisme. L'autre méthode, qui prononce sur l'affinité des peuples par la comparaison de leurs langages, est quelquefois trompeuse. Une race subsiste, son idiome disparaît. Par exemple, la race ibérienne, aujourd'hui répartie entre les peuples de langues romanes, n'aurait-elle pas été rattachée comme ceux-ci à la souche indienne, si son curieux idiome, le basque, ne se trouvait pas miraculeusement conservé dans les gorges des Pyrénées, pour témoigner de son origine sémitique. Ces remarques ne sont pas dirigées contre l'ethnographie elle-même, mais contre ceux qui pourraient ruiner une science naissante, en lui empruntant des résultats hasardés : et nous avons voulu féliciter un habile grammairien d'avoir établi un fait grammatical, sans tomber dans le travers de certains savans, qui se hâtent de rattacher les destins de l'humanité entière au point unique qu'ils ont éclairci.

V. — HISTOIRE.

Les travaux historiques continuent d'être en faveur : les récits originaux sont collationnés et reproduits; on fouille les archives; on déblaie les ruines. Aux monumens humains, on demande des témoignages du passé; aux sciences naturelles, les faits organiques qui sont de tous les temps. Les diverses écoles sont à l'œuvre. La lourde érudition, qui se nourrit de livres dépecés, heurte l'hypothèse, assez creuse pour l'ordinaire. Sans doute ce mouvement des esprits, qu'on appelle un retour aux études graves, annonce avant tout un revirement de la mode littéraire. Parmi les entrepreneurs de narrations, nous reconnaîtrions, à coup sûr, des gens qui faisaient le roman il y a peu d'années, comme ils eussent fait de la philosophie sous Diderot, ou, Delille régnant, de la poésie descriptive. Du moins l'activité engagée en cette direction ne sera pas

sans résultats durables. Nous lui devrons peu d'histoires achevées, *écrites*, mais des documens inédits, des compilations intéressantes, des ébauches, qui ont le mérite d'indiquer des sources et de grouper des faits; en un mot, une foule de livres utiles à ceux qui s'appliqueront avec discernement à la science du passé.

L'histoire des religions, qui se mêle aujourd'hui à tous les genres d'écrits, est l'objet spécial de plusieurs publications. M. Anot de Maizières a réuni, sous le titre de *Code sacré* (1), des tableaux où sont rapprochées les diverses traditions religieuses sur les points principaux du dogme et de la morale. C'est un atlas destiné à l'étude des opinions et des croyances, qui sans doute prendra place, dans les bibliothèques, à côté de ceux qui exposent les révolutions politiques : il en présente les avantages réels et les inconvéniens inévitables. Nous adresserons à M. Anot de Maizières quelques observations critiques, qui ne peuvent pas nuire à sa compilation : le public sait fort bien que discuter les détails d'un ouvrage, c'est rendre témoignage de son importance. Nous lisons (page 10 de l'introduction) : — « La religion de Fo ou Bouddhah, qui marque à l'orient la première révolution du brahmaïsme, est tellement identique pour le fond de la doctrine avec la religion primitive, que le savant Schlegel avoue ne pouvoir l'en distinguer. » — Comment s'en tenir au doute sur une doctrine qui est aujourd'hui professée par plus de deux cent cinquante millions d'hommes, et qui se trouve, relativement à la révélation primitive de Brahma, dans les mêmes termes que le protestantisme à l'égard du catholicisme. Le véritable fondateur du boudhisme, Shakia-Mouni, n'est pas même cité une seule fois, et nous ne savons pourquoi on lui donne le nom de Fo, un des plus anciens révélateurs de la Chine. Quant à cette dernière contrée, nous voudrions connaître les croyances qui l'ont divisée long-temps, et qui tendent à se fondre aujourd'hui, moins par persuasion que par l'état de somnolence où se trouvent les esprits. La secte de Lao-Tseu, suivie par la masse du peuple, méritait d'être mentionnée autant que la réforme philosophique de Confucius. En suivant l'histoire du boudhisme, qui, repoussé de l'Inde, où il prit naissance, a débordé sur la Chine, le Japon, le Thibet, la presqu'île malaise et Ceylan, on aurait obtenu des notions plus exactes sur les pratiques religieuses de ces derniers pays. L'auteur du *Code sacré* a sans doute tracé son vaste cadre avant de reconnaître si les matériaux valables rassemblés jusqu'ici étaient assez abondans pour le remplir. En beaucoup de cas, l'absence des textes sacrés l'a conduit à formuler des dogmes d'après des autorités

(1) Ou Exposé comparatif de toutes les religions de la terre. Grand atlas in-folio. Chez Angé, éditeur, rue Guénégaud, 19.

fort contestables. Quelques phrases empruntées aux historiens anciens sur les sociétés égyptiennes et celtiques ne peuvent donner que des notions fausses, lorsqu'elles ne sont pas redressées par une critique intelligente. Les fictions poétiques que les scoliastes ont grossièrement systématisées sous le nom de mythologie, n'ont pas l'importance d'un véritable code religieux. Il fallait éviter du moins de présenter comme législateur Orphée, dont les poésies sont apocryphes, et dont l'existence même est niée par Aristote et Cicéron. Mais si M. Anot paraît étranger aux travaux qui, chaque jour, dévoilent quelques-uns des mystères du monde oriental, il a puisé aux bonnes sources pour le christianisme et les schismes qui en dérivent, tels que la communion grecque, le mahométisme et les sectes protestantes. Nous citerons comme particulièrement intéressant le tableau des traditions répandues sur la terre relativement à la chute de l'homme et à sa rédemption, ainsi que ceux où sont comparées les cérémonies qui consacrent les principaux termes humains, la naissance, la puberté, le mariage, la mort.

Quant aux feuilles qui exposent les devoirs prescrits à l'homme par les différentes révélations, elles soulèvent des objections graves. Un précepte cité par Platon ou par Sénèque ne peut pas être accepté comme l'expression fidèle d'Osiris ou de Numa. Il n'a pas plus d'autorité que toute autre phrase proverbiale; en second lieu, ces maximes transmises par la bouche des sages ne pouvant que recommander les actions louables, on donnerait à penser que toutes les croyances ont une égale valeur en pratique: supposition absurde et insoutenable. La véritable moralité d'une religion ne doit pas être appréciée par les prescriptions qu'elle adresse à l'individu, mais par la puissance qu'elle déploie pour transformer l'individu lui-même, par les sentimens et les idées que ses dogmes engendrent, par la voie plus ou moins noble qu'elle ouvre à l'activité humaine.

C'est à ce point de vue que M. Auguste Boulland s'est placé pour comparer dans un *Essai d'histoire universelle* (1) les traditions de tous les peuples depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. Son livre atteste du savoir, de longues et épineuses recherches, d'excellentes intentions, et cependant nous craignons qu'il ne soit pas récompensé par le succès de la tâche immense qu'il s'est imposée. Au lieu de laisser parler les textes originaux dans une version simple et littérale, il a cédé à la malheureuse pensée de faire du style : les matériaux les plus précieux, enluminés de sa main, sont devenus méconnaissables. Quand il s'agit des principes sociaux, les témoignages de la tradition ne sauraient être trop formels. Une para-

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Paulin, rue de Seine, 33.

phrase en langage biblique, où se sont donné rendez-vous tous les noms baroques de l'histoire universelle, rend cette lecture souvent fatigante. Il est difficile de remonter aux sources dont l'indication est très vague : de sorte que les faits si péniblement amassés pour établir la loi du développement *humanitaire*, ne prouvent rien de plus que l'une des mille hypothèses qui courent à petit bruit dans le monde, en attendant le grand jour où la société leur viendra demander son salut.

Avouons qu'il est au-dessus des forces ordinaires de l'intelligence de saisir l'esprit de toutes les religions connues et d'en constater nettement la valeur. Il est bien difficile déjà d'en approfondir une seule. Ainsi, nous doutons qu'on possède une idée bien juste du christianisme, après avoir lu l'ouvrage que M. de Potter présente comme le fruit de vingt années d'efforts. Ce n'est pas là une exagération de prospectus. Toutes les publications qui ont rempli sa vie studieuse, se rapportent aux annales de la société chrétienne et se trouvent refondues dans l'*Histoire philosophique, politique et critique de l'Église* (1), dont le premier volume vient d'être livré à l'examen. Une introduction très développée résume les doctrines de l'auteur. Ce qui l'a déterminé à prendre la plume, c'est la parité de l'époque actuelle avec celle de la réforme tentée par les premiers chrétiens. — « C'est (nous dit-il, page x), la conviction profondément arrêtée que nous ne parviendrons à recomposer la société qui se dissout qu'en invoquant les principes fondamentaux de la doctrine de Jésus, et par les moyens mis en œuvre du temps des apôtres et de leurs disciples immédiats, c'est-à-dire par la charité et le dévouement spontanés comme religion, et l'association fraternelle des hommes se reconnaissant tous égaux en droits pour base d'institutions sociales. » — Cet exposé semble promettre des études sévères sur le principe chrétien, des recherches sur la politique des apôtres, et les succès vraiment merveilleux de la foi nouvelle. En effet, les histoires connues jusqu'ici sont loin d'être satisfaisantes sur ce point. Celles qui ont pour auteurs des membres du clergé sont moins des annales que des apologies. La conversion des peuples y est expliquée par l'éclat et l'ascendant des miracles. Le moyen cependant eût été assez mal choisi. Le don des miracles n'était pas alors un privilége acquis aux chrétiens. Les traditions de cet âge attestent des faits surnaturels bien plus inexplicables que les guérisons opérées par les apôtres, et les théologiens modernes, ne pouvant repousser les témoignages de l'antiquité sans danger pour leur propre croyance, ont fait honneur au diable de tous les prodiges qui ne servaient pas directement la cause de Dieu. L'un des plus réservés, l'abbé Fleury, dont on réimprime présen-

(1) Librairie de Leclaire, rue Hautefeuille, 14. L'ouvrage aura huit volumes.

tement la volumineuse histoire, raconte naïvement que Simon-le-Magicien s'est élevé en l'air *soutenu par les démons*. S'il se permet un doute sur la résurrection d'une jeune fille par le philosophe Apollonius de Tyane, il dit en toute confiance, d'après Flavius Josèphe, que l'an onzième de Néron, une vache destinée au sacrifice mit bas un agneau dans le temple de Jérusalem, et que le peuple assemblé tira de là le présage de sa ruine prochaine. D'un autre côté, les écrivains critiques ne donnent pas meilleure raison des conquêtes du christianisme. Ils les attribuent uniquement à la supériorité de sa morale. Mais déjà plusieurs écoles avaient atteint les sublimités de la théorie. Les Pères de l'église le reconnaissent volontiers, et Lactance ajoute : « *Sed defendere id quod invenerant nequiverunt, nec ea quæ vera senserant, in summam redigere potuerunt, sicut nos fecimus.* » Il est de fait encore que tous les révolutionnaires modernes, depuis les Vaudois jusqu'aux Jacobins, ont fait sonner les mots de *liberté* et de *fraternité*, sans fonder pour cela un nouvel ordre social. C'est qu'il ne suffit pas de prêcher le dévouement pour déterminer les riches à faire bourse commune avec les pauvres, et nous persistons à croire qu'il y a quelque chose d'inexpliqué jusqu'à présent dans l'action irrésistible des promoteurs du christianisme. M. de Potter a entrevu ces difficultés, mais confusément et sans chercher à les résoudre. — « Malgré l'instinct moral ineffaçable dans l'homme (dit-il, page CXXXIII), la doctrine sociale de Jésus aurait fait peu de progrès dans le peuple, si elle avait été présentée sans les dogmes destinés à remplacer les religions dont on dépouillait le monde. » — Il fallait en effet que le dogme chrétien eût un sens, une énergie incontestable, pour prévaloir contre les croyances établies, et les hérésies qui lui ont opposé constamment d'autres vues dogmatiques. Ce raisonnement une fois admis, il devenait naturel d'étudier le dogme, et d'en établir rigoureusement la valeur civilisatrice. Au contraire, le nouvel historien le flétrit sans examen, et le traite, en vingt passages, de jonglerie, d'appât grossier jeté aux imaginations populaires. Mais pourquoi M. de Potter se fût-il imposé la lourde tâche de pénétrer les mystères, de ramener à un sens positif les langues symboliques créées par le génie sacerdotal? Il n'y aura plus de dogme dans le christianisme régénéré qu'il propose. Écoutons son évangile (page XLIII) : — « Qu'on croie ou non à la Trinité, à la résurrection de Jésus, à son existence même, à la chute ou à la rédemption de l'humanité, à telle ou telle nature de l'ame humaine, on n'en sera ni plus ni moins social, ni plus ni moins religieux, tout comme si on croit ou ne croit pas aux incarnations de Vishnou, et à la métempsycose, aux émanations du panthéisme et de la kabbale, aux aventures de Jupiter, au paradis de Mahomet ou à celui d'Odin. » M. de Potter daigne emprunter au christianisme ce qu'il appelle l'élé-

ment social, c'est-à-dire le précepte de la charité, de la fraternité universelles. Il prêche une *association libre*, renouvelée du temps des apôtres, où les riches vendaient leur bien pour former un *fonds social commun*. Ce que le christianisme n'a obtenu qu'un instant, et par des moyens de persuasion dont nous n'avons plus l'intelligence, la *philosophie véritable*, celle de M. de Potter, — « a mission de le faire et le fera. Elle réunira et unira tous les hommes, juifs, chrétiens, mahométans et idolâtres, sectateurs de Boudha et de Confucius, croyans et sceptiques, déistes, panthéistes et même athées, pourvu qu'ils reconnaissent les droits de l'homme, croient à la justice et aiment leurs semblables (p. 197). » Voilà certes un magnifique programme, et nous regrettons bien de n'avoir pas saisi la base logique d'une philosophie qui promet tant de merveilles. L'auteur avoue que l'individualisme absolu est la négation de la société, et rend impossible tout rapprochement durable. Il repousse également le sens que les catholiques attribuent au mot *autorité*. Est-ce que la *raison* qu'il préconise ne serait pas plus la raison de chacun que celle de tout le monde? M. de Potter lèvera facilement cette difficulté. Il possède un argument qui répond à tout, si bien qu'il se pose à lui-même des objections pour se donner le plaisir de les détruire. Voici le raisonnement, fort sensé d'ailleurs, qu'il prête à ses adversaires (page XXXVIII) : — « Que mettrez-vous, en attendant que la philosophie ait pris corps, à la place de la société, telle que le christianisme et le catholicisme l'ont constituée? — Je n'en sais rien, répond-il, ni ne dois le savoir, car la philosophie que vous craignez tant, ne sera jamais un système complet et arrêté d'avance.... Il y aura toujours mouvement, c'est-à-dire développement, variation, *progrès!* »

Par cette appréciation du philosophe, on peut se faire une idée de l'historien. Les trois premiers livres, qui, avec l'introduction, forment le premier volume, conduisent jusqu'à la fin du IVe siècle de l'église et aux querelles suscitées par les *novatiens*, à l'occasion des canons pénitentiaux, époque intéressante pour les origines du droit ecclésiastique. M. de Potter n'a pas prétendu animer le tableau des évènemens : sa narration ne vise jamais à l'effet dramatique. Il reconnaît au contraire les imperfections de son style, et fait valoir sa condition d'étranger comme un droit à l'indulgence. Son livre n'est, à vrai dire, qu'une série de dissertations et d'aperçus critiques sur les faits principaux des annales sacrées. Il nous semble dicté dans un esprit de scepticisme et de dénigrement qui n'est plus de notre siècle. Ainsi, après avoir renouvelé sur l'existence même de Jésus-Christ des doutes assez ridiculement fondés sur le silence de Flavius Josèphe et de Philon le Juif, l'auteur évite de se prononcer sur ce point fondamental. Les hérésies présentaient autant de problèmes qui sont en-

core sans solution. N'est-il pas évident que, lorsque les conciles admettaient une opinion et rejetaient l'autre, ils obéissaient à une politique qu'il serait important de connaître, et qu'on parviendrait peut-être à démêler avec de la sagacité et de la pénétration philosophique? Trop souvent les jugemens sont appuyés sur des faits tronqués et des citations sans autorité. Par exemple, pour contester la part du christianisme à l'émancipation de la femme, on cite l'incident soulevé au second concile de Mâcon par un évêque, qui déclare que la femme ne devait pas être comprise sous le terme générique *homme*. Il était bon d'ajouter que cet évêque fut aussitôt réduit au silence, et que les actes du concile n'ont pas même fait mention d'une boutade rapportée seulement par Grégoire de Tours. Rien de plus injuste que le chapitre consacré à l'exposition de la morale des Pères. Les *exemples de niaiserie* qu'on y rassemble n'ont jamais été l'expression du corps entier. Nous croirons que les Pères interdisaient aux chrétiens l'étude de la grammaire quand on aura prouvé qu'ils étaient eux-mêmes illettrés pour leur temps. Il suffit d'un peu de patience pour trouver quelques assertions erronées, quelques phrases ridicules, dans la masse énorme de volumes qu'ont produits ces grands hommes: mais il faudrait de la science vraie et un esprit élevé pour dominer leur doctrine et en saisir l'aspect général.

Le principal intérêt de l'histoire de l'église consiste dans cette multitude de citations, de notes et d'appendices qui la surchargent. Ce lourd bagage d'érudition n'appartient pas en toute propriété à M. de Potter. Les vingt années qu'il a employées en recherches n'auraient pas suffi pour épuiser la moitié des textes qu'il invoque. Il a dû profiter des immenses travaux de critique entrepris par les premiers réformés, dans le but d'éclairer les origines chrétiennes, et poussés dans une autre direction par l'école philosophique du dernier siècle. En résumé, ce livre peut devenir utile par l'indication de beaucoup de sources dont la trace est généralement perdue; mais il arrive trop tard, selon nous. Son succès eût été certain il y a dix ans, sous le règne du vieux libéralisme. C'est que le vrai *libéral*, celui de la restauration, n'était pas un fiévreux comme nous autres, qui, sous prétexte d'indépendance, creusons les faits, pesons les témoignages, éloignons de nous, autant que possible, les préventions mesquines. Il possédait une somme d'idées fixes qu'on avait greffées sur lui et qui végétaient avec lui. Il pratiquait la tolérance, suivant la loi du patriarche de Ferney, et, à l'exception de trois grandes classes, il eût ôté son chapeau à tout le genre humain. Ces classes, on les connaît : les tyrans jusqu'aux commissaires, ceux qui sont assez naïfs pour se dire nobles, ou assez tonsurés pour s'estimer prêtres. On a dit que le libéral n'existe plus aujourd'hui, et que l'espèce entière a disparu dans le grand cataclysme

de 1830. Si le sinistre se confirme, si l'on ne retrouve pas quelques individus de la famille blottis dans les sous-préfectures, les chambres de justice ou la garde nationale, les éditeurs de M. de Potter devront prendre le deuil.

HISTOIRE ANCIENNE ET ARCHÉOLOGIE. — Un nouveau volume de l'Histoire romaine de Niebuhr vient d'être traduit et publié par M. de Golbéry (1). Il commence avec le IVe siècle, à compter de la fondation de la ville, et conduit jusqu'à l'an 374. Cette époque est signalée par deux grands faits qui constituent définitivement la nationalité romaine. C'est l'établissement de la loi des douze tables, qui substitua le droit écrit et positif aux incertitudes de la coutume et de l'arbitrage : œuvre imparfaite sans doute, que les amendemens et additions nécessaires ne tardèrent pas à transformer, mais qui, jusqu'à la ruine de la république, conserva entre les deux ordres divisés d'intérêts, l'autorité d'un contrat social. Plus tard, c'est la race gauloise qui, après une désastreuse invasion, demeure suspendue aux flancs des Alpes, comme un torrent toujours prêt à se répandre. Les petits états de l'Italie, jusqu'alors jaloux de leur indépendance, se familiarisent par crainte avec l'idée d'une fusion. La seule puissance qui ait montré de la vigueur lors de la première attaque, Rome, se fait un titre de ses ruines comme un chef de ses blessures. Un mouvement de concentration s'opère en sa faveur. Les populations qui se laissent absorber par elle assurent sa prépondérance et lui permettent d'écraser les cités rivales qui résistaient encore. Rome devient ainsi la forteresse de l'Italie. Elle dominera le pays, mais à condition de le protéger, et son régime intérieur, conformé à cette tâche, ne sera qu'une consigne militaire qui va la conduire à des conquêtes immenses, à un éclat menteur, à des misères très réelles. L'époque comprise entre ces deux termes est purement historique. Elle n'offre plus matière aux interprétations hardies, aux décisions conjecturales, qui, dans les premiers livres de Niebuhr, consacrés aux origines, ont offusqué tout ce qui restait de dévots à l'antiquité. La savante critique de l'auteur allemand s'exerce cette fois sur la législation et les expériences politiques si fréquemment renouvelées chez les Romains. Cette partie de son travail est une véritable création. Il est vrai qu'il possédait sur ses devanciers un avantage immense. Depuis un demi-siècle, toutes les combinaisons sociales ont été discutées, et toutes les formes de gouvernement reproduites. Le spectacle des révolutions a dû fournir aux historiens de notre temps une science pratique plus utile pour la parfaite intelligence des textes, que l'exubérante érudition des anciens philologues. Ainsi, dans Niebuhr, une loi romaine se trouve en

(1) Chez Levraut, libraire, rue de la Harpe, 81.

quelque sorte commentée par son rapprochement avec une loi française. Les fastes du parlement britannique expliqueront un incident soulevé au sein du sénat. Cette méthode donne lieu à des aperçus souvent neufs, et dont les publicistes modernes pourraient faire leur profit. Le passage suivant nous paraît dans ce cas : — « Dans l'antiquité, dit l'auteur au sujet de la mission législatrice confiée aux décemvirs, on ne votait jamais sur les articles d'une loi; l'on ne votait pas non plus sur des changemens proposés par d'autres que par ses rédacteurs. On adoptait ou l'on rejetait l'ensemble et dans sa forme primitive. » — Cette remarque est développée dans une note ainsi conçue : — « Depuis l'assemblée constituante, le contraire se pratique sur le continent. Sous la restauration, surtout, les amendemens des commissions ont souvent changé l'esprit de la loi, ce qui n'eût été qu'un petit mal; mais il y en eut d'improvisés qui y introduisirent des changemens et des contradictions. Grace à la raison qui préside encore aux affaires politiques de l'Angleterre, elle est demeurée étrangère à cette singulière opinion, que la perfection peut résulter d'une sagesse collective. »

L'histoire, ainsi traitée, gagne sans doute en vérité et en précision, mais ne perd-elle pas beaucoup en intérêt et en puissance? Le meurtre de Virginie, la prise de Rome par les Gaulois, l'exil de Camille, la conjuration de Manlius, et tant d'épisodes qui ont animé d'admirables tableaux, ne causent pas plus d'émotion chez le critique allemand qu'un compte rendu de gazette. Tous ces braves Romains qui, mis en scène par Tite-Live, Rollin ou Vertot, jouaient si magnifiquement leurs rôles de grands hommes, ont disparu. Après les illusions du drame, c'est l'analyse du feuilleton.

Le *Précis des guerres de César* (1), par Napoléon, annonce une connaissance parfaite des plans, des ressources, des intentions du capitaine romain. On y croit sentir une mystérieuse intelligence établie entre deux grands génies. Le bulletin de chaque campagne de César est suivi d'observations où le commentateur français expose en maître les variations et les progrès de la science militaire. Quelquefois, après avoir établi solidement les légions romaines dans leur camp retranché, il se donne le plaisir de les entamer avec l'artillerie, de les culbuter avec quelques régimens français. Le style est net, exact, parlant. Il ne justifie pas cependant le titre d'*écrivain*, qu'on a trop souvent ajouté aux titres plus légitimes de Napoléon.

Nous avons remarqué dans le dernier volume publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, cinq Mémoires sur l'histoire romaine, par

(1) Librairie de Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

M. Dureau de la Malle. Il suffira de leur emprunter quelques conclusions pour en faire apprécier l'importance et le mérite. Le premier détermine l'étendue et la population de Rome ancienne. Les historiens les plus modérés, adoptant sans examen les évaluations de Juste-Lipse et de Vossius, accordaient à la grande cité trois à quatre millions d'habitans. M. de Châteaubriand lui-même a reproduit cette erreur dans ses *Études historiques*. Au dernier siècle, on avait condamné, comme un crime de lèse-majesté romaine, la conjecture de l'abbé Brottier, qui réduisait ce nombre à douze cent mille. Aujourd'hui, M. Dureau de la Malle démontre l'exagération de ce dernier chiffre dans une série de calculs et de raisonnemens qui épuisent le problème. La trace des deux enceintes de murailles a été parfaitement reconnue et mesurée géométriquement. La première, tracée par Servius Tullius, et qui suffit à Rome républicaine, a 638 hectares de superficie; la seconde, élevée huit siècles plus tard par Aurélien, occupe 1,396 hectares, c'est-à-dire les deux cinquièmes environ de la superficie de Paris. Mais la capitale de l'Italie renfermait peut-être une population plus pressée que celle de la France? Le président de Brosses dit à ce sujet, dans les lettres intéressantes qu'on vient de publier récemment : « Il fallait que les ménages fussent entassés les uns sur les autres, comme à Pékin, où, selon ce que j'ai appris d'un missionnaire, une famille de douze personnes n'a pour tout logement qu'une chambre de grandeur médiocre où tous les gens couchent sur une estrade, rangés à côté les uns des autres comme des éperlans. » Cette supposition ridicule est enfin renversée par les recherches du savant académicien. Rome impériale était enceinte de murs, d'un rempart et d'un fossé très large. Paris n'a qu'un mur de clôture simple de deux pieds d'épaisseur; Rome avait 275 places ou carrefours, Paris n'en a que 70; il existait dans la ville antique 424 temples entourés ordinairement de bois sacrés, nous comptons seulement 50 églises. Les habitations des nobles, rendez-vous d'une nombreuse clientelle, devaient être plus vastes que nos plus riches hôtels, et, par exemple, le *palais d'or* de Néron, où se trouvait la statue colossale de cet empereur, haute de cent vingt pieds, occupait seul plus de terrain que les Tuileries, le Louvre et le Luxembourg réunis. Les cirques, les théâtres, les promenades n'étaient pas moins multipliés à Rome qu'à Paris; et, dans cette dernière ville, les bains ne tiennent pas la vingtième partie de la place qui, dans l'autre, était envahie par les thermes publics et particuliers. La hauteur des édifices, restreinte par les réglemens de salubrité, n'excédait pas celle des nôtres. L'espace livré à l'habitation à Rome est donc facilement appréciable. Or, en admettant, contre toutes probabilités, que cet espace fût comparativement deux fois plus garni que les plus populeux quartiers de Paris, la Rome d'Au-

guste n'aurait encore enfermé que 267,000 habitans. Il faudrait doubler ce chiffre pour l'enceinte d'Aurélien, qui est encore celle de nos jours, moins la portion située au-delà du Tibre et ajoutée par les papes. Quant à la population des faubourgs, ou plutôt de la banlieue, qu'on pourrait à la rigueur joindre à celle de la ville, il n'est pas possible de l'évaluer à plus de 120,000 têtes. Ainsi, Rome, dans sa plus grande extension, et en y comprenant le *suburbium*, n'a pas dû compter plus de 650,000 individus de toutes classes, et peut-être en a-t-elle possédé beaucoup moins.

La monstrueuse erreur qui entassait des millions de Romains sur une superficie moitié moins grande que celle de Paris, a été accréditée par la fausse interprétation d'un passage de Publius Victor. Cet écrivain, qui a laissé une description de Rome au IVe siècle de notre ère, un siècle environ après les innovations d'Aurélien, dit qu'alors on comptait 1830 palais (*domus*) et 45,795 *insulæ*. Mais les critiques modernes ne remarquèrent pas que ce mot avait pris diverses acceptions. Dans l'origine, par une métaphore très naturelle, on donnait le nom d'*îles* à ces massifs ou *pâtés de maisons* isolés de tous côtés par les rues. Ces groupes réservés aux plébéiens étaient, comme chez nous, bordés de boutiques; l'usage, toujours capricieux, fit passer à la partie le nom du tout. Plus tard, les patriciens, pour augmenter leurs revenus, ne dédaignèrent pas de faire construire des bazars pour les marchands, ou même de pratiquer sur la face de leurs demeures de petits logemens dont les locataires conservaient le surnom d'*insulaires*. Le plan des anciens édifices, ou de nombreux exemples puisés dans le droit de cette époque, prouvent jusqu'à l'évidence que le mot *insulæ* a très souvent la signification de *boutique*, et qu'il ne peut avoir d'autre sens dans le fameux passage de Publius Victor. Par cette interprétation, tout s'explique. Au lieu de ces groupes de maisons où l'on entassait des familles, nous avons des cellules qui pouvaient, à la rigueur, ne contenir qu'un locataire; et la population de Rome ancienne, évaluée d'après ces bases, se trouve en rapport parfait avec la topographie de la ville, avec les dénombremens et la consommation journalière des denrées, mentionnés dans les annales.

Ces données neuves et intéressantes reçoivent une confirmation historique des mémoires suivans de M. Dureau de la Malle. Une foule de témoignages établissent que la population italique était très faible sous la domination dévorante des Romains, et qu'elle n'a pas cessé de s'amoindrir depuis le temps des Gracques, ou, si l'on veut, depuis le triomphe de l'oligarchie jusqu'à celui de la démocratie représentée par les empereurs. On manque de renseignemens sur la race esclave; elle était renouvelée sans cesse par les recrutemens en pays étrangers. Quant à la population

libre, on en peut évaluer le nombre et le dépérissement successif par les recensemens des hommes en état de porter les armes. La république comptait sept cent cinquante mille citoyens de dix-sept à soixante ans pendant le siècle où elle a vaincu Annibal, soumis la Gaule cisalpine, la Sicile et l'Espagne. La population libre était déjà moindre lorsqu'elle subjugua l'Illyrie, l'Épire, la Grèce, la Macédoine, l'Afrique et l'Asie mineure. Plus tard, l'empire s'étant accru de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte et des Gaules, le droit de cité était acquis à presque toute l'Italie, et cependant le recensement opéré par César ne donna plus que quatre cent cinquante mille citoyens de dix-sept à soixante ans (1). Sur ce nombre trois cent vingt mille se trouvaient dans le plus complet dénuement. Ils n'en exerçaient pas moins les droits politiques attachés à leur qualité de citoyens romains. C'était un *peuple de rois*, comme il s'appelait lui-même, mais de rois à l'indigence, qui, après avoir décidé des affaires du monde, recevaient chaque jour de la charité publique une ration de pain, de viande, d'huile et de vin.

On s'étonne d'abord des grandes choses accomplies avec d'aussi faibles moyens. Mais cette poignée d'hommes, qu'on est tenté de prendre en pitié quand on la considère comme nation, serrée en légions sur le champ-de-bataille, formait une armée redoutable. Remarquons encore que soit bonheur, soit prudence, les Romains se heurtèrent rarement à des corps politiques résistans et fortement organisés, comme ceux qui se font équilibre dans l'Europe moderne.

Un autre Mémoire, non moins instructif, de M. Dureau de La Malle, concerne l'administration romaine en Italie et dans les provinces conquises pendant le dernier siècle de la république. Il nous montre d'une part la nation dominatrice, épuisée d'hommes, inhabile à produire, et affamée pour peu qu'un pirate intercepte les denrées qu'elle ne sait plus obtenir de son propre sol. Par un contraste frappant, les provinces sont écrasées de tributs énormes, frappées de réquisitions en milices, en vivres, en vaisseaux, sans défense contre l'avidité insatiable des Verrès et des Flaccus, et cependant elles réparent comme par enchantement tout ce que les vainqueurs dévorent en population et en richesses. C'est qu'un préjugé ordinaire aux peuples conquérans flétrissait à Rome tout autre travail que celui des armes. Les Romains demeurèrent constamment étrangers aux notions qu'on a de nos jours systématisées sous le nom d'économie politique. Ils ne comprenaient qu'un seul genre de spéculation,

(1) La France possède aujourd'hui environ *neuf millions de citoyens* de dix-sept à soixante ans, c'est-à-dire une force virile vingt fois plus grande que celle de l'empire romain au temps de César.

l'usure, et notaient d'infamie beaucoup de professions utiles. Les vaincus, au contraire, honoraient les arts, les sciences, la navigation; quelquefois même ils récompensaient par des prérogatives sociales les services industriels, et le commerce ne tardait pas à ramener dans les cités manufacturières les trésors que la violence avait entassés à Rome.

Nous signalerons enfin de savantes recherches sur le système métrique des anciens, suivies de dix-sept tables de conversions en poids, mesures et monnaies françaises. Une note de ce travail caractérise si bien la probité, la patience et autres vertus académiques, que nous regardons comme un devoir de la reproduire. « Ce Mémoire, dit M. Dureau de La Malle, composé en 1824, je l'ai gardé dix ans sans le publier, vérifiant mes bases, appelant sans cesse la critique sur la solidité de mes déductions. » Et plus bas, à l'occasion d'un dissentiment avec M. Letronne, il ajoute solennellement : « Le jugement de nos pairs dans les deux Académies, et celui des savans de l'Europe qui s'occupent de cette question grave et compliquée, décideront entre nous. Je l'attends avec calme, et je m'y soumettrai sans appel. »

M. Saint-Martin fait avec M. Dureau de La Malle les honneurs du volume. Outre le mémoire sur les inscriptions de Persépolis, que nous avons eu occasion de citer, il a déterminé, d'après des calculs astronomiques, une date de l'histoire ancienne, qui est sans importance par elle-même, mais qui offre un point fixe pour rattacher solidement la chronologie générale. Il s'agit de l'éclipse prédite par Thalès, qui suspendit une bataille entre les Mèdes et les Lydiens. Sa date est reportée au 30 septembre de l'an 610 avant Jésus-Christ. Les critiques modernes lui assignaient l'an 597, sur la foi du jésuite Petau. M. Saint-Martin discute ensuite un passage de Salluste, relatif à l'origine persane des Maures et des Numides. Ses conclusions développent le fait énoncé assez obscurément par l'historien latin. Beaucoup d'érudition dans les autres mémoires du même auteur nous paraît dépensée en pure perte.

Un problème d'archéologie, controversé depuis long-temps, a renouvelé une polémique assez vive entre deux savans académiciens. Les peintures historiques des grands artistes de la Grèce étaient-elles exécutées sur les murs mêmes des édifices dont elles faisaient l'ornement, comme les fresques des modernes, ou bien étaient-elles des tableaux sur bois, peints dans l'atelier, et transportés ensuite à destination? Voilà toute la question. La première hypothèse, forte de la voix de Winkelman et de la majorité des antiquaires, a rencontré des opposans, et notamment l'archéologue Bœttiger, dont M. Raoul-Rochette s'est constitué l'interprète. Mais M. Letronne, résumant toutes les objections pour les combattre, a su faire d'une dissertation scientifique un livre piquant sous ce titre :

Lettres d'un antiquaire à un artiste (1), sur l'emploi de la peinture historique *murale* (ce mot lui appartient). « En tous les temps, dit-il, mais principalement aux époques anciennes, la peinture murale a fait partie intégrante de la décoration des édifices, quelles que fussent leur nature et leur destination. Elle a formé, en quelque sorte, le complément du système polychrôme, ou de cette diversité de couleurs appliquées à leur surface, soit au dedans, soit au dehors, système qui, chez les Grecs et les Romains, s'est étendu à tout, aux armes et aux ustensiles, comme aux statues et aux bas-reliefs, comme aux monumens de l'architecture religieuse, civile et privée. » Les citations ne sont pas épargnées pour établir que les grandes compositions des Parrhasius, des Zeuxis, des Protogène, ont été tracées sur les parois mêmes des temples, revêtues d'un enduit dont ces artistes avaient le secret; que ces peintures ont pu être mobilisées, soit en détachant l'enduit des murailles et en rajustant les éclats sur un fond de bois, soit même en sciant le mur latéralement et en affermissant la surface peinte dans un châssis; qu'ainsi s'explique la translation à Rome d'un très grand nombre de tableaux, portés dans les triomphes, et relégués ensuite dans les édifices publics ou dans les galeries des curieux.

La réponse de M. Raoul-Rochette rappelle la bataille du *Lutrin*, où l'on faisait choix des gros livres pour écraser ses adversaires. L'imprimerie royale lui a fourni pour projectile un très lourd *in-quarto* (2). Sa réfutation, qui n'est pas sans aigreur, tend à prouver que la peinture sur mur n'a été en usage qu'à la naissance et à la chute de l'art grec; que dans la première époque elle n'était pas autre chose qu'une enluminure appliquée sur des dessins au trait; dans les derniers temps une industrie subalterne que Pline et Vitruve flétrissent comme un symptôme de décadence. Mais, selon lui, dans les âges florissans, les peintures historiques ont été exécutées sur planches mobiles, à loisir, dans ces ateliers qui, chez les Grecs, étaient respectés comme des sanctuaires, et qu'ensuite on les scellait dans le mur des édifices. Il avoue que la main des maîtres a quelquefois décoré les murailles, mais que ce fut exceptionnellement, et sans qu'on en puisse tirer avantage contre les généralités qu'il expose. M. Raoul-Rochette ne se contente pas de prodiguer les textes grecs et latins. Il fait intervenir les auxiliaires pesamment armés de l'Allemagne, et cite avec orgueil cette sentence des savans d'outre-Rhin, rendue par l'organe du professeur Hermann de Leipsick : *De aliis aliorum erroribus ita disputavit Rochettus, illi ut satis confutati videantur.*

A vrai dire, les plaidoiries ont plus d'importance que le fond même du

(1) Chez Heideloff et Campé, rue Vivienne, 16.

(2) *Monumens inédits de la peinture antique, précédés de Recherches*, etc.

procès. Elles abondent en renseignemens fort instructifs sur la personne des grands artistes de l'antiquité, sur leurs moyens techniques, sur le sort de leurs compositions; et dans la réunion des deux volumes, on trouverait les matériaux d'un des plus curieux chapitres de l'histoire de l'art. Quant au point en litige, il est impossible de se prononcer en sûreté de conscience. Evidemment les deux genres de peinture ont été pratiqués par les maîtres de la belle époque, et il est peut-être futile de rechercher si l'un a été la règle et l'autre l'exception. Tous les textes, selon le sens qu'on leur attribue, viennent tour à tour en aide à chacune des parties. Il nous semble cependant que M. Letronne a un peu trop usé du droit d'interprétation. En lisant ses lettres ingénieuses, nous nous sommes représenté un avocat habile, déployant les ressources du savoir et d'une heureuse élocution pour s'emparer des faits et se les concilier par l'analyse. Par exemple, doit-on admettre avec M. Letronne que Synesius, visitant Athènes en 402, ait écrit, *par erreur*, que les *planches de bois* qui avaient reçu les chefs-d'œuvre de Polygnote venaient d'être enlevées du Pécile? Pline parle en effet d'un mur de briques couvert de peintures, scié à Lacédémone, et enchâssé dans un cadre de bois, soixante ans environ avant notre ère; mais il ajoute qu'à Rome on admira moins l'œuvre du peintre que le moyen hardi employé pour la déplacer. N'est-ce pas dire implicitement que les autres tableaux qui depuis un siècle se trouvaient dans la ville étaient de nature à être transportés sans difficulté? L'enlèvement du stuc qui revêtait les murailles n'est indiqué que par de rares exemples; encore ne se rapportent-ils pas directement aux produits de l'art grec. Les faits rassemblés en faveur de l'opinion adverse paraissent plus décisifs. C'est Polybe qui voit, après le sac de Corinthe, des tableaux jetés à terre, et dont les soldats romains se servent comme de tables à jouer; c'est Pline disant de la Vénus anadyomène, le chef-d'œuvre d'Appelle : *Consenuit hæc tabula carie;* c'est aussi l'usage des expositions et des défis publics en Grèce, attesté par diverses anecdotes. Au reste, si M. Raoul-Rochette doit gagner sa cause, on ne lui reprochera pas d'avoir séduit ses juges. Il y a dans son plaidoyer de l'humeur souvent, mais jamais de malice, beaucoup de pages, et pas un livre. Sa verbeuse érudition paraît descendre en droite ligne des *savans en us*, si bien que nous serions tentés de dire avec le docteur allemand dont il a invoqué le suffrage : *Bene disputavit Rochettus.*

On ne sait pourquoi les *Traditions tératologiques*, recueillies et publiées avec un commentaire par M. Berger de Xivrey, ont pris rang parmi la collection des documens relatifs à l'histoire de France. Ce volume contient : 1° *De monstris et belluis*, ouvrage latin du xe siècle; ce qu'il offre de plus monstrueux, c'est l'ignorance de nos pères en fait de zoologie;

2° *Lettres d'Alexandre-le-Grand* à sa mère Olympie et à Aristote, sur les prodiges de l'Inde, extraites du faux Callysthène, et traduites en français d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. C'est une copie, ou plutôt une altération des lettres véritables d'Alexandre, que l'antiquité avait religieusement conservées. Les deux autres opuscules, *Merveilles de l'Inde* et *Propriétés des Bestes*, sont des variations françaises du même texte. L'expédition d'Alexandre dont par malheur les détails nous sont peu connus, a été, pendant le moyen-âge, un cadre de roman fantastique pour les écrivains de l'Asie et de l'Europe. On sait que notre vers hexamètre doit à cette circonstance son nom d'*alexandrin*. La correspondance du conquérant avec son maître était dans l'ouvrage un chapitre obligé. Chaque copiste tenait à honneur de l'enrichir, en puisant dans les compilations encyclopédiques de l'époque, ou même en se laissant aller à rêver du monde oriental. Les fragmens rassemblés par M. Berger de Xivrey se rapportent à cette coutume. Sans intérêt par eux-mêmes, ils servent de prétexte à des notes savantes que l'éditeur n'a pas épargnées.

Histoire de France. — Parmi les nombreux travaux consacrés à l'histoire nationale, le premier rang appartient à l'*Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérans germains* (1). M. Fauriel a donné sous ce titre une portion d'un grand ouvrage sur l'histoire des provinces méridionales de la France. Dans la première partie, il doit embrasser l'état de cette région, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'invasion des Francs; dans la seconde, celle qui vient de paraître, il nous montre les Barbares germains en lutte contre la civilisation latine jusqu'au xe siècle, où les derniers restes de cette civilisation semblent avoir disparu. M. Fauriel n'a négligé aucun incident de ces invasions de Barbares qui se chassent et se poussent les uns les autres; il sait nous intéresser aux généreux efforts des populations méridionales pour défendre leur indépendance et leur civilisation.

De tous ces récits, un fait ressort avec évidence, c'est que la résistance gallo-romaine n'est véritable, n'a de force et de durée que dans les populations méridionales. Au nord, au contraire, aussitôt après la conquête, les Gallo-Romains semblent ne plus exister, tant ils se sont mêlés et fondus avec la masse conquérante. On trouve bien çà et là quelques résistances individuelles, mais toutes les traces de nationalité ont disparu. C'est au midi que la lutte persiste; la civilisation romaine y est si forte, qu'elle finit par s'assimiler les Barbares eux-mêmes. Les Visigoths deviennent contre les Francs les champions de cette civilisation qu'ils semblaient destinés à anéantir. Puis, quand ceux-ci ont succombé dans la lutte, les mêmes causes produisent sur leurs adversaires une semblable transformation.

(1) 4 vol. in-8°, chez Paulin, rue de Seine Saint-Germain, 33.

Le Midi convertit, en quelque sorte, à sa cause, les chefs barbares qui lui sont imposés par les Francs, et ils deviennent entre ses mains les défenseurs de son indépendance. De là l'hostilité si dramatique des ducs d'Aquitaine contre les rois francs de la première race, et enfin, la nouvelle conquête du midi de la Gaule par Charles Martel et Pepin. L'histoire du second royaume d'Aquitaine, fondé par Charlemagne, vient ajouter l'autorité d'un nouvel exemple aux faits révélés par les récits antérieurs. Louis-le-Débonnaire (avant son élévation à l'empire), Pépin d'Aquitaine, agissent en véritables rois aquitains, et dans un intérêt tout méridional. Nous regrettons d'affaiblir par l'analyse ce grand fait qui apparaît avec éclat dans les pages animées de M. Fauriel. Entre les divers épisodes des guerres du midi contre le nord, nous avons surtout admiré le beau récit de la conspiration de Gondowald. Les populations du midi se déclarent toutes pour l'aventurier, qui, quoique lui-même de race franque, semble leur promettre un chef et un appui contre les Francs.

Si M. Fauriel suit avec une sorte d'angoisse toutes les chances de la lutte, s'il provoque nos sympathies en faveur des vaincus, c'est que selon lui la cause du midi était celle de la civilisation. Il paraît croire que la société française a eu pour berceau, non pas le nord où le bras du conquérant obéissait au génie catholique, mais le sol méridional où les germes de la culture romaine, épars et écrasés un instant sous des ruines, se relevèrent spontanément, du xe au xiiie siècle, après la séparation des provinces méridionales de la monarchie des Francs. M. Fauriel laisse deviner cette préoccupation en promettant, dans la troisième partie qu'il prépare, l'histoire de cette « époque de création ou de rénovation qui succède peu à peu aux derniers bouleversemens, au milieu desquels achève de s'opérer le démembrement de la monarchie carlovingienne. C'est durant cette époque et dans les parties les plus méridionales de la France que se forme pièce à pièce tout un système de civilisation originale, système dans lequel on voit les misérables débris de l'ancienne culture romaine s'empreindre, s'animer inopinément d'un nouvel esprit, se recomposer sous des formes nouvelles; c'est là et alors que l'on voit s'organiser dans les villes, sur les ruines de la curie romaine, un gouvernement municipal sous les influences duquel ces villes deviennent rapidement de petits états libres. » L'examen de cette théorie ne saurait trouver place dans un simple bulletin. Elle sera l'objet d'une étude approfondie que la *Revue* doit faire des travaux historiques de M. Fauriel. Il nous suffira d'avoir appelé l'attention sur un ouvrage qui donne une haute idée de la science et du talent de l'auteur. En effet, M. Fauriel joint à toutes les qualités d'un esprit supérieur l'érudition la plus vaste et la plus sûre. Il n'a négligé aucun des moyens qui étaient en

son pouvoir : chroniques imprimées et manuscrites, chartes, diplômes, documens contemporains de toute espèce, il a tout étudié, discuté et éclairci. Une connaissance approfondie des monumens et de la littérature des peuples méridionaux lui a fournie une multitude de renseignemens précieux. Enfin, il a visité, parcouru à plusieurs reprises le théâtre des évènemens. De là, un coloris séduisant dans les descriptions et une exactitude géographique qui ne pouvait être poussée plus loin.

Un hasard heureux pour la science a fait concourir avec la publication du livre de M. Fauriel, celle d'un savant mémoire de M. Reinaud sur les invasions des Sarrazins dans le midi de la France (1). Bien que conçu dans un but et sur un plan tout différent, l'ouvrage de M. Reinaud complète et contrôle quelquefois celui de M. Fauriel dans ce qui regarde les invasions arabes. Tous deux ont l'immense avantage d'avoir puisé aux sources originales, et profité des chroniques arabes. Jusqu'ici, en effet, nous ne connaissions sur ces évènemens que le témoignage des chroniqueurs chrétiens, et l'on sait combien ils sont arides et incomplets.

M. Reinaud a divisé son livre en quatre parties; dans la première, il raconte les irruptions des Sarrazins par les passages des Pyrénées jusqu'à leur expulsion du Languedoc par Pepin-le-Bref en 759. Les évènemens qui remplissent cette période importante ne nous paraissent pas avoir été racontés avec assez de détails; on n'a le temps de connaître ni les hommes ni les choses. C'est une énumération exacte, curieuse, mais froide, et un peu sèche. Pour n'en citer qu'une preuve, la bataille de Poitiers, dont M. Fauriel donne un tableau si vivant et si dramatique, occupe à peine quelques lignes dans l'ouvrage de M. Reinaud. La seconde partie est consacrée aux invasions des Sarrazins, venant de différens côtés par terre ou par mer, jusqu'à leur établissement sur les côtes de Provence vers l'an 889. Comme le fait très bien remarquer M. Reinaud, dans cette seconde période, le caractère des invasions a tout-à-fait changé. Durant la première époque, les Sarrazins envahissaient la France, non-seulement avec l'intention de la conquérir et d'y faire fleurir l'islamisme, mais encore avec le projet de subjuguer tout le reste de l'Europe, et de faire de cette partie du monde une province de l'empire des khalifes. Les chefs de l'armée conquérante, dont quelques-uns avaient vu le prophète et qui étaient tous originaires de l'Arabie ou de la Syrie, étaient sans cesse ramenés vers l'Orient par toutes leurs pensées. Dans la seconde époque, les Arabes divisés et affaiblis par des guerres intestines, cessent de se livrer à des entreprises hardies, et d'ailleurs les populations chrétiennes réunies sous l'empire de Pepin et de Charlemagne ont pris plus d'ascendant. En gé-

(1) 1 vol. in-8o, chez Dondey-Dupré, rue Vivienne, 2.

néral ce sont elles qui attaquent l'émir de Cordoue pour les kalifes d'Orient; ils sont plus occupés à se nuire entre eux qu'à faire de nouvelles conquêtes sur les chrétiens. Nous en avons la preuve dans un fait curieux: c'est que les princes de Cordoue s'unirent d'intérêt avec les empereurs presque toujours en guerre avec les Musulmans, tandis que les khalifes d'Orient firent alliance avec les princes français. Les invasions maritimes des Arabes nous présentent une série de faits peu connnus jusqu'ici, et sur lesquels M. Reinaud nous donne de curieuses indications dans la troisième partie de son livre. La quatrième est pleine de notions intéressantes sur le caractère général et les résultats des invasions, sur les usages, l'esprit et la législation des conquérans qui ont laissé leurs traces dans le midi de la France.

Ainsi que nous l'avons dit, il serait souvent utile de rapprocher le livre de M. Fauriel de celui de M. Reinaud, et de les critiquer l'un par l'autre. M. Fauriel a tracé d'une manière plus large et plus intéressante les grandes invasions qui mirent un moment en péril l'existence de la chrétienté; mais, si l'on s'en rapporte aux récits de M. Reinaud, M. Fauriel, séduit par l'éclat de la puissance arabe aux XIe et XIIe siècles, aurait vu d'un œil trop favorable les hommes et l'époque de l'invasion. Quelques chefs syriens, qui avaient profité des restes de la civilisation grecque importée en Asie, purent porter en Espagne le germe de ces lumières, de cette poésie chevaleresque qui s'y développa plus tard. Mais au temps de l'invasion de Tarek et de Moussa la masse des conquérans était en grande partie barbare. Les armées qui envahirent l'Espagne, et plus tard la France, étaient composées d'Arabes, de Berbères, de renégats, de juifs et de chrétiens, qui, sans avoir renié leur culte, prouvaient par leur conduite qu'ils n'appartenaient à aucune religion. Il est vrai que M. Fauriel fait mention des Berbères, de leur grossièreté et de leur rapacité sauvage; mais c'est dans le livre de M. Reinaud qu'on trouve l'unique mention de ces juifs et de ces chrétiens mêlés aux Arabes, et qui n'étaient qu'un infâme ramassis de brigands de toutes langues et de tous pays. A en juger par certains traits, dont l'authenticité n'est pas mise en doute, les Arabes eux-mêmes étaient loin d'avoir dépouillé toute barbarie. Ainsi, Tarek, pour inspirer plus de terreur aux habitans d'une ville d'Espagne qu'il assiégeait, aurait fait tuer quelques-uns de ses captifs, et, après les avoir fait cuire, les aurait donnés à manger à ses soldats.

Les livres que nous venons de mentionner se rapportent à l'histoire positive; ils ont pour but de nous en faire connaître les faits réels, de les détacher même de ce qui pourrait s'y être mêlé de faux ou de fabuleux. En voici un qui a été conçu dans un tout autre but. L'auteur, M. Leroux de Lincy, s'est constitué l'historien du mensonge et du merveilleux. Il a

senti, avec raison, qu'il y avait une lacune immense dans nos études sur le moyen-âge, que pour connaître la vie des peuples de cette époque, il ne suffisait pas d'étudier les faits matériels de leur histoire, qu'il fallait encore s'occuper de leurs idées, de leurs croyances, même lorsqu'elles avaient pour objet des superstitions ou des fables. Dans un grand ouvrage qu'il prépare sous le titre de *Livre des Légendes*, et dont il vient de publier l'introduction, il s'est proposé de faire connaître toutes les traditions romanesques ou religieuses que le moyen-âge a inventées ou chargées de ses couleurs. L'auteur indique d'abord les sources et les causes de toutes les légendes qui vont l'occuper. Au premier rang, il place la destruction des bonnes études, qui, formant, pour ainsi dire, table rase dans les esprits, les prépara merveilleusement à toutes les croyances populaires. Aussi, le nombre des fables que le moyen-âge semble avoir inventées est prodigieux; mais nous ne devons pas oublier que l'esprit dominant de cette époque fut de modeler sur elle-même les idées et les faits qu'elle acceptait, et de donner ainsi son costume et ses mœurs à des récits d'une origine plus ancienne. M. de Lincy s'occupe d'abord des légendes sacrées, tirées, en grande partie, des livres apocryphes, et des actes de vies de saints. Viennent ensuite les légendes relatives aux hommes célèbres de l'histoire ancienne et moderne; il n'en est peut-être pas un seul dont les véritables actions ne soient défigurées par des inventions grossières. M. Leroux de Lincy donne pour exemple les croyances accréditées au moyen-âge sur Homère, Alexandre et Mahomet. S'attachant surtout aux traditions qui obscurcissent les premiers temps de l'histoire de France, il en montre la source dans nos anciens poèmes en langue vulgaire, et nous pouvons juger de leur nombre, de leur étendue, d'après ceux qu'on a consacrés aux exploits souvent imaginaires de Charlemagne et de ses paladins, et qui forment un ensemble de plusieurs centaines de milliers de vers.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails qu'il donne sur les légendes relatives aux villes, aux forêts, aux montagnes, aux eaux, aux pierres précieuses, aux animaux. Nous croyons qu'il a eu tort de confondre avec les légendes toutes les opinions populaires relatives à ces divers objets. Elles se retrouvent, il est vrai, dans la plupart des récits fabuleux; mais elles ne sont proprement la matière d'aucun de ces récits. Un chapitre sur le monde merveilleux, les nains, les géans, les fées, les loups-garous, termine heureusement ce livre qui se fait remarquer autant par la clarté élégante du style que par des aperçus ingénieux, et une érudition presque toujours sûre.

Passons des compositions historiques aux documens inédits. La *Revue* a déjà consacré un article à la publication des pièces diplomatiques sur la

succession d'Espagne, à laquelle la belle introduction et les savans travaux de M. Mignet ont donné une haute importance. M. Francisque Michel, chargé par le ministre de l'instruction publique, pendant les trois années qui viennent de s'écouler, d'explorer les bibliothèques de l'Angleterre, pour y recueillir les poèmes en vers français qui manquent à nos collections, a transcrit deux ouvrages, qu'il vient de publier, en attendant les grands poèmes, dont le gouvernement a ordonné l'impression. Dans le premier, il a réuni tout ce qui reste des anciens poèmes inspirés par les aventures amoureuses du beau Tristan, le héros romanesque du moyen-âge. Ces fragmens, reproduits avec tout le luxe des belles éditions anglaises, sont accompagnés d'éclaircissemens qui peuvent en faciliter l'intelligence. Nous avons surtout remarqué un glossaire des mots du vieux français, qui n'avaient pas encore été convenablement expliqués. Si l'on doit faire un reproche à l'éditeur, c'est d'avoir supposé à ses lecteurs la science polyglotte, qu'il paraît posséder, et d'avoir négligé de traduire les textes anglais, allemands, espagnols, grecs, etc., qu'il se plaît à prodiguer.

Le second recueil publié par M. Francisque Michel est intitulé : *Chroniques anglo-normandes*. Il a eu l'heureuse idée de réunir sous ce titre divers textes inédits destinés à servir d'appendice à l'un des beaux monumens historiques de notre siècle, l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. On saura gré à M. Michel d'avoir publié des détails enfouis dans les bibliothèques anglaises, sur quelques-uns des personnages illustrés par les récits de M. Thierry. Les chroniques anglo-normandes doivent avoir deux volumes. Le premier seul a paru. Il contient un extrait de la chronique de Geoffroi Gaimar, un extrait de la continuation anonyme du roman de Brut, la vie de saint Édouard, un extrait de la chronique de Pierre de Langloff, et enfin un extrait de *l'Estoire e la généalogie des dux qui ont esté en Normandie*, par Benoît-de-Sainte-More. Le morceau capital du volume est celui de Gaimar. Ce trouvère anglo-normand du XIIe siècle a composé en vers une chronique des rois d'Angleterre, depuis l'arrivée des chefs saxons jusqu'à Guillaume, fils du conquérant; et c'est la dernière partie de cette chronique que M. Michel a insérée dans son recueil. L'épilogue n'en est pas le morceau le moins curieux; il donne des détails précieux, et que l'on trouve trop rarement dans les poèmes de cette époque, sur la manière dont Gaimar avait composé son récit, sur les livres de tous genres, anglais, français et gallois, qu'il avait réussi à se procurer. L'extrait de Benoît de Saint-More a moins d'importance historique, parce que le trouvère normand, dans cette partie de sa chronique, a presque toujours traduit et mal traduit Orderic Vital. Nous aurons, d'ailleurs, occasion de revenir

sur l'histoire de Benoît de Sainte-More, qui n'a pas moins de trente mille vers, et qui s'imprime en ce moment à l'imprimerie royale.

Ce n'est pas seulement avec l'aide du ministère de l'instruction publique que les grands monumens littéraires du moyen-âge sont publiés. Des éditeurs dévoués s'efforcent de mettre à la portée de tous les productions diverses de cette littérature si long-temps négligée. Nous devons citer surtout le *Roman de Brut*, publié par M. Leroux de Lincy. Ce poème, composé, en 1155, par Wace, trouvère normand, auquel nous devons le *Roman de Rou*, n'a pas moins de seize mille vers, et n'est, à vrai dire, qu'une histoire merveilleuse de l'Angleterre. L'histoire de nos voisins se mêle si souvent à la nôtre, qu'une source féconde pour eux ne saurait être sans utilité pour nous. Les notes que M. Leroux de Lincy a jointes au récit des aventures du roi Lear, prouvent que Shakspeare n'a pu avoir connaissance des poèmes de Wace, ni de la chronique de Geoffroi de Montmouth, mais qu'il avait certainement puisé dans des ouvrages écrits d'après ces deux chroniqueurs. Le poème de Brut est publié avec tous les soins que réclamait son importance. Le texte est donné d'après neuf manuscrits; les variantes sont placées au bas des pages; tous les mots d'une acception différente de celle qu'on leur donne aujourd'hui sont expliqués aux lecteurs peu familiarisés avec notre ancien idiome. Des notes historiques, géographiques et littéraires complètent le travail de l'éditeur. Il s'est attaché surtout à rapprocher les traditions fabuleuses recueillies par Wace, des faits historiques solidement établis par les chroniqueurs, les poètes français ou latins, gallois ou anglo-saxons. Il résulte de ce curieux travail que le *Roman de Brut* n'est pas, comme on l'avait cru jusqu'ici, une simple traduction rimée de la chronique latine de Geoffroi de Montmouth : il y a imitation visible de la part du trouvère normand; mais une foule de détails prouvent qu'il avait consulté d'autres sources et recueilli d'autres traditions.

Après avoir heureusement débuté par l'*Ystoire de li Normans*, que nous avons fait connaître par une analyse très développée, la *Société de l'histoire de France* vient de donner cette année deux volumes de moindre importance. Le premier est un recueil de lettres du cardinal Mazarin à la reine et à la princesse Palatine, écrites, pendant sa retraite hors de France, en 1651 et 1652. Les nombreux mémoires laissés sur la Fronde par les principaux acteurs de ce drame n'ont pas complètement éclairci les mille intrigues qui le compliquent. Voici une correspondance qui donne la preuve matérielle d'un fait que jusqu'ici l'on avait seulement soupçonné, à savoir, que ce fut pour ne pas livrer à ses ennemis l'homme qu'elle aimait, qu'Anne d'Autriche soutint avec tant de fermeté les périls de la lutte dangereuse où elle s'était engagée, en maintenant Mazarin au

pouvoir. Les sentimens exprimés dans les lettres du ministre sont ceux d'un amant pour sa maîtresse. Le cardinal *se meurt pour elle*; il voudrait *lui envoyer son cœur*. Les mots *passion* et *ardeur* reviennent sans cesse sous sa plume.

M. Ravenel, éditeur de cette correspondance, s'est imposé la pénible tâche de la *déchiffrer*. Malheureusement, la chose ne lui a pas toujours été possible, et la confusion des chiffres employés par Mazarin rend un grand nombre de passages peu intelligibles. Toutes les lettres admises dans ce volumineux recueil ne sont pas inédites, et l'éditeur n'est pas irréprochable dans son choix. Nous blâmerons encore la liberté qu'il a prise de traduire en quelque sorte le style de Mazarin en faisant disparaître l'orthographe vicieuse et les italianismes. Il nous semble que c'est enlever à ces lettres leur caractère original, et nous eussions préféré une copie exacte. Au reste, le style du cardinal n'a pas beaucoup gagné à passer par les corrections de l'éditeur, et l'on s'étonne de ne lui trouver aucune des qualités des bons écrivains de son époque.

L'autre volume publié par la société est le premier d'une nouvelle édition de Grégoire de Tours, texte et traduction en regard. Pour le texte, l'excellente édition de Ruinart, reproduite dans le recueil des historiens de France par D. Bouquet, laissait peu de choses à désirer; la rareté chaque jour croissante de cette édition, et son format peu favorable à l'étude, ont pu seuls déterminer les sociétaires à la réimprimer. Il en était tout autrement de la traduction. Déjà nous en avions trois: l'une de 1610, par Claude Bonnet, avocat au parlement de Grenoble; l'autre de 1688, par l'infatigable abbé de Marolles; la troisième, enfin, toute récente et publiée, par Sauvigny, sous le titre de *Mémoires de Grégoire de Tours*, dans l'une des premières collections consacrées à l'histoire nationale. Les deux premières sont fautives, et souvent plus inintelligibles que l'original. La troisième, bien que très supérieure, laissait encore beaucoup à désirer. Celle de M. Guadet a-t-elle résolu le problème d'une reproduction, en langage moderne, du père de l'histoire de France. A en juger par les trois livres qui ont paru, nous ne le pensons pas. Traduire Grégoire de Tours est une rude tâche, qui exigerait la réunion de qualités bien rares. Ce ne serait pas assez de comprendre parfaitement la langue souvent barbare de l'évêque: il faudrait connaître à fond les hommes, les choses et les usages de son temps, être assez maître de notre langue pour la plier à un style inculte, mais énergique et original. Nous doutons que M. Guadet ait réuni à un assez haut degré ces conditions indispensables. Toutefois son travail n'est pas sans utilité, le texte y est souvent mieux compris et mieux rendu qu'il ne l'avait été jusqu'ici, et des notes intéressantes complètent celles des précédens éditeurs.

Les grandes chroniques de Saint-Denis, jadis si célèbres, si répandues,

aujourd'hui si complètement négligées, méritaient sans doute l'attention des éditeurs. Si elles sont insuffisantes pour les premiers siècles, il en est tout autrement pour les derniers temps qu'embrasse leur rédaction. Un intérêt de curiosité nous attire vers un monument qui, pendant tant de siècles, a été la seule autorité historique. Ces chroniques doivent expliquer non-seulement les erreurs matérielles et grossières qui, telles que notre descendance des Troyens, font sourire aujourd'hui, mais encore ces idées fausses sur la physionomie générale des premiers temps de notre histoire, beaucoup moins faciles à détruire, et qui font encore le fonds des croyances historiques, malgré les éminens travaux de l'école moderne. Quelques mots sur les chroniques de Saint-Denis feront apprécier l'important travail de leur nouvel éditeur, M. P. Paris. Au moyen-âge, le clergé seul écrivait et conservait l'histoire; les cathédrales, les monastères importans avaient leurs chroniques, c'est-à-dire une collection plus ou moins complète des chroniqueurs et des annalistes latins: Grégoire de Tours, Fredegaire, Eginard, Aimoin. De toutes ces collections, la plus célèbre était celle de Saint-Denis. C'est elle que les trouvères et les jongleurs invoquent le plus souvent, pour donner du crédit à leurs compositions. Mais elles étaient loin de former un seul corps d'histoire. Les érudits français, entre autres Lacurne de Sainte-Palaie, ont pensé qu'au XIIe siècle seulement l'abbé Suger avait, avec toutes ces chroniques, fait rédiger un corps d'annales latines qu'il compléta lui-même en écrivant la vie de Louis-le-Gros. Nous possédons, avec ce dernier morceau, une suite non interrompue de biographies de rois de France, rédigées, à partir de cette époque, par des auteurs contemporains, jusqu'à Guillaume de Nangis; mais nous n'avons plus la compilation latine des chroniques de Saint-Denis. Peut-être devons-nous douter qu'elle ait jamais existé, et croire que la rédaction française connue aujourd'hui fut faite directement sur les annalistes latins conservés au trésor de cette abbaye. Quoi qu'il en soit de ce point douteux, on avait jusqu'ici pensé, avec Sainte-Palaie, que le premier traducteur ou compilateur des chroniques de Saint-Denis était Guillaume de Nangis. M. Paris, dans la dissertation qu'il a placée en tête de son premier volume, se prononce pour le ménestrel anonyme d'Alphonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis. Il cite, d'après un manuscrit de la bibliothèque royale, le prologue de cet auteur, et, en le comparant au prologue des grandes chroniques, tel qu'il se lit aujourd'hui, il fait remarquer les rapports qui existent entre le travail du premier traducteur et celui des moines qui mirent la dernière main à l'ouvrage sous Philippe-le-Bel, et lui donnèrent pour la première fois le titre de *Chroniques de France selon qu'elles sont conservées à Saint-Denis*.

Dans sa dissertation, Sainte-Palaie avait émis une opinion très favorable à ces chroniques, et avait été jusqu'à dire « que si elles étaient imprimées avec les corrections et les restitutions nécessaires, on pourrait « presque, avec cette seule lecture, acquérir une connaissance suffisante « de notre histoire. » M. Paris nous semble avoir eu tort d'adopter cette opinion, et nous croyons qu'il a été beaucoup trop loin dans son zèle pour la réhabilitation du monument qu'il publiait. En justifiant les compilateurs des chroniques de Saint-Denis d'avoir préféré le texte d'Aimoin à celui de Grégoire et de Fredegaire, il s'est même laissé entraîner jusqu'à faire le procès de l'illustre évêque de Tours, auquel seul nous devons de savoir quelque chose des premiers temps de notre histoire. Au XIIe et au XIIIe siècles, les moines de Saint-Denis ont pu préférer les contes d'Aimoin aux récits de Grégoire et de Fredegaire; mais de notre temps, préférer Aimoin à Grégoire, ce serait nier la critique historique. Pour un ouvrage souvent remanié, le choix d'un texte présentait une difficulté sérieuse. Fallait-il, à l'exemple des bénédictins, suivre pour chaque époque le plus ancien manuscrit ou s'en tenir à la rédaction définitive? M. Paris a pris ce dernier parti. Le texte qu'il donne, d'après un grand nombre de manuscrits, date du XIVe siècle. Les notes qui l'accompagnent renvoient aux annalistes latins qui ont fourni les élémens de la compilation française.

L'histoire littéraire s'est enrichie d'un document assez curieux. C'est l'*Inventaire des livres de l'ancienne bibliothèque du Louvre*, fait en l'année 1375, par Gilles Mallet, garde de ladite bibliothèque pour le roi Charles V. La *librairie*, comme on disait alors, occupait trois étages de l'une des tours du vieux Louvre. Elle s'était formée des copies que le roi faisait faire à grands frais, ou des ouvrages nouveaux dont il encourageait la composition. Souvent aussi, les seigneurs se mirent à la recherche des manuscrits pour flatter les goûts studieux du maître, et, en 1407, le duc de Guyenne fit en ce genre un présent de grande valeur. Presque tous ces ouvrages, au nombre de huit à neuf cents, étaient couverts de riches étoffes, écrits et enluminés avec soin. Les courtisans et les clercs disposaient assez librement de cette bibliothèque, de sorte que ses continuelles acquisitions la renouvelaient sans l'enrichir. En 1411, un nouveau catalogue, dressé par le successeur de Mallet, donna à peu près le même nombre de volumes, mais avec beaucoup de mutations : le tout fut alors estimé 2,322 livres 4 sols, somme qui représenterait en notre monnaie une valeur assez considérable. Pendant l'invasion anglaise, le trésor littéraire amassé par Charles-le-Sage tenta le duc de Bedfort, qui prenait la qualité de régent du royaume; mais comme une spoliation complète eût été impolitique, il s'adjugea, pour 1,200 livres, tous les volumes qu'il

put rassembler, et les fit passer en Angleterre. Il n'en resta chez nous que ceux qui se trouvaient alors confiés à des savans. Il n'est donc pas exact de reporter à la Tour de la Librairie, comme on l'a fait souvent, l'origine de la grande bibliothèque qui est aujourd'hui une des richesses nationales. Mais il reste à Charles V le mérite incontestable d'avoir sécularisé la science, en ouvrant un lieu d'étude pour les lettrés qui n'avaient pas l'accès des bibliothèques monacales. Il voulut même, par une libéralité qui contraste avec l'étroite discipline des établissemens modernes, qu'on entretînt dans les salles trente petits candelabres et une grande lampe d'argent, afin qu'on y pût travailler à toute heure.

L'éditeur, M. Van Praet, qui, comme bibliothécaire, a été lui-même un des plus recommandables successeurs de Gilles Mallet, s'est contenté d'ajouter de courtes notes bibliographiques aux manuscrits qu'il a découverts. On désirerait encore une table systématique qui permît d'apprécier la direction intellectuelle du XIVe siècle. Les deux catalogues, faits successivement, fournissent ensemble 1,236 ouvrages, inscrits au hasard et sans autre règle que celle de leur arrangement au Louvre. Ce nombre est réellement réduit, par de fréquentes répétitions, surtout dans la liturgie et les livres de piété. Quoique le roi fût capable de comprendre les textes latins, il n'a guère rassemblé que des traductions. Plusieurs de celles qu'on a faites par son ordre font époque dans l'histoire de la langue française, et notamment *la Cité de Dieu* de saint Augustin, commencée en 1371 par Raoul de Presles. Les autres classiques de cette bibliothèque sont Ovide en rimes, par Philippe de Vitry, la Politique et les Economiques d'Aristote, par Nicolas Oresme, la Géométrie d'Euclide, quelques livres de Sénèque, *le Fait des Romains* (traduction de Suétone), Valère Maxime, Boëce, et le grammairien Donat. Point de livres de droit, après le *Digeste* et les *Décrétales*. Une chronique espagnole et les voyages en Orient du Vénitien Marco Polo sont les seuls documens relatifs aux pays étrangers. Les romans chevaleresques tiennent lieu d'histoire nationale. La philosophie est représentée par Pierre Lombard, Thomas d'Aquin et Albert-le-Grand. La section des sciences est relativement la plus riche; elle possède quelques-unes des compilations encyclopédiques célèbres au moyen-âge : le Trésor de Brunetto Latini, dont une édition a été préparée par ordre de Napoléon; plusieurs exemplaires, tant en latin qu'en français, du *Grand miroir historial*, composé au XIIIe siècle par le dominicain Vincent de Beauvais, et l'un des premiers livres imprimés à Paris deux siècles plus tard. On remarque aussi les recueils d'histoire naturelle connus sous les noms de *Bestiaires* et de *Lapidaires*, un grand nombre de livres sur l'astrologie et les sciences occultes; enfin, plusieurs livres de médecine, traduits de l'arabe, à l'exception d'un traité origi-

nal, par le chirurgien français Henri de Mandeville. Tels sont les élémens d'étude offerts aux contemporains de Charles V. Il y a loin de là aux millions de volumes répartis aujourd'hui dans les dix bibliothèques parisiennes.

HISTOIRE DES PAYS ÉTRANGERS. — Nous rappellerons d'abord l'*Histoire de l'empire ottoman*, par M. de Hammer. La seconde livraison (1) commence à l'installation des vainqueurs dans la ville de Constantin, et embrasse les règnes de Mohammed-le Grand, de Bajézid II et de Sélim Ier. On voit ces princes éprouver ce qui arrive d'ordinaire aux conquérans. Leurs succès sèment autour d'eux la jalousie et l'inquiétude. On les harcèle par de continuelles agressions; on traverse leurs desseins, on épie l'instant de la fatigue pour les anéantir. Ces manœuvres les forcent à élargir sans cesse le sol envahi, afin d'y bâtir plus solidement, et une conquête nouvelle n'est souvent qu'un acte obligé de défense. Enfermés dans un cercle d'ennemis, les premiers sultans font face de tous côtés, et la victoire étend leur empire en tous sens. A la mort de Sélim, moins de soixante-dix ans après la prise de Constantinople, la domination ottomane est établie en Europe sur la Servie, la Bosnie, la Valachie, l'Albanie, le Péloponèse, les îles de l'Archipel. En Asie, elle s'étend jusqu'au cœur de la Perse. La Mésopotamie et l'Egypte sont enlevées aux sultans mamloucks, avec le protectorat des villes saintes, la Mecque et Médine, c'est-à-dire avec un droit de suzeraineté sur l'Arabie et la suprématie sur tous les peuples qui professent le mahométisme. Déjà les nations chrétiennes comptent plus de vingt invasions en Italie, dans les états autrichiens, en Hongrie et en Pologne.

Les guerres acharnées, les dévastations, les massacres, les supplices atroces qui ont rempli cette époque trop peu connue, donnent aux pages de M. de Hammer une couleur sombre, un intérêt soutenu, mais douloureux. La conduite des sultans à l'égard des puissances chrétiennes, dont l'auteur a trouvé le secret dans les historiens orientaux, a pour nous le prix d'une révélation. Ces chefs farouches, qu'on dirait emportés par l'instinct de la destruction, montrent néanmoins, quand leur intérêt l'exige, la perfide réserve des politiques achevés. Le mépris des infidèles qu'ils affectent n'est qu'une ruse pour les épier à couvert. Ils savent fort bien démêler parmi eux les moindres germes de mésintelligence, et suivant le brutal axiôme de leur diplomatie, *susciter les porcs contre les chiens, et les chiens contre les porcs.*

En lisant l'histoire asiatique, on se demande souvent comment ces hordes conquérantes, qui se jettent étourdiment au sein d'une population

(1) Tomes 3 et 4, plus 6 feuilles d'un très bel atlas. Bellizard, rue de Verneuil, 1.

hostile, qui s'épuisent en des luttes sans fin, ne disparaissent pas bientôt dans les torrens de sang qu'elles font couler. La conduite du vainqueur de Constantinople donne raison de cette singularité. Pour repeupler sa capitale presque déserte, il enlève les plus riches familles des villes conquises en Illyrie, en Bosnie, dans la Crimée, en Grèce, dans l'Asie mineure. Un très petit nombre de ces colons, ceux de Karamanie, sont musulmans : les autres appartiennent à différens rites chrétiens. Toutes les institutions de Mohammed II, le véritable fondateur de l'empire, tendent à créer un peuple en assimilant les élémens hétérogènes que lui offre la victoire. Mais la puissance qu'il a si laborieusement enfantée est-elle née viable? Possède-t-elle du moins les principes de stabilité et de régénération que nous attribuons aux grands états du système européen? C'est le problème du siècle que la diplomatie moderne aura bientôt tranché définitivement, et dont on peut prévoir la solution dans le grave et savant travail de M. de Hammer.

Beaucoup d'écrivains s'occupent de l'histoire et des destinées de l'Espagne, qui partage avec la Turquie l'attention de l'Europe. Ce n'est pas que l'Espagne par elle-même et directement ait un grand poids à jeter dans la balance. Depuis long-temps, elle n'est dans la politique générale que l'appendice de la France. Mais en reproduisant successivement chaque phase de notre situation, elle l'exagère jusqu'au radicalisme. Ainsi elle réagit sur nous et par nous sur les autres nations. Une nouvelle histoire *d'Espagne et de Portugal*, par M. Paquis, réduit à de justes proportions les volumineuses annales du jésuite Mariana, de Ferreras et de La Clède. Le judicieux éditeur n'a pas négligé les travaux de la critique moderne. Les établissemens civils et religieux des Wisigoths sont exposés d'après l'école historique des jurisconsultes allemands. Pour la domination des Arabes on fait intervenir souvent les orientalistes, et notamment M. Lembkè, qui a consulté plusieurs manuscrits inconnus à ses prédécesseurs. A juger par les premières livraisons, l'histoire générale de la Péninsule sera enfin résumée dans un livre consciencieux et intelligent.

Notre curiosité est plus directement excitée par l'ouvrage de M. Toreno : *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne* (1). Quelles que soient les destinées que l'avenir réserve au peuple espagnol, il ne peut plus se soustraire au grand mouvement de réforme qui emporte les sociétés. Or, la crise régénératrice qui lui a ouvert cette carrière immense, c'est la guerre de l'indépendance. C'est donc là qu'il faut remonter pour prendre une idée complète de l'Espagne du XIXe siècle. Les nations ont dans leur vie des époques où elles se trempent, comme

(1) 3 vol. in-8°. Paulin, éditeur, rue de Seine-Saint-Germain, 33.

les individus ont des âges où se forment leur tempérament et leur caractère; 1808 est pour la Péninsule une de ces époques décisives. C'est là qu'il faut saisir, au moment de leur fusion, les élémens divers de l'Espagne actuelle. L'ouvrage de M. Toreno suffit-il pour cela? Nous en doutons. Cependant, c'est un précieux avantage que d'avoir l'histoire de ce grand fait politique tracée par un Espagnol, par un homme d'état, par un de ceux qui en furent témoins, et qui même jouèrent le premier rôle. Citoyen de la province où commença l'insurrection, M. Toreno, fort jeune encore, y prit une part active, suivant en cela l'exemple paternel. C'est lui, avec don Angel de la Vega, qui, député par les premiers insurgés des Asturies, alla chercher le secours de l'Angleterre. Plus tard il fut au nombre de ceux qui, par une démarche hardie, emportèrent la convocation des cortès, et, enfin, membre de cette assemblée, on l'y vit déployer cette première ferveur de patriotisme qu'aucune déception n'a encore attiédie. Son témoignage n'est donc pas sans autorité. D'ailleurs, cette histoire porte l'empreinte d'un travail consciencieux. On voit que l'auteur a puisé aux meilleures sources, consulté les documens originaux, recueilli des renseignemens curieux et précis. Ainsi, parfaitement informé, il nous fait pénétrer dans le détail des intrigues de cour qui se terminèrent si misérablement par l'abdication de Bayonne; il nous initie au secret des négociations ambitieuses des divers princes qui voulaient exploiter la situation de la Péninsule. Une des circonstances de ce genre les plus singulières, ce sont les ouvertures faites au gouvernement de Cadix, au nom de Joseph Bonaparte, par le chanoine La Pena. Trop honnête homme pour ne pas souffrir de la situation fausse que lui avait faite l'ambition de son frère, n'ayant pas l'héroïsme d'abnégation nécessaire pour se dévouer sans réserve à ses desseins, ou pour s'affranchir au prix d'une couronne, Joseph aurait fait cause commune avec les cortès, si elles l'avaient voulu reconnaître pour roi. Il offrait de s'abandonner à leur direction. Le refus péremptoire de la régence lui épargna ce qui aurait pu être considéré comme une lâcheté, et aucune communication officielle ne fut faite à l'assemblée nationale.

M. Toreno n'est pas moins complet dans l'exposition des travaux législatifs de ces cortès, qui fondèrent des institutions à la portée des batteries françaises, et dans le récit des progrès et des luttes de la révolution. L'insurrection surtout, si spontanée, si universelle, si audacieuse, est retracée au vif et comme par un homme qui l'a vue. C'est la partie de l'ouvrage qui offre le plus d'intérêt et d'instruction.

Après tous ces travaux pleins d'une science qu'on n'obtient jamais sans quelque fatigue, on est heureux de pouvoir mentionner un de ces rares

ouvrages dont la lecture est un délassement. Il est vrai qu'il ne date pas de notre siècle, et que celui qui l'a écrit ne se croyait pas obligé de soutenir son rôle d'auteur en face d'un public. Ce sont des lettres adressées à quelques amis par un érudit de premier ordre, un vrai connaisseur en fait d'art, et par-dessus tout, un homme d'esprit. Le président de Brosses, ayant entrepris de recomposer l'histoire romaine de Salluste avec les fragmens disséminés qui nous en restent, fit en 1739 le voyage d'Italie, pour recueillir les élémens du grand ouvrage auquel il consacra quarante années. C'est sa correspondance qui vient d'être publiée par M. R. Colomb, sous ce titre : *l'Italie il y a cent ans* (1). Antiquités, palais, tableaux, littérature, gouvernemens, aspects généraux de la société, physionomies curieuses, rien n'échappe à l'infatigable visiteur. Sa fortune et son mérite déjà apprécié lui donnent accès partout. Le hasard même le favorise. Un conclave a lieu pendant son séjour à Rome. Il tient journal de toutes les intrigues, et trace un épisode piquant de l'histoire ecclésiastique, en racontant les tours de Scapin qui se renouvellent chaque fois qu'il s'agit de donner un chef au monde chrétien. Il se trouve à Naples pendant les fouilles entreprises pour déblayer Herculanum, et transmet à l'Académie des Inscriptions le premier cri de surprise qu'a causé cette miraculeuse trouvaille. Il explique à Buffon l'action dévorante du Vésuve, qu'on force à rendre sa proie après dix-sept siècles. L'appréciation des œuvres d'art tient une grande place dans la correspondance du président. Il veut tout voir. Il se lance d'instinct sur la trace des maîtres, sans craindre cette lassitude que les voyageurs ont souvent éprouvée sur une terre encombrée de *curiosités*. Une fois seulement, à Venise, il s'avoue vaincu par le Tintoret, dont il se contente d'examiner mille à douze cents tableaux. Évidemment, Charles de Brosses possédait les connaissances positives, les secrets de la pratique, sans lesquels les jugemens en fait d'art manquent toujours de solidité. L'opinion qu'il émet lui appartient. Son enthousiasme est franc et sans idolâtrie. Après avoir admiré les deux sibylles dont l'exécution, d'une pureté exquise, éleva Raphaël, jeune encore, au rang des maîtres, il place sur la même ligne deux figures peintes en regard par un artiste oublié, Timoteo della Vite. Cette piquante correspondance pourrait néanmoins avoir un grand tort aux yeux de certaines gens. Elle substitue l'Italie véritable à celle des poètes et des romanciers, si favorable aux coups de théâtre, aux caractères tranchés. Il ruine sans pitié une des plus fécondes ressources de la scène moderne. Voici, par exemple, ce qu'il écrit de Venise : « Le sang est si doux ici que, malgré la facilité que donnent les masques, les allures de

(1) 2 vol. in-8°. Chez Levavasseur, libraire, place Vendôme.

nuit, les rues étroites, et surtout les ponts sans garde-fous, d'où l'on peut pousser un homme dans la mer sans qu'il s'en aperçoive, il n'arrive pas quatre accidens par an, encore n'est-ce qu'entre étrangers. Vous pouvez juger par là combien les idées que l'on a sur les stylets vénitiens sont mal fondées. Il en est à peu près de même de leur jalousie pour les femmes. Cependant cela mérite explication..... » Nous résistons à l'envie de citer. Il y a d'ailleurs, au sujet des femmes italiennes, des *explications* qui pourraient être déplacées ici, mais que le voyageur sait faire accepter à force d'esprit.

VI. — LITTÉRATURE.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les romans, les poésies, et une foule de compositions capricieuses, qu'on ne sait à quel genre attribuer, tiennent une large place dans l'inventaire général. Il est assez difficile d'estimer ces fruits bigarrés de l'imagination. S'ils ont quelque saveur, c'est surtout pour ceux qui les dévorent dans leur primeur. Mais trop souvent ils sont fanés et affadis quand vient la critique réfléchie, qui, pour les productions de cette nature, arrive toujours trop tard. Les œuvres poétiques ou romanesques, dignes d'une étude littéraire, ne sont jamais que des exceptions. Les plus remarquables du semestre ont été caractérisées à leur apparition par quelques-unes de ces pages que nos lecteurs n'oublient pas, et qui ne nous laissent rien à dire du *Jocelyn* de M. de Lamartine, de la tentative épique de M. Quinet, de la *Confession d'un enfant du siècle*, de M. Alfred de Musset. Si la *Revue* n'a pas encore parlé du *Chemin de traverse*, c'est qu'elle se propose, à l'occasion de cet ouvrage, de revenir sur les précédens travaux de M. Janin, sans même excepter l'œuvre polémique, où éclatent souvent les heureuses saillies de son talent.

M. Alphonse Karr a donné deux volumes qu'il lui plaît d'appeler : *Le Chemin le plus court* (1). Hâtons-nous de déclarer que son livre est spirituel, varié, souvent gracieux, et, pour tout dire en un seul mot que nos auteurs ont laissé vieillir, amusant. Il ne faut pas d'ailleurs appliquer contre lui la loi d'après laquelle on juge les romans. Sa constitution un peu faible ne subirait pas sans danger l'opération analytique. Son titre n'est justifié que par un imperceptible incident. L'auteur n'emploie pas l'échafaudage scénique qui soutient d'ordinaire les compositions romanesques. Il dédaigne les contrastes de caractères, les ressources du mystérieux et de l'imprévu. S'il fallait spécifier sa manière, nous ne saurions que rappeler celle des peintres flamands, qui, fort peu préoccupés de l'ensemble, épar-

(1) Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

pillent l'intérêt dans les détails, et qui, par l'heureux agencement des groupes, par l'esprit de leur coloris, donnent un sens et de l'expression à des scènes nulles par elles-mêmes, à des objets inaperçus et muets dans la vie réelle. Les ouvrages de ce genre peuvent exciter sur l'instant de l'émotion ou du plaisir, mais ils ne laissent dans les souvenirs qu'une confusion pénible. Il n'y a pas d'impressions grandes et durables sans l'unité d'intention, sans la franchise des moyens. C'est surtout à ceux qui font preuve de puissance qu'on doit la vérité toute entière, et en ce sens l'œuvre de M. Karr nous autorise à lui rappeler les conditions immuables du succès.

Dans *le Chemin le plus court*, la figure du principal personnage est heureusement trouvée. C'est bien là un des types de l'époque. L'allure somnolente de Hugues répond parfaitement au vagabondage de son esprit. Il est si candide d'ailleurs, si parfaitement inoffensif, qu'on se prend tout d'abord à l'aimer, et qu'on souffre plus que lui-même des obstacles qu'il rencontre, des duperies dont il est victime. Cependant, en le suivant de plus près, on serait forcé de reconnaître que ce jeune homme, si complètement *enguignonné*, est en quelque sorte coupable des mésaventures qui lui arrivent : on verrait que toute son ambition est de vivre sans souci, sans fatigue, et pour lui seul; de caresser nonchalamment ses moindres sensations, et de se laisser végéter dans cette demi-ivresse que procurent les arts; que Hugues enfin, sans but, sans fonctions, à qui manque, non pas la force, mais assez d'énergie pour en faire usage, n'a peut-être pas le droit de se plaindre d'une société au milieu de laquelle il est absolument inutile. Cette conclusion ne ressort pas nettement du livre de M. Karr, et peut-être n'était-elle pas dans son intention; et cependant cet écrivain fait si souvent preuve d'un sens droit, d'une ironie fine et pénétrante, qu'il ne tiendrait qu'à lui de mettre en saillie une pensée utile, et de donner ainsi à ses fictions l'ampleur et l'autorité qui leur manquent. Nous ne lui citerons pas d'autres modèles que lui-même. Il faudrait que sa touche fût toujours aussi franche que dans le portrait de cette belle-mère dont l'intervention officieuse fait de l'intérieur des jeunes époux un véritable enfer; il faudrait surtout qu'à l'avenir, il dégageât son œuvre de digressions que rien ne justifie, des thèses paradoxales qui ne sont que des remplissages, des boutades que tous les lecteurs peut-être ne trouvent pas de bon goût. Par exemple, l'auteur interrompt son récit pour aller voir si l'orage n'a pas endommagé ses fleurs, ou bien il laisse deux pages en blanc, invitant chacun à les remplir selon les ressources de son esprit; ou bien encore, il divise une page en deux colonnes, pour mettre en regard ce que pensent deux de ses personnages. Tout ce que nous pouvons dire de ces fantaisies, c'est que les écrivains de quelque poids n'ont jamais eu la faiblesse d'y céder. Ceux qui ont de l'origina-

lité réelle, et assurément M. Karr est du nombre, ont plus à perdre que les autres à la bizarrerie affectée.

Settimia, par Mme Hortense Allard, est un roman qui mérite mention à part, et qui assigne à l'auteur, parmi les femmes qui écrivent, un rang que l'amitié seulement jusqu'ici lui accordait. *Settimia*, selon nous, réalise en grande partie les espérances qu'il y a bien dix ans, *Gertrude*, début de Mme Allart, avait fait concevoir. Dans l'intervalle, l'auteur a publié successivement plusieurs romans ou même d'autres écrits plus sérieux, comme celui sur *la Femme et la Démocratie*. Dans tous ces ouvrages, Mme Allart avait fait preuve d'élévation et de pensée; mais l'exécution, la couleur, la facilité et le charme laissaient beaucoup à désirer. L'auteur voulait souvent peindre la passion, et en atteignait çà et là des éclairs; mais on pouvait croire que l'effort de la pensée y était au moins pour autant que la flamme du cœur. Il en est autrement de *Settimia* : il y a passion vraie, il y a élévation toujours, il y a enfin peinture. L'héroïne de Mme Allart est une Romaine; l'auteur les aime ainsi. Ayant vécu de bonne heure dans cette ville de l'histoire et des souvenirs austères, tous ses rêves s'y reportent et s'y encadrent comme au ciel de la patrie. Settimia aime Marcel, jeune Français qui est allé passer une saison à Rome avec sa famille, avec sa mère malade; la jeune fille a été élevée avec soin par son oncle l'abbé Véra, un de ces savans éclairés et passionnés, comme l'Italie en garde encore. Le mariage avec Marcel n'est pas possible aussitôt; il est trop jeune, il n'a pas de carrière. La famille de Marcel, en retournant en France, veut le ramener; il résiste. Rappelé plus tard par un protecteur de qui sa carrière peut dépendre, il hésite encore, puis cède et part. Tous ces combats de l'amour vrai et de l'ambition virile sont parfaitement peints, soit au cœur de Marcel, soit au cœur de Settimia. Settimia veut à la fois Marcel homme et grand par la pensée entre les autres hommes, et elle le veut esclave et faible à ses pieds; elle lui dit par momens : « L'amour s'augmente des richesses de l'esprit, » et s'il manque un jour de venir à Albano, afin de rencontrer un savant français qui arrive à Rome, la voilà mourante et qui erre pâle et folle dans les campagnes. En regardant avec Marcel les plaines qui s'étendent à perte de vue sous le soleil couchant, elle lui demande s'il y saurait bien faire manœuvrer une armée; et, s'il reçoit de Paris une lettre de rappel qui le rend distrait, elle veut rompre. Tout ce combat est rendu à merveille par l'auteur; cette alliance de l'ambition et de l'amour dans les ames fortes a évidemment beaucoup occupé Mme Allart : comment concilier l'étendue et la curiosité de l'esprit avec l'ardeur sacrée du cœur? les affaires, l'activité et la gloire, l'influence du moins, avec le règne intérieur de l'amour? En croyant que l'avenir réserve une con-

ciliation satisfaisante à ces deux mouvemens jusqu'ici opposés et séparés, Mme Allart s'abuse peut-être : mais, à coup sûr, elle se pose la question avec une noble fermeté philosophique, et elle s'y agite, au nom de Settimia, en jetant çà et là de grands traits. Tout le premier volume, qui est rempli des luttes violentes et tendres de Settimia et de Marcel, et de l'essai de vie indépendante que va mener à Naples Settimia après le départ de son amant pour l'Inde, me paraît supérieur au second, qui contient le retour de Marcel, ses dangers dans la traversée à bord du *Kent*, et ses luttes nouvelles avec Settimia plus fatigantes que les premières et trop prolongées. Je n'aime pas non plus du tout qu'il ait été, même un seul moment, sous-secrétaire d'état, et cela *sans avoir été à la Chambre* (faveur singulière); ce seul mot de *sous-secrétaire d'état* me gâte toute cette Rome et la passion de ces nobles êtres. Oh! non, la grande ambition, la vraie gloire, même l'influence aujourd'hui enviable de toute pensée mâle, n'est pas là. — En somme *Settimia*, par la gravité du ton, par l'éloquence de certaines pages, et la science combinée de l'ambition et de l'amour, n'est pas indigne de ce grand nom de Rome qui sans cesse y revient et dont l'adoration y domine : les personnes sérieuses qui ont vu l'Italie, et qui ont la *religion romaine*, comme on dit, pourront placer ce roman élevé dans leur bibliothèque, pas très loin du roman de *Rome Souterraine* qu'il rappelle quelquefois.

Le nom d'Hyppolite Arnaud, qu'un roman intitulé *Pierre* (1) a fait remarquer, cache, dit-on, celui d'une autre femme. Si l'auteur, résistant aux exigences de la routine, fût resté maître de son cadre, si la nécessité de fournir deux volumes n'eût pas fourvoyé son principal personnage jusque dans la Mer Pacifique, nous n'aurions que des éloges pour des scènes d'un sentiment vrai et profond, d'une exécution chaleureuse. A tout prendre, c'est un heureux début, qui oblige à la fois l'auteur à une étude plus sévère du sujet, et le public à cette bienveillante attention qui féconde le talent.

M. de Balzac, qui se fait appeler le plus fécond de nos romanciers, a trouvé un système de composition qui lui permettra de justifier ce titre sans trop de peine. Au lieu de lutter pour accorder à la pensée les élémens que lui offre la langue commune, travail ingrat où l'écrivain épuise d'ordinaire son temps et sa force, M. de Balzac forge un mot, ou ce qui revient au même, emploie des termes barbares et inintelligibles, que les compilateurs de vocabulaires vont chercher on ne sait où? Souvent encore, il nous donne pour des métaphores des mots qui sonnent creux en se rencontrant. Ainsi *le Lys dans la Vallée* nous révèle des *pa-*

(1) Chez Ladvocat, libraire, rue Chabanais, 2.

timens subis en silence, des *blandices* ignorées, des convictions *immarcessibles*. Un *parfum* de femme *brille* dans l'ame du héros, et cette femme parle avec une *voix d'or*. Quand un auteur se permet de semblables licences, l'éditeur devrait, comme pour les écrits des vieux âges, faire suivre le volume par un glossaire des mots difficiles.

La fécondité s'explique encore par le défaut opposé au néologisme, la pâleur et le manque de caractère. Ce défaut est trop souvent celui du style du bibliophile Jacob. En revanche, il peut offrir à la curiosité des lecteurs les ressources d'une piquante érudition. C'est ce qui soutiendra son dernier roman : *Pignerol, histoire du temps de Louis XIV* (1). Après toutes les dissertations qui ont si bien embrouillé l'histoire de l'homme au masque de fer, qu'elle est devenue la plus inextricable énigme, le bibliophile hasarde une nouvelle conjecture. Selon lui, le malheureux prisonnier ne serait autre que le surintendant Fouquet, qui, puisant sans pudeur dans les coffres de l'état pour assouvir ses galans caprices, aurait attiré l'implacable ressentiment du roi, en souillant de ses desirs Mlle de La Vallière. Condamné en 1664, après trois années de procédure, enfermé dans le donjon de Pignerol, sous la garde du farouche Saint-Mars, et enfin, surpris en flagrant délit d'évasion après une captivité de seize ans, Fouquet, dont on annonce la mort, est inhumé en effigie, mais réellement enfermé dans cet affreux tombeau de fer, où il doit rester encore vingt-trois ans. Telle est la version du bibliophile. Nous ne savons pas si elle supporterait l'épreuve de la controverse historique; mais nous croyons que le drame intéressant qui la développe est de nature à la mettre en crédit : l'émotion qu'il provoque est si forte, qu'on a peine à l'attribuer à des infortunes imaginaires.

Nous éviterons de nous prononcer sur quelques ouvrages que des noms justement estimés paraissaient recommander au public. On doit le silence aux erreurs du talent. Quant à cette lourde pacotille qu'on lance à tout hasard sur l'océan capricieux, nous n'entreprendrons pas d'en faire l'inventaire. Ce serait d'ailleurs un affligeant travail. S'il était possible de classer les deux cents volumes de romans publiés en ces derniers mois, on les verrait descendre, par une imperceptible dégradation, jusqu'à la plus incurable niaiserie, jusqu'à l'impudente nullité. Contentons-nous de signaler quelques traits de physionomie générale qui permettent de constater dans le genre une tendance nouvelle. Reportons nos souvenirs à trois années. Le roman n'était rien moins alors que l'épopée des temps modernes : son cadre et ses machines constituaient la forme par excellence, et il ne reculait devant aucune des grandes questions historiques ou

(1) 2 vol. in-8°. Chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

sociales. Cette bouffée d'orgueil s'excusait par une étourdissante fortune. Un peu moins choyé aujourd'hui, le roman renonce peu à peu aux prétentions qui l'ont trop souvent conduit au ridicule; il tend à redevenir ce qu'il était autrefois, un livre de lecture récréative et facile, un spectacle au coin du feu. Il faut ajouter que la majorité des écrivains affecte la sobriété dans le style, la moralité et quelquefois même l'orthodoxie. Les réclamations contre le dévergondage des esprits ne sont déjà plus des raison. A ceux qui ne veulent voir que les torts de notre littérature, sans tenir compte du bien qu'elle fait, nous pouvons affirmer que le mal moral, à aucune époque, n'a été moindre qu'aujourd'hui. Il serait facile de multiplier les preuves. Mais sans sortir du cercle de publications que nous avons parcouru, nous citerons comme point de comparaison, un livre qui date d'un demi-siècle, et qu'on vient de réimprimer (*Théorie des lois criminelles*, par Brissot de Warville, 2 vol.). On lit dans un chapitre sur l'adultère : — « L'adultère n'existe pas dans la loi naturelle. Il est au contraire bien naturel de ne pas borner son goût à un seul fruit, et de cueillir toutes les fleurs qui peuvent flatter l'odorat et charmer l'œil. — » A coup sûr, on ne trouverait pas, dans un seul des écrits du jour, cette phrase anacréontique dont nos pères n'étaient pas choqués dans un grave traité de jurisprudence.

A. C. T.

LES
AMITIÉS LITTÉRAIRES.

Si les poètes de nos jours, en se plaignant de la critique, n'allaient pas au-delà du reproche d'injustice et d'ignorance, la critique devrait se taire et accepter l'accusation comme inoffensive; dans tous les temps, les hommes qui produisent des œuvres d'imagination ont eu pour leurs paroles et leurs pensées une admiration persévérante et obstinée ; dans tous les temps, soit à l'aurore, soit au déclin de leur gloire, ils se sont crus méconnus par leur siècle; cette plainte éternelle et vulgaire ne mérite pas d'être discutée. Car pour un Milton réduit à tenir une école, achevant un poème immortel dans la solitude et la pauvreté, combien de rimeurs sans verve et sans génie, qui alignent des mots et comptent des syllabes, et qui réussissent à monnoyer leur emphase et leur jactance! Mais les poètes de nos jours vont plus loin dans leurs reproches que les poètes d'autrefois ; à les entendre, ils n'ont pour juges que leurs élèves ; souvent la critique ne saurait où prendre les premiers élémens de la discussion ; sans leurs leçons bienveillantes, les commentateurs seraient muets et réduits à la plus docile des adorations ; aussi, dès que leur mérite est mis en question, dès que le doute ose atteindre un seul de leurs poèmes, ils crient à l'ingratitude. Ce dernier reproche est plus grave que celui d'injustice et

d'ignorance, et c'est pour le réduire à sa juste valeur que j'essaie aujourd'hui de raconter comment naissent, grandissent et meurent les amitiés littéraires. Dans ce récit sommaire, fondé sur de nombreuses expériences, je m'abstiendrai de tous les traits qui pourraient avoir un caractère satirique ; je resterai dans la région des idées générales, et si les épisodes de ce chapitre s'appliquent, avec une littéralité rigoureuse, à plusieurs physionomies contemporaines, ce sera la faute de la vérité, mais non pas la mienne. Je serai franc dans tout ce que je dirai, je n'inventerai rien, je n'essaierai pas de grossir ce que j'ai vu, d'exagérer les confidences que j'ai reçues; je ne chercherai pas l'effet aux dépens de la fidélité; j'accomplirai religieusement les devoirs de l'historien, mais je ne serai jamais personnel. J'espère que cette esquisse, envisagée sérieusement comme un document désintéressé, mettra le public à même d'apprécier ce que signifie l'ingratitude littéraire.

Pour n'omettre aucun des points de ce sujet difficile, je prends le poète à son début. Il est seul, ignoré; il n'a pas encore eu le temps ou la force de se révéler; il rêve la gloire et ne sait pas s'il l'atteindra. Il cherche dans le champ de la poésie une montagne ou une vallée qui n'ait pas été défrichée; il parcourt toutes les voies tentées par l'imagination humaine, afin de découvrir quel chemin il doit se frayer, vers quel but il doit diriger ses efforts. Il se promène autour des traditions consacrées comme un soldat autour des murailles d'une place ennemie pour surprendre une pierre ébranlée, un pan de rempart chancelant, et arrêter dans sa pensée par où il fera brèche et pénétrera dans la place. Car il aspire au titre de novateur. Plus tard, peut-être, il comprendra que la nouveauté n'est pas la garantie la plus sûre de la durée; plus tard il mesurera la distance qui sépare l'invention de la singularité; mais aujourd'hui le loisir et la réflexion lui manquent pour discerner la beauté de la nouveauté; il veut appeler sur son nom l'attention publique, et le moyen le plus rapide pour atteindre ce but lui semble naturellement le meilleur moyen. Plein de confiance dans sa jeunesse, dans la sève exubérante de ses pensées, il construit à la hâte une poétique hardie qui contredit formellement les idées de la foule, mais qu'il espère défendre glorieusement en multipliant ses ouvrages comme autant de sorties contre l'ennemi. Quel que soit son courage, quel que soit son génie, qu'il ait projeté *à priori*

la ruine des traditions qui l'embarrassent, ou qu'il ait été amené, par la pente insensible de sa rêverie, à désirer le renversement des préceptes qui obstruent sa route, il ne réussit pas du premier coup à conquérir la sympathie ou même seulement la curiosité. Bien que la solitude enivre comme le vin, bien que le dialogue assidu de l'homme avec sa pensée exalte parfois jusqu'à la folie l'intelligence imprévoyante, cependant le poète qui débute est forcé de se heurter contre la réalité. Il a beau dans sa fierté complaisante se bâtir un palais, et du haut de son trône imaginaire contempler ses vassaux futurs, il lui arrive souvent de se réveiller en sursaut, et de suivre d'un œil désolé ses illusions qui se dispersent comme les nuages sous le vent. Souvent il est saisi d'un désespoir profond; il doute de lui-même et de l'avenir, il se demande si le vœu qu'il a formé n'est pas un vœu insensé, s'il n'a pas tenté l'impossible, s'il ne ferait pas mieux de rentrer dans les voies battues et frayées depuis long-temps. Il est pris de compassion en voyant l'intervalle qui le sépare de la foule; il mesure d'un regard découragé le désert où il s'est enfermé, et malgré son admiration pour l'œuvre ignorée de son génie, il sent au dedans de lui-même un vague désir de popularité, un besoin de louange et d'applaudissement; il commence à comprendre qu'il lui faut un auditoire, et que si personne ne vient à son secours, il est condamné à une éternelle obscurité. Dans ces heures douloureuses de défaillance, le poète ne songe pas à faire de l'égoïsme une arche inviolable et sacrée; il est bien loin de croire que le monde lui appartienne, et que le doute, même bienveillant et poli, soit une impardonnable injure. Par un instinct de conservation qu'il oubliera plus tard, ou du moins qu'il ne voudra plus entendre, il descend des hauteurs solitaires de sa rêverie, et consent à discuter avec ses amis la valeur et la probabilité de ses opinions. Il dépouille l'orgueil impérieux qui l'avait emporté si loin de la réalité, il se fait simple et indulgent pour les objections, il accepte comme des conseils les argumens les plus vifs et même les plus hostiles, et il trouve dans cet échange familier de sentimens et d'idées la plus douce et la plus vraie des consolations. Peu à peu son ame se rasserène et s'apaise; il respire plus librement, son regard s'assure et s'éclaircit; il voit plus nettement, il apprécie avec une impartialité plus mûre tous les côtés de la question poétique. Il analyse

une à une toutes les difficultés qu'il avait d'abord méconnues, et découvre au fond du préjugé populaire des parcelles de bon sens et de raison qu'il n'avait pas soupçonnées. Il s'explique la résistance qu'il a rencontrée sur sa route, et à mesure qu'il juge mieux ses adversaires, il sent faiblir sa colère et grandir son espérance. Il arrive enfin à estimer la foule qu'il combat, à prévoir la durée de la guerre; il trace avec une lenteur persévérante ses lignes de circonvallation; il se retranche dans son camp en attendant l'ouverture de la campagne. Il n'a plus l'enivrement de la solitude; il est tout à la fois résolu et clairvoyant, hardi et réservé, ambitieux et prudent. Mais à qui doit-il ce progrès inattendu? A qui, si ce n'est à l'amitié? N'est-ce pas dans la discussion franche et complète de ses idées qu'il a puisé le courage de les soutenir jusqu'au bout? N'est-ce pas dans la discussion qu'il a entrevu pour la première fois la nécessité d'étudier l'armée ennemie avant de l'attaquer?

L'heure dont je parle est à coup sûr l'heure la plus heureuse de la vie du poète. Il n'est plus seul, il est compris. A mesure qu'il accomplit sa pensée, il entend résonner à son oreille des paroles d'encouragement et de bienveillance. Dans l'émotion qu'il lit sur un visage ami, il entrevoit l'enthousiasme populaire; le présent, si modeste qu'il soit, est riche d'un avenir immense, indéfini. Forcé de s'expliquer à celui qui reçoit les premières confidences de son génie, amené sans effort et sans contrainte à dérouler devant lui tous les mystères de sa volonté, il arrive à se mieux comprendre lui-même. Dans l'intimité de ses épanchemens qui ne connaissent ni la honte ni l'embarras, n'ayant rien à cacher, rien à taire, ne rougissant pas de livrer sa pensée inachevée, il s'aperçoit, au moment même où il parle, de la faute où il allait tomber, il se corrige en se révélant, et souvent ne veut déjà plus ce qu'il annonce vouloir. Ce perpétuel contrôle qu'il exerce sur lui-même, cet enseignement familier auquel il se livre chaque jour à propos de son œuvre, donne à toutes ses idées une clarté singulière. Le mouvement de la conversation entraîne son intelligence au milieu de régions imprévues, et pose devant lui des problèmes sans cesse renaissans, que la création, réduite à l'emploi solitaire des facultés, n'aurait pu ni deviner ni résoudre. Il se fait alors en lui deux parts bien distinctes, l'une spontanée,

active, impétueuse, l'autre calme, réfléchie, prévoyante. En même temps qu'il invente, il sait pourquoi il invente; il ne va plus se jeter tête baissée dans les abîmes sans fond; il mesure le danger avant de l'affronter, et s'il échoue dans une hardie tentative, du moins il n'a pas à se repentir de sa présomption ou de son ignorance; il ne reçoit que les blessures au devant desquelles il a marché; et certes dans la douleur même, si cuisante qu'elle soit, c'est une consolation puissante de se souvenir que la douleur était prévue. Or, je crois être dans la vérité en affirmant que le poète livré à lui-même, sans ami et sans interlocuteur, n'ayant pour s'éprouver chaque jour que sa seule conscience, ne recueillerait pas une si riche moisson de clairvoyance et de sagacité, qu'il ferait souvent fausse route, et qu'après avoir trébuché, il n'aurait pas toujours le courage de se remettre en marche. Sans l'amitié il serait peut-être aussi fort, mais il ne serait pas aussi persévérant.

De son côté, le confident du poète s'éclaire par les questions même qu'il lui adresse. En le voyant à l'œuvre, en assistant chaque jour aux progrès de la pensée qui est née sous ses yeux, en surveillant avec une attention assidue l'épanouissement et la floraison du germe déposé dans le sol fécond de la réflexion, il acquiert fatalement une subtilité d'interrogation, une précision de curiosité qu'il n'aurait jamais pu atteindre, s'il n'avait pas eu devant lui l'expérience vivante de la poésie, le spectacle intérieur d'une intelligence aux prises avec l'inspiration. L'étude vigilante de l'œuvre qui s'accomplit sous ses yeux développe en lui une finesse de jugement, une délicatesse de perception à laquelle il ne serait jamais arrivé sans le secours de cette stimulation quotidienne. Les impressions de chaque jour éveillent en lui une sensibilité qui ne se serait jamais manifestée, si elle n'eût pas été sollicitée par la présence d'une œuvre inachevée, dont chaque agrandissement est pour lui un problème d'un égal intérêt, d'une égale nouveauté. Certes la lecture attentive des monumens de la poésie antique et moderne peut révéler aux intelligences sérieuses bien des secrets de composition, et développer chez elles une rare pureté de goût. La comparaison de ces monumens entre eux, et des transformations successives à l'aide desquelles ils s'engendrent dans un ordre logique, peut fournir des données précieuses sur la perpétuité de la tradition, sur la valeur de la nouveauté envisagée

absolument ; mais toutes ces révélations de la lecture sont lentes, laborieuses, et ne réussissent pas toujours à éclairer d'un jour complet le mystère de l'enfantement poétique. Le poète à l'œuvre, qui se débat sous le dieu et frémit sur le trépied, est par lui-même un enseignement inappréciable, une leçon vivante, et que nulle lecture ne saurait remplacer. Assister au développement progressif, à l'élargissement régulier de la pensée, voir comment les idées s'ordonnent et s'enferment concentriquement l'une dans l'autre, c'est plus qu'apprendre la stratégie, c'est assister à une bataille. Privé du secours de cette leçon vivante, le critique pourrait poser des prémisses très vraies, et déduire de ces prémisses des conclusions irrécusables ; mais il ne porterait pas la lumière de la dialectique dans toutes les parties de la discussion, ou plutôt il ne poserait pas tous les problèmes particuliers compris dans un problème général, parce qu'il ne lui serait pas donné d'entrevoir tous ces problèmes par la seule force de l'induction.

Il est donc vrai que le poète et le critique, en vivant dans une intime familiarité, s'instruisent mutuellement et agrandissent chaque jour le champ de leur pensée. Il est donc vrai que l'inspiration, surveillée par la réflexion, et la réflexion, fécondée par le spectacle permanent de l'inspiration, se doivent une mutuelle reconnaissance. Dans cette involontaire initiation, chacun donne et reçoit dans la même mesure ; celui qui se montre et celui qui regarde, celui qui interroge et celui qui répond, s'enrichissent dans une proportion égale, et n'ont rien à regretter dans leur générosité. Chacun des deux étant pour l'autre l'occasion et la cause d'un enseignement, n'a qu'à se féliciter de ce perpétuel échange de pensées. Il serait impossible de déterminer lequel des deux joue le premier rôle, lequel des deux est l'obligé. Car cette initiation a cela de singulier, que les deux interlocuteurs sont à la fois prêtres et néophytes ; le poète et le critique ont toujours une question à offrir en échange de la question qu'ils viennent de résoudre. Ces deux intelligences, qui s'épient et se guettent, non par ruse, mais par bienveillance, non pour se tromper, mais pour s'éclairer mutuellement, ont droit au même respect, à la même soumission. Le poète qui crée et qui souvent limite sa pensée à l'horizon de son œuvre, ne peut traiter avec dédain l'esprit auquel il confie tous ses projets, et qui, n'ayant enchaîné son activité à aucune idée

déterminée, traverse librement l'axe entier de l'imagination humaine. Mais la liberté vagabonde de la réflexion désintéressée doit contempler avec une sollicitude fraternelle l'intelligence du poète penchée sur son œuvre comme l'aigle sur sa proie, et suivre avec dévouement, avec émotion, cette volonté qui s'accomplit.

Cette estimation de la poésie et de la critique pourra sembler singulière aux esprits enthousiastes qui n'admettent pas volontiers la parité de l'inspiration et de la réflexion. Mais ce serait se méprendre singulièrement sur le sens de nos paroles que de nous accuser de prédilection pour la réflexion inactive. Nous savons, aussi bien que personne, la distance qui sépare le génie du savoir; mais dans la question que nous traitons, il ne s'agit pas de la valeur absolue de ces deux formes de la pensée, il s'agit des services que chacune des deux rend à l'autre; et, sous ce point de vue, le poète et le critique sont sur un pied d'égalité parfaite.

Convaincus de cette vérité, le poète et le critique vivent ensemble dans une heureuse harmonie. Leur amitié repose sur un mutuel respect, c'est-à-dire sur la mutuelle intelligence des services qu'ils ont reçus et rendus. Alors il n'est pas rare de voir le critique s'interposer entre le poète et la foule, et, profitant de l'intimité dans laquelle il a vécu et continue de vivre avec lui, expliquer aux esprits indifférens ou blasés, hostiles ou ironiques, la pensée qui a présidé à la conception et à l'exécution d'une œuvre poétique. Dans ces occasions, qui se représentent à de fréquens intervalles, le critique ne demande au poète aucune reconnaissance. Il trouve en lui-même ou dans le spectacle des conversions qu'il a produites sa récompense la plus douce. S'il est éloquent, s'il possède l'art de persuader ou de convaincre, s'il sait remuer les passions ou entourer d'une lumineuse évidence le théorême auquel il se dévoue, il s'applaudit de sa puissance et ne songe pas à réclamer un salaire pour les sympathies qu'il enchaîne, pour les colères qu'il apaise, pour les dédains qu'il ramène à la docilité. Si le poète, dans un mouvement de gratitude, comble d'éloges son ami et son interprète, si dans un élan d'enthousiasme il lui promet les plus hautes destinées, le critique, sans révoquer en doute la sincérité des paroles qu'il entend, ne se laisse pourtant pas aveugler. Il sait très bien ce qu'il vaut et ce qu'il peut; il a mesuré ses forces et son courage, et s'abstient avec une égale persévérance de la fausse modestie et de

la fierté emphatique. Il accueille la louange et le remerciement comme une effusion spontanée, mais ne permet pas à l'émotion du poète de troubler la sérénité de sa pensée. Il assiste à la gloire de son ami avec un entier désintéressement. Un jour peut-être il changera de rôle et tentera pour son compte de gravir les cimes laborieuses de la renommée; aujourd'hui sa tâche est plus humble, mais réclame cependant l'emploi de toutes ses forces. C'est à lui qu'il appartient d'aller au devant des doutes qui ne sont pas encore nés, d'épier sur les lèvres immobiles le sourire incrédule qui n'a pas encore plissé la bouche, et de réfuter les doutes et les sourires avant qu'ils ne soient devenus contagieux. Cette tâche assurément n'a rien d'éclatant ni de glorieux, mais suffit à contenter une ame généreuse et dévouée.

Interpréter chaque jour pour la foule inattentive et distraite l'œuvre dont il a suivi l'entier épanouissement, est pour le critique sérieux un rôle presque aussi actif que celui du poète. Les applaudissemens, s'ils lui arrivent, ne lui appartiendront jamais sans partage. S'il a révélé dans un drame ou dans un roman, dans un recueil d'odes ou d'élégies, des beautés mystérieuses qu'une rapide lecture n'aurait pas découvertes, si par d'habiles transformations il a simplifié, sans l'altérer, la pensée du poète, c'est au poète que reviendra la meilleure partie des applaudissemens. Mais le poète et le critique sont unis entre eux par une amitié trop étroite pour que la jalousie puisse les diviser; car le critique, sans être pour le poète ce que le gui est pour le chêne, n'a cependant pas, à cette heure de dévouement et d'abnégation, une personnalité assez nette, assez tranchée, pour vivre par lui-même d'une vie indépendante et complète. Résolu à aider de toutes ses forces l'avénement du poète dont il a entendu les premiers bégaiemens, décidé à construire de ses mains le trône sur lequel il veut asseoir son ami, il met toute sa joie dans la joie qu'il contemple, il est heureux du bonheur qu'il a fait, et n'entrevoit pas, dans un avenir prochain, le bonheur égoïste et solitaire.

La condition intellectuelle que j'essaie de peindre, en la réduisant à ses élémens les plus généraux, prépare au poète et au critique des triomphes multipliés. Appuyés l'un sur l'autre, ils marchent d'un pas assuré à la conquête des esprits rebelles. Dégagé du souci de la discussion, le poète se renferme tout entier dans

sa création; lorsqu'il se mêle au monde, c'est pour recueillir les louanges amassées par l'intervention bienveillante de son interprète. De son côté, le critique, ramené sans cesse par le spectacle de la poésie active aux formules les plus précises de la discussion, ne court pas le danger de s'égarer dans les espaces imaginaires, et de poser des problèmes ou insolubles ou inutiles. Il ne sépare pas la théorie de l'application, et sans abdiquer son individualité, sans renoncer à son libre arbitre, il cotoie cependant le navire qu'il a vu sur le chantier et dont il épie le sillage. Livré à lui-même, il ne pourrait se défendre du besoin de construire, pour son seul plaisir, des formules absolues, impérieuses, qui ne violeraient pas la vérité, mais ne pourraient recevoir aucune application immédiate; il dépenserait son énergie dans un combat sans victoire.

Quand le poète emporté loin de sa retraite studieuse se rappelle les heures paisibles que je raconte, il n'a plus l'intelligence assez sereine, assez désintéressée, pour restituer à chaque chose le caractère qui lui appartient. Il ne consent pas à reconnaître l'égalité fraternelle dans laquelle il vivait avec son interprète. Étourdi par les rêves orgueilleux de sa vie nouvelle, il proteste contre le passé, et récuse le témoignage de sa mémoire. Il baptise de noms étranges et hautains l'intime familiarité à laquelle il a dû ses plus douces journées. Dans celui qui le soutenait et qui marchait près de lui, il ne veut plus voir qu'une plante parasite, incapable de pousser par elle-même des branches vigoureuses et feuillues; il s'attribue, dans les jours qui ne sont plus, une force et un courage qu'il n'avait pas; de son ami, il fait un disciple obéissant; il oublie les clameurs envieuses, les ironies insultantes que seul il eût écoutées en frémissant, et auxquelles il n'eût peut-être pas résisté si personne n'eût été près de lui pour relever son courage; il oublie les conseils qu'il a reçus, les conversations pleines de franchise et d'entraînement où il a puisé plus d'une leçon imprévue. Mais, quoi qu'il fasse ou qu'il dise, il ne peut réduire sa mémoire au silence, il ne peut rayer les jours inscrits au livre de ses souvenirs, les jours où il se confiait sans réserve et sans fausse honte à la discrétion d'un ami, où il ne craignait pas d'avouer tour à tour ses ambitions gigantesques, ses soudaines défaillances, ses renoncemens désespérés. Le passé dont il se détourne parle plus haut que son orgueil, et sait bien le contraindre au regret et au repentir.

Oui, le poète et le critique, lorsqu'ils fondent chacun leur puissance, vivent dans une égalité fraternelle; et cette égalité fait leur force la plus grande. Le créateur et l'interprète, en s'avouant mutuellement leurs doutes et leurs tâtonnemens, arrivent par une voie plus directe au but qu'ils se proposent, à la gloire et à la clairvoyance. C'est pour avoir méconnu cette vérité incontestable que les poètes d'aujourd'hui ont proféré contre leurs juges des reproches si amers et si injustes; c'est pour avoir nié comme imaginaire cette fraternité intellectuelle, qu'ils ont prononcé le mot si singulier d'ingratitude. En rétablissant dans leur vrai jour tous les épisodes de la vie littéraire, nous démolissons pièce à pièce l'échafaudage de l'accusation, et la défense se simplifie en se réduisant au rôle unique d'historien.

Nous voici arrivés à l'époque critique de la vie du poète. La lutte est achevée, ou du moins, si elle continue, elle changera de caractère; la gloire va prendre la place de la douleur. Préparé à son avénement par des combats multipliés, quand il sent la gloire venir à lui, il l'accueille avec une émotion sérieuse. Il comprend que la dignité nouvelle dont il est revêtu lui impose des devoirs nouveaux. Tant qu'il a vécu dans l'obscurité, bien que toutes ses veilles fussent dévouées à l'avenir, bien que chacune des ciselures patientes de sa pensée fût destinée à diviser la lumière en rayons glorieux, cependant la nuit indulgente où ses travaux s'enfouissaient lui laissait la faculté de revenir sur sa première volonté, d'émonder les parties inutiles, d'agrandir, de corriger la première forme de sa pensée; s'il se trompait, le loisir ne lui manquait pas pour réparer sa faute; il n'avait pas à craindre qu'une voix importune gourmandât sa maladresse ou son ignorance. Il régnait paisiblement dans son petit domaine, et ne redoutait ni la curiosité ni l'insolence des passans. Si les semences qu'il avait jetées dans les sillons ne rencontraient pas dans le sol assez de sucs nourriciers, si le blé, au lieu de mûrir et d'étendre sur la plaine un tapis doré, s'arrêtait dans sa croissance et ne donnait au moissonneur qu'une paille sans épis, il pouvait se consoler dans l'espérance d'une année meilleure, sans avoir à subir les railleries jalouses. Aujourd'hui la gloire, en le touchant du doigt, a fait de lui un autre homme. L'attention publique va se concentrer sur chacune de ses œuvres. Chacune de ses paroles, une fois prononcée, sera pour lui une occasion de louange

ou de blâme. Désormais il ne s'appartient plus. Sa volonté une fois réalisée, prudente ou étourdie, aveugle ou clairvoyante, est acquise à la multitude, et soumise irrévocablement au jugement le plus sévère. Aussi, dès ce moment, le poète devient de plus en plus grave, de plus en plus réfléchi. Il renonce aux aventures, et ne se décide pas au départ avant d'avoir reconnu la route où il va marcher. Il s'interdit le caprice comme une faute irréparable; il se consulte long-temps avant d'agir, parce qu'il sait qu'en agissant il livre sa conduite à l'inexorable contrôle de la foule. Il surveille la destinée de son nom avec une anxiété, une sollicitude que rien ne peut ralentir; il n'ignore pas que l'admiration est inconstante et rétive, et pour l'enchaîner il abrége son sommeil et entame sa liberté.

Mais la gloire, d'abord si sérieuse et si difficile à porter, se métamorphose et devient plus indulgente. Quand elle succédait à la lutte, elle exigeait du poète une résignation pleine d'angoisses; en se familiarisant avec lui, en apprenant à le connaître, elle perd chaque jour quelques-unes de ses défiances, elle sourit et se déride; enfin, elle change de nom et s'appelle la popularité. Dès qu'elle a reçu ce nouveau baptême, elle se montre pleine de prévenance et d'obséquiosité. Elle fait du poète son enfant gâté. Tout ce qu'il dit est bien dit. Chacune de ses paroles est une révélation; chacun de ses projets est une preuve de sagesse. Chacun de ses caprices, si étourdi qu'il soit, est estimé à l'égal d'une volonté prévoyante. Il peut tout se permettre sans danger. S'il parle des choses qu'il ignore, s'il confond les hommes et les temps, s'il traite l'histoire comme un pays conquis, pas une voix ne s'élèvera pour l'accuser d'outrecuidance et de fatuité; pas une voix n'osera le tancer comme un écolier paresseux et le renvoyer à l'étude. Il poursuivra sa route indolente au milieu des applaudissemens; il lira dans tous les yeux l'unanime admiration que ses œuvres inspirent; et à mesure que le bruit grandira autour de lui, à mesure que les louanges retentiront à ses oreilles, il oubliera sa première gloire, sa gloire sérieuse et inquiète; il croira que ce qui est a toujours été. Certes, il faudrait une nature singulièrement forte pour résister à la popularité. A moins d'être habitué dès long-temps à compter chaque jour avec soi-même, à moins de préférer en toute occasion l'approbation silencieuse de sa conscience aux battemens de mains,

l'ame s'amollit et s'énerve; elle s'endort au bruit des applaudissemens, comme un enfant au bruit des chansons de sa nourrice. La poésie n'est plus pour elle qu'un jeu ou un métier. A quoi bon dépenser les nuits dans la méditation? à quoi bon feuilleter les livres poudreux pour retrouver le sens des siècles évanouis, puisque l'admiration est acquise d'avance à toutes les paroles qui s'échapperont de la bouche du poète? Pourquoi risquerait-il dans des veilles imprudentes la fraîcheur de ses joues et l'éclat de ses yeux, puisque la science n'ajouterait pas une feuille au laurier de sa couronne, puisque chacune de ses imaginations est acceptée comme une vérité? Il ne peut faillir, il est inspiré; il devine ce qu'il ne sait pas, ou plutôt il n'y a pour lui ni science ni étude. Il lui suffit de porter sa pensée sur un sujet quel qu'il soit, pour l'éclairer d'une subite lumière, pour en pénétrer toute la profondeur.

L'indolence n'est pas le seul danger de la popularité. La demeure du poète est bientôt trop étroite pour contenir ses admirateurs. Quand il luttait contre l'indifférence, et, plus tard, quand il commençait l'épreuve de la gloire, un petit nombre d'amis lui suffisait; il était heureux de réunir autour de lui quelques intelligences associées à ses projets par une sympathie sérieuse. Ses vœux n'allaient pas au-delà de cette petite famille; et s'il lui arrivait de rêver la multitude, ce n'était pas pour se placer au milieu d'elle, mais seulement pour espérer de la dominer un jour. Aujourd'hui cette famille est pour lui comme si elle n'était pas. Les amis qui se glorifiaient autrefois de ses confidences, sont perdus dans la foule qui grossit de jour en jour. Bientôt le poète est tellement blasé, qu'il ne distingue plus la saveur des louanges qui lui arrivent. Toutes les lèvres qui approuvent, toutes les mains qui applaudissent, ont pour lui une valeur égale, une égale autorité. Que dis-je? Un inconnu empressé au panégyrique vaut mieux pour lui qu'un ami silencieux. Le poète, une fois entouré de la multitude, compte les suffrages au lieu de les peser; son orgueil glouton ne peut se rassasier de louanges; il lui faut chaque matin, à son réveil, un troupeau d'auditeurs ébahis, préparés à recueillir toutes ses paroles comme autant d'oracles; qui le complimentent sur son œuvre de la veille, et même sur son œuvre du lendemain; qui, sur le seul titre d'un livre encore à faire, le haranguent et le félicitent comme s'il avait conquis un royaume. La foule, en chatouillant à toute

heure l'orgueil du poète, le déprave et l'étourdit si bien, qu'il ne peut plus se recueillir en lui-même et s'interroger sincèrement sur la portée de ses projets. Au milieu du bourdonnement des louanges, il n'a plus qu'un seul sentiment, celui de sa grandeur; il devient incapable de réflexion et de prévoyance. Avant même de se mettre à l'œuvre, son premier mouvement est de s'admirer; avant même d'avoir noué la fable de son poème, avant d'avoir posé ses personnages, il se complimente, et se sait bon gré de ce qu'il va faire; et, dans cette rêverie complaisante, il est si heureux, si content de lui-même, qu'il serait presque tenté de ne pas risquer l'exécution de sa pensée; car son bonheur est, dès à présent, complet.

Au milieu de cette cohue, que deviennent ses amis? Leur voix se fait-elle entendre parmi ces voix confuses? Ils prennent le seul parti sage : ils se taisent et regardent.

Peu à peu le poète s'habitue aux flatteries de la foule; il règne sans contrôle, et ne reconnaît plus d'autre loi que son seul caprice. Il renonce à l'analyse et à la discussion qui, autrefois, remplissaient les heures les plus sereines de sa journée; il ne sait plus, comme à ses débuts, se reposer de l'inspiration dans les épanchemens d'une amitié franche et hardie. Ce qu'il veut et ce qu'il aime, c'est une multitude obéissante et empressée, qui ne réponde jamais que par un sourire d'admiration, qui lui permette en toute occasion le déroulement paisible et ininterrompu d'un monologue souverain. Les objections les plus timides seraient pour lui maintenant plus qu'une contrariété, presque autant qu'une injure. Le doute qui se hasarderait jusqu'à l'interrogation serait à ses yeux une faute impardonnable. Sur le trône absolu où il est assis, il n'écoute, il n'entend que lui-même, et s'il lui arrive de jeter les yeux sur les visages muets dont il est entouré, ce n'est que pour y voir le reflet de sa pensée, pour s'admirer dans tous ces regards où se peint l'extase. Vainement l'amitié courageuse essaierait de le rappeler à la clairvoyance, et de recommencer les conversations oubliées; vainement essaierait-elle de ramener le poète à la tolérance, à l'impartialité de ses premières années; il est trop tard maintenant pour tenter la guérison du malade; ou du moins la guérison présente des difficultés sans nombre. Dans la voie où il est entré, l'amitié ne serait pas inutile; mais comment parviendrait-elle jusqu'à lui? Com-

ment franchirait-elle les rangs pressés d'admirateurs qui se partagent la parole du maître comme la manne céleste, et forment autour de lui un bataillon inébranlable? L'amitié, en présence d'un pareil spectacle, n'a qu'un rôle à jouer, rôle triste, je l'avoue, et bien capable de décourager les ames les plus généreuses ; c'est d'attendre que la foule, en se renouvelant, lui permette d'arriver jusqu'au poète égaré. Quelquefois l'occasion se présente, et l'amitié la saisit avec empressement ; mais cette tentative est bien rarement heureuse; le poète reconnaît à peine l'interlocuteur qui l'aborde; il l'écoute d'un air distrait, confus ou impatient, et lui donne à comprendre que l'heure de la franchise ne doit plus revenir. Si l'interlocuteur persévère, il n'obtient plus même l'honneur d'une réponse évasive.

Les courtisans, si humbles qu'ils soient près du roi qu'ils adorent, ne renoncent pourtant pas aux joies de l'orgueil ; ils consentent bien à proclamer le génie du maître, mais ils se consolent en se proclamant à leur tour plus clairvoyans et plus sages que la foule dévouée aux royautés voisines. Ils croiraient n'avoir accompli que la moitié de leur tâche, s'ils ne persuadaient pas au poète qu'il est supérieur à tous les hommes de son temps. A cette condition seulement, ils se pardonnent l'abdication de leur intelligence. Le poète, aux yeux de ses courtisans, n'a de rivaux à craindre ni dans le passé, ni dans le présent. La splendeur souveraine de sa pensée ne permet pas au regard d'apercevoir dans l'espace entier d'autre lumière que la sienne. S'il a écrit des odes, il laisse bien loin derrière lui Pindare et David ; il concilie, par un privilège inattendu, la pureté grecque et la hardiesse hébraïque. S'il a dit un jour : Je veux régénérer le théâtre, et, si, pour le prouver, il a encadré quelques-uns de ses caprices dans une série de noms historiques, ses courtisans lui répéteront chaque matin qu'il réunit en lui-même Shakespeare, Calderon et Schiller, qu'il a touché les cimes les plus élevées de la passion, de la fantaisie et de la philosophie. S'il a consenti à tenter le roman par bienveillance pour les esprits du second ordre, s'il a résolu d'offrir sa pensée à la multitude sous le modeste vêtement de la prose, tous les génies de l'Europe moderne qui ont mis dans le roman l'histoire des nations ou l'histoire du cœur, ne sont tout au plus que les précurseurs du poète-roi. Ils ont annoncé sa venue, mais par eux-mêmes ils ne méritent pas d'être nommés

dans les annales de l'intelligence humaine. Et qu'on ne dise pas que j'exagère à plaisir, que j'accumule sur la tête d'un seul homme toutes les folies qui se peuvent inventer. Dans tout ce que je raconte, l'imagination ne joue pas le plus petit rôle; je me souviens et j'écris sous la dictée de ma mémoire. Ceux qui doutent de la vérité de mes paroles, de la fidélité de mon récit, n'ont jamais étudié les développemens de l'orgueil poétique. Ils ne connaissent guère cette maladie de l'ame humaine que par quelques vers du lyrique latin; s'ils avaient eu l'occasion de voir par eux-mêmes ce que j'ai vu, d'entendre ce que j'ai entendu, ils seraient les premiers à proclamer mon récit incomplet.

Placé dans ce nuage d'encens, que voulez-vous que devienne le poète? Il a connu la gloire et la popularité, il ne lui reste plus à subir que l'apothéose, il devient dieu. La société lui appartient tout entiere; législation, gouvernement, magistrature, tout relève de son génie. Se mêler au mouvement réel des affaires serait profaner la majesté divine de sa pensée; mais il se tient prêt à distribuer ses conseils. Réfugié dans son oisiveté clairvoyante comme au fond d'un sanctuaire, il attend que les hommes auxquels est dévolu le soin de renouveler et d'appliquer les lois ouvrent enfin les yeux sur leur néant et leur impuissance, et viennent s'éclairer de son regard; il attend que le pays, convaincu sans retour de l'insuffisance des institutions qu'il s'est données, accoure auprès de lui pour lui demander un nouveau décalogue. Si le pays se résigne à comprendre qu'il est dans une fausse voie et qu'il a besoin d'un sauveur, le poète transfiguré se résignera courageusement à l'accomplissement de sa mission. Il est bien loin à cette heure des paisibles travaux de l'imagination; l'art de nouer et de dénouer une fable poétique n'est plus qu'un point à peine perceptible dans le champ immense de son ambition. Émouvoir et charmer, réveiller au fond des cœurs les passions endormies, amener sur les paupières brûlantes des flots de larmes, n'est plus pour lui qu'une gloire secondaire. Il ne consent pas à prendre dans le gouvernement de la société un rôle déterminé par la nature de ses travaux; il ne reconnaît pas en lui-même le limon commun de l'humanité; c'est pourquoi le seul rôle qui lui semble digne de lui, le seul qu'il puisse accepter sans déroger, n'est autre que la souveraineté absolue. Ne lui parlez pas de la gloire qui a couronné ses premiers

poèmes; ne lui parlez pas du plaisir de régner par la seule puissance de l'imagination; du haut des régions divines qu'il habite, il ne vous entendrait pas. Il a pris au sérieux son apothéose; il possède désormais l'omniscience intuitive, et s'il n'est pas encore parvenu à ébranler l'Olympe en fronçant le sourcil, du moins il lui suffit de vouloir pour éclairer, en se jouant, les questions les plus obscures; et même, à parler nettement, il n'y a pas pour lui de véritable question. Il sait et il comprend toute chose directement sans avoir à traverser les ambages de la dialectique vulgaire. Il voit la vérité face à face, pure, entière et splendide. Si la société refuse de le consulter sur ses prochaines destinées, elle tombera dans le désordre et la confusion; mais il est généreux et magnanime, et à l'heure du péril sa voix saura bien se faire entendre.

L'amitié, inquiète devant la gloire, muette devant la popularité, n'a plus même la ressource du silence devant l'apothéose. Elle se retire à pas lents, avec la crainte de ne jamais revenir sur ses pas. Quand elle avait une lutte à soutenir, quand elle pouvait espérer de ramener le poète à la sagesse, à la modération, son devoir était de demeurer fidèlement près de lui; quoique le terrain de la défense se rétrécit chaque jour, cependant il ne lui était pas permis de déserter. Mais aujourd'hui, demeurer plus long-temps, serait inutile et insensé. Entre un dieu et un homme, il n'y a de possible que la prière et la clémence; or, ni la clémence ni la prière n'appartiennent à l'amitié. Dès que l'égalité fraternelle a cessé, dès que les deux intelligences, unies autrefois par une intimité de tous les instans, n'ont plus les mêmes droits et les mêmes devoirs, l'amitié n'est plus qu'une parole vide, qu'un nom sonore et menteur. Le critique, en abandonnant le poète, accomplit un acte de bon sens et de dignité. Il n'a rien à se reprocher, puisque son rôle est terminé. S'il consentait à garder le titre d'ami, lorsqu'il ne peut plus exprimer franchement son avis, il se rendrait coupable de lâcheté; il perdrait sa propre estime et n'obtiendrait, pour prix de sa complaisance, qu'un sourire dédaigneux; il revêtirait la livrée d'un valet, et n'aurait pas même la reconnaissance du maître qu'il se serait donné. Car l'obéissance ne suffit pas au poète transfiguré; il lui faut l'adoration; tout autre sentiment est pour lui sans valeur, et ne mérite pas un regard. L'amitié agit donc sagement en laissant le poète au milieu de la foule muette qui a bâti son temple; en quittant cette multitude agenouillée, elle n'a rien

à regretter; loin de là, elle doit se féliciter de ne s'être pas avilie dans la pratique d'un culte impie; elle doit se glorifier d'avoir conservé la sérénité de sa pensée parmi les idolâtres. En consultant sa mémoire, en interrogeant chacune des journées qui ne sont plus et qui ne peuvent renaître, elle voit que son énergie et son dévouement ne pouvaient aller au-delà, qu'elle a été fidèle selon la mesure de ses facultés, et que l'heure de la retraite a vraiment sonné pour elle. Elle peut jeter sur le passé un regard désolé et gourmander l'orgueil sur les désastres qu'elle contemple; pour se mêler à la cohue des dévots, il faudrait qu'elle eût perdu toute pudeur.

Le divorce est consommé; mais à quelles conditions? Le poète, livré à lui-même, consentira-t-il à voir dans l'ami qu'il a perdu un homme pareil à tous les autres? S'il le rencontre parmi ses juges, se résignera-t-il à l'écouter sans colère? Ne craindra-t-il pas à chaque instant que ce confident dont il voulait faire un disciple ne livre le mot d'ordre, et ne révèle les secrets de la royauté qu'il a refusé de servir? Dans chacune des réflexions présentées par le critique initié n'apercevra-t-il pas le germe d'une trahison? Ne sera-t-il pas forcé de reconnaître dans les paroles qu'il entendra les pensées qu'autrefois il exprimait lui-même? Cette perpétuelle comparaison du présent et du passé n'éveillera-t-elle chez lui aucun dépit, aucune impatience? Ne l'espérez pas. Quel que soit le désintéressement du critique, quels que soient les ménagemens avec lesquels il exprime son avis, le poète se tiendra pour offensé; il cherchera dans les paroles les plus paisibles une intention injurieuse. Il fera de chaque mot une énigme traîtresse, et se mettra en frais de sagacité pour découvrir sous une syllabe innocente une goutte de poison mortel. Il n'aura pas de repos qu'il n'ait persuadé à la foule obéissante sur laquelle il règne souverainement, qu'il est calomnié, qu'il est puni cruellement de sa confiance, qu'il a livré ses secrets, et qu'il est à la merci d'un ami infidèle. L'éloge même dans la bouche du critique initié, s'il ne s'élève pas jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'au délire, s'il se permet seulement quelques réserves, l'éloge est une trahison. J'aimerais mieux, dit le poète irrité, j'aimerais mieux cent fois être attaqué franchement, et savoir à quoi m'en tenir. Ces louanges prudentes sont plus dangereuses qu'une hostilité déclarée. Il y a dans ces restrictions plus de perfidie et de méchanceté que dans le blâme le plus sévère. En me louant avec cette mesure, il se donne un air de supériorité absolument insultant; il

me fait la leçon comme à un véritable écolier. Voilà pourtant ce que j'ai gagné en lui accordant mon amitié. Si je l'avais prévu, je l'aurais fui comme une vipère. Et comme il faut justifier cette colère, comme il faut appuyer cette accusation sur des argumens plausibles, le poète, ne pouvant vaincre l'évidence, ne pouvant changer le passé, prend le parti le plus bref et le moins sage : il se résigne à la haine comme au seul moyen de se venger.

Si cette haine insensée s'adresse malheureusement à une nature irritable, elle peut exciter une haine pareille. Mais si le critique se souvient de son ancienne amitié, s'il tient compte au poète irrité de l'aveuglement de la gloire, de l'orgueil de la popularité, du délire de l'apothéose, la haine du poète demeure impuissante, le dieu révolté ne rencontre dans son juge que le calme et la sérénité. Le critique, sans s'émouvoir des paroles furieuses qui lui sont rapportées chaque jour, sans se croire offensé par le dédain superbe qui retentit jusqu'à lui, continue publiquement l'analyse des œuvres qu'il appréciait autrefois dans l'intimité du poète; il poursuit sa tâche laborieuse, et ne s'inquiète pas de l'injuste colère que ses paroles éveilleront. Il ne renie pas les enseignemens du passé; il reconnaît avec une entière franchise combien il a recueilli de vérités inattendues dans les épanchemens d'une amitié familière; mais, en écoutant le témoignage de sa mémoire, il n'abdique pas sa personnalité. Il ne voit pas ce qu'il gagnerait dans ce renoncement. C'est pourquoi il persévère dans le chemin qu'il a choisi. Quoi qu'il arrive, que la haine du poète s'apaise ou s'excite à la vengeance, peu lui importe; il ne changera pas de rôle. Tôt ou tard l'évidence triomphera; le poète lui-même sera forcé d'avouer qu'il s'est trompé, qu'il a été jugé sur pièces, sans jalousie et sans partialité. Un jour viendra où la foule, en adoptant l'opinion du juge, imposera silence à la colère. Alors l'inimitié qui divise le poète et le critique, ne sera plus possible. Le poète comprendra que la théorie, en cheminant solitairement, peut souvent s'écarter de la ligne suivie par la poésie active, sans se rendre coupable d'ignorance ou d'injustice; il comprendra que l'équité, réduite à ses véritables élémens, n'implique pas nécessairement une approbation sans réserve. Ce jour-là le poète et le critique seront réconciliés; mais ce bonheur est bien rare dans les amitiés littéraires.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1836.

Le ministère du 22 février n'existe plus. Après avoir résisté aux épreuves de la session, il a succombé, en dehors du mouvement parlementaire, dans une question de politique extérieure, grave sans doute, mais qui ne paraissait pas devoir amener la dissolution d'un cabinet formé sous les auspices de la chambre, et véritable expression de la majorité. Cette crise ministérielle a été, plus long-temps que toutes les autres, ignorée du public et renfermée dans le secret du conseil. La dissolution du cabinet aurait même brusquement éclaté, sans que l'opinion eût trouvé le temps de s'y préparer, si le jour même où les démissions furent données pour la première fois, il n'était survenu dans l'après-midi une dépêche télégraphique qui faisait une loi de suspendre l'effet des résolutions déjà prises. Cette dépêche annonçait qu'à la suite d'une révolution militaire, la reine régente d'Espagne avait reconnu à Saint-Ildefonse la constitution de 1812. — La reine était-elle prisonnière? Ses jours étaient-ils menacés? Quel parti prendrait son ministère, qui délibérait à Madrid sur ce grave évènement? Essaierait-il, avec les troupes encore fidèles, de réduire l'insurrection de la Granja, et de ramener les deux reines dans la capitale, où le désarmement de la garde nationale s'opérait sans trop de difficulté? Si la constitution de 1812 est proclamée à Madrid, quel en sera l'effet sur le ministère de M. Isturitz, sur les cortès émanées des dernières élections, sur la régente elle-même, en un mot, sur tout un ordre de choses qui avait pour unique base le testament de Ferdinand VII? — Telles furent les principales questions qu'on se fit aussitôt, et tout le monde comprit qu'il fallait au moins attendre quelques jours. Cependant, quoique les ministres démissionnaires, ou qui étaient dans l'intention de se retirer, eussent fait cette concession de bonne grâce, il était dès-lors à peu près certain qu'on ne parviendrait pas à s'entendre sur le fond des choses, et que ce provisoire chancelant ne serait pas de longue durée.

La question sur laquelle s'est divisé le cabinet était celle de la politique à suivre vis-à-vis de l'Espagne. Ce n'était pas, à proprement parler, la question de l'intervention, mais celle des mesures à prendre pour relever, par un secours efficace, le moral ébranlé de l'armée espagnole; celle de la coopération. Plusieurs fois déjà elle avait occupé non-seulement le

ministère du 22 février, mais ceux qui l'ont précédé. Tantôt le gouvernement espagnol lui-même avait provoqué sur cette importante matière les délibérations de ses alliés, en réclamant une assistance conforme, sinon à la lettre, au moins à l'esprit de la quadruple alliance. Tantôt le ministère français, à la vue des progrès du parti carliste, s'était porté spontanément à rechercher les moyens de mettre un terme à la guerre civile des provinces du nord de l'Espagne, si préjudiciable à nos intérêts, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. Enfin, de manière ou d'autre, on peut dire que depuis la mort de Ferdinand VII, la question n'avait pas cessé un instant d'être sous les yeux du ministère; et toutes les fois qu'on l'avait positivement agitée, il s'était toujours élevé dans le sein du conseil une voix éloquente, soutenue par une conviction profonde, pour dire que la France se devait à elle-même, non moins qu'à l'Espagne, de rendre impossible une restauration et une contre-révolution à Madrid. Cette voix, c'était celle de M. Thiers.

La France ne s'était pas engagée légèrement à soutenir en Espagne la succession féminine, établie par le testament de Ferdinand VII, et conforme d'ailleurs aux antiques lois de la monarchie espagnole. On n'avait pas fermé les yeux sur les inconvéniens de l'abolition de la loi salique; mais le gouvernement (M. de Broglie, M. Guizot et M. Thiers faisaient alors partie du ministère, sous la présidence du maréchal Soult) en fut moins frappé que des dangers de toute espèce dont nous menacerait l'avénement de don Carlos au trône d'Espagne. Il n'y a pas eu sur ce point deux opinions dans le ministère. Don Carlos était un drapeau contre-révolutionnaire, bien avant que cette nouvelle guerre de succession se fût ouverte. Son avénement à la couronne aurait rendu impossible cette action de la France sur la Péninsule, qui est dans son rôle naturel, dans les intérêts permanens de sa politique, et qui désormais devait avoir pour base la communauté de principes dans les deux gouvernemens. La révolution de juillet devait faire ce qu'aurait fait le cabinet de Versailles sous l'ancienne monarchie, mais arriver par d'autres moyens au même but, qui était de ne pas laisser échapper l'Espagne à sa légitime influence. Ce système ne rencontra point d'opposition dans le conseil; on n'hésita point sur le parti à prendre; la France reconnut immédiatement la jeune reine Isabelle II et l'autorité de la régente; on promit des secours à tout évènement, et cette résolution fut généralement applaudie.

Ces faits ne peuvent être méconnus; ils ne le sont pas, et personne ne les a oubliés. Mais ils avaient des conséquences et ils imposaient des devoirs dont le dernier ministère paraissait avoir compris toute l'étendue. M. Thiers, entre autres, n'a jamais perdu de vue les moyens d'exécution par lesquels le système du cabinet dans la question espagnole devait tôt ou tard, selon lui, se traduire en fait. Convaincu de bonne heure que le gouvernement de la reine ne réussirait pas à éteindre la guerre civile par ses propres forces, il a toujours demandé dans le conseil une démonstration vigoureuse contre don Carlos, de quelque nom qu'on voulût l'appeler, intervention ou coopération. Il pensait avec raison que plus la faction carliste ferait de progrès, et plus elle

deviendrait menaçante pour le régime constitutionnel, plus aussi les passions extrêmes s'enflammeraient et trouveraient de prise sur le peuple. Il voyait bien que chaque victoire des bandes carlistes profiterait aux *exaltados*, qui ne manqueraient pas de crier à la trahison et d'accuser des revers de l'armée, la cour, les généraux, le système de modération suivi par le gouvernement. Il voulait ainsi faire disparaître le plus grand obstacle à l'établissement de la révolution que nous avions favorisée, en débarrassant la reine de ses premiers ennemis, de ceux qui ont été, jusqu'à ces derniers temps, les plus dangereux, les seuls déclarés. Après ce grand service rendu au parti libéral, sans distinction de nuances, la France aurait pu lui faire accepter ses conseils, lui faire partager le fruit d'une plus longue expérience dans la carrière de la liberté. Quand il y aurait eu en Espagne un gouvernement régulier, solide, et maître de son action, au lieu de deux partis en lutte, alors se serait vraiment réalisée l'alliance des états constitutionnels du midi de l'Europe, en opposition à celle des monarchies absolues du nord. M. Thiers, quelle que fût sa politique à l'intérieur, était donc révolutionnaire au dehors. Comme il ne comprenait pas une politique d'isolement, il voulait que la France pût s'appuyer sur quelque chose autour d'elle, et il entendait que ce fût, non pas, si l'on veut, sur des révolutions, mais sur des gouvernemens régis par les mêmes principes qu'elle, qui eussent subi un changement analogue au sien, et qui eussent par conséquent les mêmes intérêts généraux. Au reste, cette politique paraît aussi avoir été celle de ses collègues; seulement chez lui, et par la nature de son caractère, elle conduisait plus directement à une action positive, et elle tendait davantage à se manifester par des résultats. Nous croyons savoir que si M. de Broglie avait su manier certains détails d'organisation militaire, s'il avait pu imprimer lui-même le mouvement à une coopération efficace, diriger et suivre l'exécution d'un plan qui demandait l'application simultanée d'une grande activité d'esprit à une foule d'objets divers, il aurait volontiers prêté à l'Espagne, contre don Carlos, et sur la même échelle, le genre de secours que M. Thiers lui ménageait dans ces derniers temps. Mais M. de Broglie ne savait trop comment s'y prendre, et plia toujours devant l'opposition que rencontrait d'un certain côté tout projet de se mêler activement des affaires d'Espagne.

M. Thiers a plusieurs fois proposé l'intervention; l'année dernière, il la voulait encore, directe, avouée, sous les glorieuses couleurs de la France. Il n'a jamais cru beaucoup aux prétendues répugnances des Espagnols pour un secours, qui, après tout, n'avait rien de plus humiliant que la prolongation de la guerre civile et qui les en eût délivrés. En cela, il voyait juste; car, de tous les hommes qui ont manié les affaires d'Espagne depuis trois ans, il n'y en a pas un seul qui n'ait fini par désirer et réclamer l'intervention de la France. On sait avec quelle devise M. Mendizabal était arrivé au pouvoir; cependant M. Mendizabal a demandé, lui aussi, l'intervention, comme M. de Toreno l'avait fait avant lui, et comme le fit après lui M. Isturitz; et nous avons vu, dans une discussion solennelle des cortès, l'orgueil espagnol se payer d'un honnête

sophisme pour approuver, sans trop de honte, la réalité de l'intervention sous un nom différent. D'ailleurs, les cortès étaient déjà bien en arrière de la majorité de la nation, qui demandait à être sauvée par les armes de la France, sous quelque forme et à quelque titre que ce fût.

L'intervention ne fut cependant pas accordée. A une certaine époque, l'Angleterre parut éloignée d'y consentir, et son consentement n'aurait pas même encore suffi pour lever les autres obstacles qui s'y opposaient. Ce fut alors qu'on adopta le système des secours indirects par des recrutemens en Angleterre et en France. Plusieurs corps étrangers entrèrent donc au service de l'Espagne; mais bien des causes concoururent à les rendre moins utiles qu'on n'avait dû l'espérer. Néanmoins, le seul qui se soit bien battu, la légion française d'Alger, montrait tout ce qu'on pouvait attendre de ce système en lui donnant plus d'extension et en le perfectionnant sous le rapport de la composition des cadres, de la direction supérieure et du matériel.

M. Thiers avait, dans ces derniers temps, sérieusement renoncé à l'intervention directe; mais toujours convaincu qu'il ne fallait pas abandonner l'Espagne, il s'était occupé de substituer à l'intervention directe un plan de coopération qui promettait le même résultat sans présenter les mêmes inconvéniens. C'est le plan que M. Bois-le-Comte fut chargé d'exposer à la reine régente et au ministère espagnol. Il consistait à former, par le moyen d'engagemens volontaires et par la réunion d'un corps d'élite espagnol, du corps auxiliaire portugais, et de la légion anglaise, sous le commandement d'un général français, une armée d'opérations, qui, bien dirigée, aurait dû anéantir en Navarre les forces carlistes, occuper le foyer de l'insurrection et la frapper au cœur d'un coup mortel. De vieilles expériences militaires répondaient sur leur tête du succès de cette combinaison. Parfaitement secondé par le ministre de la guerre qui entrait dans ses vues, et sûr du concours de l'Angleterre, le président du conseil avait tout disposé pour l'exécution de ce plan. Une excellente cavalerie, quelques mille hommes choisis parmi les meilleurs, les plus robustes, les mieux disciplinés sur un grand nombre de volontaires qui se présentaient dans tous les régimens, une bonne artillerie, un service matériel assuré, tout devait être prêt en peu de temps. Plusieurs généraux avaient été désignés au choix du roi, et sur ce point si important on devait s'entendre avec le gouvernement espagnol. Le nom du général Bugeaud qui venait de remporter un avantage signalé en Afrique, qui connaissait parfaitement le théâtre de la guerre, fut même mis en avant.

Ainsi, faire contre don Carlos une démonstration vigoureuse, donner à la reine-régente un témoignage éclatant de la sympathie de la France, garantir le trône d'Isabelle II, d'abord et directement contre une restauration, et puis indirectement contre une révolution anarchique, tels étaient les principes du système auquel M. Thiers n'avait cessé d'attacher son existence ministérielle. Pendant qu'on s'occupait en France des moyens de le réaliser, le ministère espagnol en acceptait la promesse avec reconnaissance. Il aurait voulu davantage, à cause de l'exten-

sion que la guerre civile avait prise et du bouleversement qui en était partout la suite; mais il comprenait la force des raisons qui avaient déterminé la conduite de ses alliés, et il partageait leur espoir. Malheureusement il y avait déjà scission dans le conseil sur l'étendue de la coopération; le plan de M. Thiers rencontrait des obstacles imprévus, tout était remis en question.

Les mouvemens de Sarragosse et de l'Andalousie, ainsi que la fermentation des armées, étaient déjà connus quand la crise ministérielle a commencé, et sans doute ces évènemens ont contribué à ranimer de hautes répugnances, toujours vaincues à grand'peine, pour l'adoption d'une marche plus décidée à l'égard de l'Espagne. Le chiffre du contingent destiné à renforcer le corps français au service de la reine était resté dans le vague; il s'agissait de le fixer définitivement, puisque déjà on avait sous la main un grand nombre de volontaires, et que l'organisation provisoire faisait de rapides progrès. Il s'agissait aussi du choix d'un général, afin de lui donner immédiatement ses instructions, de régler le plan d'opérations, et d'établir, par une convention formelle avec le gouvernement espagnol, les rapports de toute espèce que ce général aurait avec lui, avec le commandant en chef de l'armée du Nord, les autorités locales, les habitans du pays insurgé. C'est à l'occasion de ces deux points, sur lesquels on ne pouvait plus différer de s'entendre, que se sont manifestés les premiers symptômes d'un grave et profond dissentiment.

Deux systèmes se trouvèrent dès-lors en présence, et ont continué depuis à partager le conseil jusqu'à la séance du 25, à l'issue de laquelle six des ministres présens à Paris se sont trouvés dans un camp, et le septième dans l'autre. Celui qui semble avoir triomphé est le système d'une neutralité absolue, d'une observation toute passive, d'un abandon complet de l'Espagne; si le second avait prévalu, en suspendant l'exécution des mesures prises pour le recrutement, car on était d'accord sur ce point, on aurait conservé à tout évènement une attitude menaçante contre don Carlos; on n'aurait pas annoncé au parti libéral espagnol que désormais la France laisserait le champ libre à une restauration; on aurait évité de donner au parti carliste une impulsion morale qui pouvait servir sa cause, et exaspérer la révolution à Madrid par le désespoir, car voilà exactement où les choses en étaient lors de la dissolution du ministère.

Nous avons passé sur les conflits intermédiaires; ce n'est pas qu'ils manquent d'importance, mais nous tenions à établir d'abord quelle était la véritable question agitée dans le conseil. Quant aux incidens de la crise ministérielle, ils n'ont, pour ainsi dire, qu'une valeur apparente, et nous ne les regardons que comme les indices qui trahissaient la lutte de deux systèmes. Ainsi, quand le *Journal de Paris* déclarait, après les évènemens de Saint-Ildefonse, « que la France ne portait pas un intérêt moins vif à la cause de la reine; » cela voulait dire que la majorité du conseil conservait l'espoir et se croyait toujours dans l'obligation de raffermir son trône ébranlé, s'il n'y avait à le défendre que contre don Carlos. L'autre partie du conseil répondait à cette opinion par quelques mots insérés au

Moniteur sur l'ordre du jour du général Lebeau. Et ce fut pendant plusieurs jours un fort singulier spectacle que celui de cette petite guerre entre les deux fractions du conseil, par le moyen de deux journaux qui devaient appartenir également à la majorité du cabinet. Elle amusa la malignité du public, et n'était pas, il faut le dire, très constitutionnelle. Mais c'est un point sur lequel nous aurions tort d'être bien difficiles; car en matière plus grave, tout ce qui s'est passé n'est au fond rien moins que constitutionnel, et dans les régions élevées du pouvoir on n'y fait pas assez attention. Quant à la rectification de l'ordre du jour du général Lebeau, elle était juste; le général Lebeau n'était pas au service de la France, et ne tenait pas du roi son commandement et son titre. Mais en relevant une simple inexactitude, on annonçait la résolution de ne pas donner suite aux mesures qui avaient reçu un commencement d'exécution par l'entrée en Espagne de cet officier supérieur et des troupes qu'il commandait. Nous croyons que c'était une faute. Il suffisait de ne pas leur envoyer de renforts; et en déclarant aussi formellement qu'on les abandonnait à leurs propres forces, on s'exposait à décourager officiers et soldats. L'article du *Moniteur* était au moins inutile, s'il n'était dangereux.

Si notre exposition des causes qui ont amené la dissolution du ministère est complète, la formation du nouveau cabinet sera donc une déclaration solennellement faite à l'Espagne et à l'Europe, que le traité de la quadruple alliance n'existe plus, que le triomphe de don Carlos est indifférent à la France, et que le gouvernement de la révolution de juillet ne voit plus aux prises dans la Péninsule que deux causes également étrangères à ses sympathies. Nous croyons, pour notre compte, que le règne de la constitution de 1812, inauguré comme il l'a été par de sanglans désordres, a changé la position de la France vis-à-vis de l'Espagne. Personne ne le nie, et les ministres démissionnaires le reconnaissaient hautement, puisqu'ils s'étaient réduits à demander le maintien d'une attitude expectante. Mais est-il bien possible qu'un ministère quelconque accepte dans toute son étendue la situation que lui fait le motif avoué de la retraite du cabinet présidé par M. Thiers? et s'il ne l'accepte pas, quelle sera donc la signification d'un évènement aussi grave? Faudra-t-il croire à des influences souterraines qu'on n'oserait pas avouer, à d'obscures intrigues, à l'existence de questions toutes personnelles sous le masque d'une question de principes? La presse, qui s'est beaucoup occupée de la dissolution du cabinet, et qui en a donné des explications diverses, a-t-elle tout dit? Les mieux informés pouvaient-ils tout dire? C'est ce que nous n'oserions affirmer.

Une partie de la presse s'est prononcée hautement contre tout projet d'intervention française en Espagne, même sous la forme d'une coopération indirecte. Elle a dit que l'intervention était une arme à deux tranchans, qui pouvait frapper à droite et à gauche, et elle s'est défiée du bras qui devait la manier. Assurément ce n'est point par sympathie ponr don Carlos; elle ne croit pas et désire encore moins qu'il aille à Madrid détrôner la révolution et rétablir l'inquisition avec les moines. Mais elle a plus de confiance que nous dans l'élan de la nation espagnole; elle croit

que si un ministère énergique sait en profiter, don Carlos est perdu, et que son parti sera bientôt anéanti dans toute l'Espagne. Nous voudrions l'espérer comme elle; mais nous avons de bonnes raisons pour en douter.

Au reste, le rôle de la France n'était certainement pas d'intervenir dans les querelles intérieures des diverses nuances du parti libéral espagnol; mais nous croyons (et il ne s'agit ici que du passé, nous parlons de ce qui aurait dû être fait autrefois, de ce qui aurait assurément prévenu de grands malheurs), nous croyons que si une armée française avait mis fin à la guerre civile des provinces basques et de la Navarre, le peuple espagnol aurait eu à bénir l'intervention de la France dans ses affaires, que la liberté n'y aurait rien perdu, et que l'humanité y aurait beaucoup gagné.

C'est un autre système qui a prévalu. Le ministre de l'intérieur et M. Pelet (de la Lozère), dit-on, ne voulaient pas engager la France dans une entreprise qu'ils estimaient fort chanceuse, et qui aurait coûté beaucoup d'argent, dans un pays dont les dispositions à notre égard sont si équivoques, pour un résultat incertain, qui pourrait tromper tous les désirs et tourner contre toutes les espérances du gouvernement, en faveur d'une cause déjà souillée par tant d'excès, d'une reine qui peut-être ne conserverait pas le pouvoir, d'un peuple fort rétif aux conseils de ses alliés, et à qui des influences ennemies feraient croire sa liberté menacée quand on ne voudrait que la sauver. Un auguste personnage a toujours été de cet avis : on lui prête même un propos familier que nous ne rapporterons pas, mais qui revient à dire que l'Espagne n'est bonne à prendre par aucun bout, qu'elle ne peut être qu'un embarras, et qu'il ne faut plus s'en mêler.

Nous ne savons pas encore quel est le ministère qui acceptera cette politique d'observation et de *laisser faire*. On a mis en avant les noms de

M. Molé, pour les affaires étrangères, avec la présidence du conseil;
M. de Montalivet, pour l'intérieur, où il resterait;
M. Guizot, pour l'instruction publique;
M. Duchâtel, pour les finances;
M. Persil, pour la justice;
M. de Mackau, pour la marine;
M. de Caux ou le maréchal Molitor pour la guerre.

Mais il paraît que les divers élémens dont se composerait ce ministère ne parviennent pas à s'entendre; M. Guizot ne veut pas mettre vis-à-vis de M. Molé toute l'abnégation, toute la confiance qu'il avait apportée dans la composition du cabinet présidé par M. de Broglie; il réclame, dit-on, un ministre de plus pris dans le parti qui le reconnaît pour son chef, afin de se fortifier dans le conseil, où il n'aurait, en apparence, qu'une position secondaire. Ces difficultés nous menacent d'un long interrègne ministériel et entretiennent un provisoire absurde et préjudiciable aux affaires, qui fatigue tout le monde. Elles se renouvellent trop souvent pour ne pas être prises au sérieux et pour ne pas jeter dans les esprits l'idée d'une instabilité qui les inquiète à bon droit, et à laquelle on suppose des causes bien profondes. Oh! la France politique ne ressemble guère à l'Angleterre,

où les partis marchent comme un seul homme, sous des drapeaux aux couleurs bien tranchées, avec des principes bien nets, et où l'on sait toujours au juste et ce qui triomphe et ce qui succombe. Il est fâcheux pour la monarchie de juillet que M. Thiers s'éloigne de ses conseils. Avec tous ses défauts que nous avons vivement signalés lorsqu'il attachait son nom à des mesures de réaction, mais qu'il n'était ni loyal, ni habile de rappeler à l'occasion d'une retraite honorable, il apportait plus qu'aucun autre, dans le cabinet, une intelligence élevée des besoins et des intérêts de la France; c'est de plus une parole éloquente facile, toujours prête, qu'on remplacera difficilement, et qui est cependant si nécessaire au pouvoir dans cette vie parlementaire où il faut gagner son pain de chaque jour à la sueur de son front.

Les affaires d'Espagne ont eu trop d'influence sur la crise ministérielle que nous venons de raconter, pour qu'un récit, puisé aux sources les plus sûres, des grands évènemens qui agitent ce pays, n'offre pas un vif intérêt; c'est peut-être même par là que nous aurions dû commencer.

Lorsque nous parlions de l'Espagne dans notre dernière *chronique*, la révolution y était accomplie. Une conspiration militaire avait éclaté à Saint-Ildefonse, et la reine-régente, menacée par des soldats en révolte, avait accepté ou laissé proclamer la constitution de 1812. Mais ces évènemens n'ont été connus à Paris que le 18, par une dépêche télégraphique de Bayonne. Les détails en sont arrivés deux jours après, et le gouvernement s'est empressé de les publier. Le premier effet que produisit la dépêche télégraphique, fut de retarder la dissolution du ministère, qui paraissait inévitable le même jour à midi.

La reine-régente était restée à Saint-Ildefonse, quoiqu'on ne lui eût pas épargné de trop justes avis sur les dangers qu'elle pouvait y courir. Elle n'avait auprès d'elle qu'un seul ministre, et la garnison de la résidence royale se composait de 1400 hommes, appartenant à trois corps différens, 1100 hommes d'infanterie et 300 de cavalerie. Ces troupes étaient sous les ordres du comte de San-Roman, commandant supérieur de la garde, qui la veille encore répondait de leur fidélité. Mais ce qui serait incroyable dans tout autre pays que l'Espagne, on leur devait trois mois de solde, et cette malheureuse circonstance fut trop bien exploitée par les agens secrets venus de Madrid, qui les travaillaient depuis quelque temps.

Le 12 au soir, quand les portes de Saint-Ildefonse étaient déjà fermées, un bataillon d'infanterie de 700 hommes, dont la caserne était située hors de l'enceinte de la ville, sortit de ses quartiers en bon ordre, musique en tête, et se présenta devant la porte voisine, demandant à grands cris qu'elle lui fût ouverte. On s'y refusa long-temps, et ce bataillon resta près d'une heure en dehors de la ville, à vociférer des menaces. Cependant les esprits s'échauffaient, et on se disposait à enfoncer la porte, quand elle fut ouverte du dedans par l'autre bataillon d'infanterie de 400 hommes, qui était caserné dans la ville et qui arriva en armes pour prendre part au mouvement. Tous ensemble se rendirent alors sur la place du palais, en criant qu'ils voulaient être payés de leur solde. Au milieu de ce tu-

multe, on entendait aussi retentir des cris de *muera*, et des chansons patriotiques. La cavalerie était sous les armes et y resta toute la nuit, sans se joindre aux révoltés qui venaient l'insulter.

Au premier bruit de ce qui se passait, M. Villiers, ambassadeur d'Angleterre, et M. Bois-le-Comte, arrivé depuis deux jours à Saint-Ildefonse, se rendirent ensemble au palais; mais tous leurs efforts pour pénétrer jusqu'à la reine furent inutiles. Les soldats, qui occupaient tous les abords, ne laissaient entrer personne; la voix des officiers était méconnue, et les sous-officiers qui dirigeaient le mouvement voulaient que la reine demeurât privée de tout conseil, de tout appui. M. Villiers offrit alors de garantir le paiement de la solde arriérée dans les quarante-huit heures. Les troupes hésitèrent un instant, et elles auraient cédé si les secrètes influences qui les dominaient ne s'y fussent vivement opposées. On apporta du vin sur la place; à l'ivresse de la révolte s'en joignit bientôt une autre qui l'aggrava, et la reine, assiégée dans son palais, se vit forcée de capituler.

Une plus longue résistance pouvait avoir de funestes résultats; la reine, que son courage n'avait pas abandonnée un instant, admit auprès d'elle une députation de douze soldats. Ces hommes lui demandèrent la constitution; ils ne savaient pas ce que c'était; mais là encore ils obéissaient aveuglément à une consigne. Ils se promettaient des merveilles de la constitution. Cette singulière discussion, conduite du côté de la reine avec sang-froid, du côté des soldats avec une certaine arrogance mêlée de protestations de dévouement, se prolongea quelque temps; mais enfin, comme les soldats opposaient toujours aux meilleures raisons la brutale obstination de leur volonté, il fallut bien céder, et la reine signa un papier conçu en ces termes : *La reine autorise le général San-Roman à laisser les soldats jurer la constitution jusqu'à la réunion des cortès.* Les soldats célébrèrent leur victoire par des coups de fusil, des chants, des cris de joie, et une espèce de marche triomphale autour de la place du palais; après quoi ils retournèrent à leurs quartiers, laissant la reine épuisée par une émotion long-temps contenue.

Cependant le ministère était encore maître de la capitale, où l'infortuné Quesada maintenait l'ordre par son énergie. Aussitôt qu'il eut appris les évènemens de la Granja, il résolut de faire revenir la reine à Madrid, et envoya le ministre de la guerre, Mendez Vigo, à Saint-Ildefonse, pour hâter son départ, et disposer les troupes à y consentir. Mendez Vigo arriva, le 14 au matin, à la résidence royale, y trouva la reine presque prisonnière, les précautions multipliées autour d'elle pour l'empêcher de fuir, et les soldats entretenus à dessein par les meneurs de la révolution dans une ivresse continuelle, qui ajoutait encore à leur exaltation, et les rendait moins accessibles que jamais aux conseils de leurs chefs. M. Bois-le-Comte et M. Villiers, qu'il alla trouver en arrivant, regardaient la tentative comme fort dangereuse, et ne croyaient pas qu'elle pût réussir. Néanmoins, le ministre essaya de pressentir les dispositions des troupes, qui d'abord ne parurent pas devoir mettre obstacle au départ de la reine, et on s'y prépara aussitôt. Mais, dans l'in-

tervalle, le conseil des sous-officiers se réunit, et décida que les portes seraient fermées immédiatement; il prit aussi d'autres mesures pour empêcher l'exécution du projet de départ.

Cette situation ne pouvait durer; il fallait désarmer la défiance des soldats; il fallait sortir de leurs mains et donner à la révolution un chef qui en devînt responsable, au lieu de quelques sergens obscurs intéressés à prolonger le désordre. La reine forma donc, dans la journée du 14, un ministère constitutionnel sous la présidence de M. Calatrava; l'état de siége de Madrid fut levé; le général Seoane fut nommé capitaine-général de la Castille, en remplacement de Quesada, et Rodil appelé au commandement de la garde; enfin, la constitution de 1812 devait être reconnue et proclamée loi fondamentale de l'Espagne jusqu'à la réunion des cortès qui pourraient la réviser.

Mendez Vigo revint à Madrid le 15 au matin avec ces décrets signés par la reine, et qui furent aussitôt publiés. Il y régnait depuis deux jours une grande agitation; mais Quesada contenait encore le mouvement, quoique déjà moins sûr de la fidélité des troupes.

La publication des décrets de la reine ne laissait plus de prétexte aux fauteurs de désordre; il ne restait qu'à jouir du triomphe de la constitution; mais ce n'était pas le compte des chefs du mouvement; il y avait maintenant des désirs de vengeance à satisfaire, une populace à enivrer pour la compromettre sans retour, pour décourager toute opposition, et effrayer par un terrible exemple. Avant la fin de la journée, une multitude en délire rapportait à Madrid les sanglans et informes débris du corps de Quesada. Soit mauvaise volonté, soit impuissance, les nouvelles autorités n'ont rien fait pour épargner une pareille souillure à la révolution qu'elles représentent.

Les deux reines sont arrivées le 17 au soir dans la capitale; leur palais n'est pas à l'abri des visites tyranniques et des perquisitions insolentes. Ce sont des épreuves de tous les instans auxquelles l'ame la plus fortement trempée ne résisterait pas long-temps. Jusqu'ici la reine-régente a été personnellement respectée; mais le sera-t-elle toujours? et dans une pareille absence de force publique, sa vie, sa liberté, ne sont-elles pas à la merci d'un caporal ivre qui entraînerait dix soldats résolus à sa suite?

Le seul acte du ministère Calatrava, qu'on dit fortement ébranlé, paraît avoir été, jusqu'à présent, la dissolution des cortès, qui venaient d'être élus. Cet acte était commandé par l'opinion triomphante; une nouvelle assemblée, qui sera élue selon les formes établies par la constitution de 1812, se réunira dans deux mois.

Au reste, ni les armées ni la plupart des provinces n'avaient attendu les événemens de Saint-Ildefonse pour proclamer la constitution de 1812, avec ou sans le concours des autorités civiles et militaires. Chose singulière! Barcelonne est la dernière grande ville de l'Espagne qui se soit prononcée, et encore on assure que c'est malgré Mina. Cependant la constitution y a été proclamée deux jours avant que les décrets de la reine n'y fussent connus. Mais l'état de Barcelonne est fort bizarre: cette ville cumule la constitution de 1812 et la liberté illimitée qu'elle consacre, avec l'état de siége, la censure et une dictature militaire qui ne se gêne pas

avec les agens des clubs; car elle y a fait enlever tout récemment, en une nuit, trente des meneurs les plus actifs de la populace (et non pas des jeunes gens carlistes, comme l'a prétendu un journal), mesure qui a prévenu un mouvement ultra-révolutionnaire préparé pour le lendemain. C'est Mina mourant qui traite avec si peu de façon la liberté individuelle des patriotes barcelonnais. Mais on craint une explosion : la populace y demande à grands cris la déposition du gouverneur civil, la dissolution des lanciers de la garde nationale, comme trop aristocrates, et celle d'une garde de police, qui, dans ces derniers temps, a maintenu l'ordre avec vigueur. Pendant que la vie de Mina n'est plus soutenue que par des moyens factices, l'intérim de la capitainerie-générale est exercé par le général Aldama, commandant en second de la principauté, et fort impopulaire à Barcelonne. Il est impossible de prévoir comment tout cela finira. On ne sait pas encore si la reine conservera la régence, que la constitution de 1812 lui refuse, et dont elle n'est restée nominalement en possession que par une tolérance dont la durée est incertaine.

Jusqu'ici le prétendant ne paraît pas en mesure de profiter de cette confusion, et ses troupes viennent d'essuyer deux graves échecs à quelques jours de distance, l'un en Navarre, l'autre sur les confins des royaumes de Valence et d'Aragon. Quant à Gomez, on ne sait ce qu'il est devenu : tandis que le général Espartero se vante de l'avoir exterminé, les carlistes publient qu'il est à la tête de 20,000 hommes, et qu'il occupe une partie de la Galice, les Asturies et le royaume de Léon.

REVUE MUSICALE.

L'Opéra n'est plus le théâtre prospère que nous avons connu. La seconde rentrée de Mlle Taglioni, dans *la Révolte au sérail*, avait attiré peu de monde, et *la Juive* s'est chantée devant un auditoire des moins nombreux et des plus indifférens. Voilà pour l'autre semaine. Quant à celle qui vient de s'écouler, elle a été notée par les plus tristes revers. On sait le fâcheux évènement survenu lundi pendant la représentation de *Robert-le-Diable*. Nous ne prétendons pas ici rendre M. Duponchel responsable d'un rideau qui tombe, ce serait absurde; ce que nous en dirons est tout simplement pour déplorer l'espèce de fatalité qui semble depuis quelque temps s'attacher à ce théâtre. En effet, s'il se rencontre par hasard dans l'année une bonne et louable représentation d'un chef-d'œuvre, voilà qu'un rideau tombe du ciel tout exprès pour l'interrompre au beau milieu. En vérité, c'est avoir du malheur. Sous M. Véron, ce rideau-là serait tombé pendant une cavatine de M. Alexis Dupont, et n'aurait rien troublé que les fausses notes du chanteur; mais M. Véron était un homme heureux. Le lendemain l'Académie royale a fait relâche. C'est un excellent moyen d'empêcher les représentations d'être interrompues que de n'en pas donner du tout. En cela M. Duponchel nous semble avoir parfaitement raisonné. Cependant nous doutons que sa fortune s'accommode long-temps d'une pareille logique. Voilà pourtant où l'Opéra en est réduit. Une indisposition de Mlle Taglioni l'oblige à ne pas ouvrir ses portes. On jouera *la Syl-*

phide ou rien. Et c'est à l'inexpérience de M. Duponchel qu'il faut attribuer ce triste état de choses! M. Duponchel professe pour la musique un dédain qu'il a sucé avec le lait; mais comme les gens qui l'entourent sont presque tous des musiciens de plus ou moins de génie ou de talent, qui défendent tous plus ou moins leur art et leurs intérêts; comme, après tout, il est directeur de l'Académie royale de Musique, M. Duponchel lutte parfois contre ses instincts et se soumet; mais son instinct ne manque jamais de revenir au galop, et dès-lors il n'a de cesse qu'il n'ait confié sa fortune à la danse. Qu'arrive-t-il? la danse un beau jour s'accroche l'aile ou se foule le pied, et l'Opéra chôme. Pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que rien au monde n'est moins varié que le répertoire de l'Opéra: ôtez-en *les Huguenots*, *Robert-le-Diable*, *la Juive*, que reste-t-il? Et la danse, que peut-elle produire, maintenant que les Ellssler sont absentes, sinon *la Sylphide* et *la Révolte au sérail?* Les chanteurs français ne sont pas comme les Italiens, courageux, vaillans, infatigables, toujours prêts à chanter. Quand M. Nourrit ou Mlle Falcon ont paru dans *Robert-le-Diable*, il faut qu'ils se reposent le reste de la semaine. Alors l'administration se voit dans la nécessité absolue de jouer *la Sylphide*, ou, si Mlle Taglioni est indisposée, de faire relâche. Cependant le répertoire de l'Opéra n'a pas toujours été si pauvre, si dénué, si mesquin. C'est M. Duponchel qui l'a mis dans ce bel état. Aussi ces contretemps, qui l'embarrassent tellement aujourd'hui, l'ancien directeur n'y prenait même pas garde. M. Véron tenait toujours une représentation en réserve, pour remplacer au besoin celle qui pourrait manquer, car il savait mieux que tout autre combien le public interprète mal ces relâches fréquens, qui sont d'ordinaire comme les derniers soupirs des administrations maladives et chancelantes. Dès son entrée à l'Opéra, M. Duponchel a jugé à propos de se priver de certaines ressources dont il aurait pu disposer encore avec fruit. D'un trait de plume, il a rayé du répertoire bon nombre de partitions, entre autres le *don Juan* de Mozart, ce chef-d'œuvre dont les représentations, habilement ménagées, avaient jusque-là été si glorieuses pour ce théâtre. Après tout, le mal n'est pas si grand, Mozart devait être exclu d'une scène où Rossini subit tous les jours de si pitoyables traitemens; et mieux vaut se résigner à ne plus entendre *Don Juan*, que de le voir taillé en pièces, comme *Guillaume Tell* ou *Moïse*, et livré à l'incapacité des sujets du second ordre. Que M. Duponchel y prenne garde; pour peu que cela dure, l'Opéra finira par tomber en désuétude auprès de ces dignes provinciaux qui le fréquentent et promènent chaque soir au foyer leurs femmes et leurs filles avec une singulière ostentation; car pour l'ancien public doré, qui, l'hiver dernier encore, faisait les honneurs de sa salle, il n'y faut plus penser. A l'heure qu'il est, ce public est partout en Europe, hormis à l'Opéra; il se repose, il voyage, il prend les eaux, il est à Baden, à Vienne, à Prague, où l'on sacre l'empereur, et dans tous les châteaux de France. Nous le retrouverons au Théâtre-Italien.

Le Théâtre-Italien a publié le programme de sa saison nouvelle. Les grands noms de Rubini, de Lablache, de Tamburini et de la Grisi sont en tête. Certes, l'occasion est belle de produire des chefs-d'œuvre, et les applaudissemens ne manqueront pas à l'entreprise. *Othello*, *Don Giovanni*,

Sémiramide, ces intarissables sources de mélodie et d'or, vont faire, encore une fois, tous les frais de l'hiver. A ce propos, il faut absolument que l'administration répare un oubli dont elle se rend coupable depuis deux ans envers l'un des plus grands maîtres de la scène italienne, et remette au répertoire *le Mariage secret*, où Lablache est si curieux. On peut, sur ce point, se fier à la bonne volonté de Rossini, qui ne laissera pas échapper l'occasion d'entendre l'adorable musique de Cimarosa, l'une de ses admirations les plus vives et les plus sincères.

L'Opéra-Comique se repose dans la solitude et le silence; de temps à autre, le bonhomme se réveille de sa léthargie, et secouant sa perruque sous son bosquet de fleurs, fredonne quelque motif badin de Dalayrac ou de ceux qui savent encore aujourd'hui l'art divin d'écrire pour sa voix. En ce moment, l'Opéra-Comique, qui a brossé son habit vert pomme, se tient deux heures par jour debout sur ses petites jambes, pour répéter un acte de Mlle Loïsa Puget. Mlle Puget a composé pour Mme Damoreau plusieurs album de romances, parmi lesquelles il y en a qui sont charmantes. Comme on le voit, Mlle Puget a des droits incontestables à notre seconde scène lyrique. Vous dire ici le nom de toutes ces romances, je ne saurais. En vérité c'est une chose des plus curieuses que les titres que l'on invente aujourd'hui; la romance, si chétive qu'elle soit, n'a pas su échapper à ces transformations magnifiques, que l'on fait, de notre temps, subir à toutes choses. Les *poètes* de romances ont été plus furieux cent fois que les romantiques de la restauration. La romance a dévoré les ossemens, les *cœurs* d'homme, les *poitrines* de femme, dont la ballade ne veut plus. Autrefois la romance était tout bonnement une mélodie agréable et douce, dont la grace tournait bientôt à l'afféterie et la simplicité à la niaiserie; cela s'appelait d'ordinaire *la fille à Nicolas*, *Rose et Lubin*, *le Rendez-vous sous l'orme*; on parlait beaucoup de *lèvres vermeilles*, de *filles du hameau*, de *bocage* et d'*ombrage*. Aujourd'hui les temps sont bien changés, et les choses ne se passent plus si gaiement; ce ne sont que spectres qui sortent du tombeau, femmes qui se laissent mourir de faim, et bonnes lames de Tolède qui reluisent à la lune sous les balcons mauresques. La passion a tout envahi; les notes pleurent, les paroles hurlent; il y a du délire dans le titre et du désespoir dans les points d'exclamation qui dansent devant lui. Vraiment on ne sait où tout cela peut nous conduire, si M. Listz, ce grand modérateur de l'art social, ne se hâte d'écrire bien vite à Genève quelque long discours en cinq parties, dont ses amis de France s'empresseront de nous faire part. Quoi qu'il en soit, la partition de Mlle Loïsa Puget a nom *le Regard*. Certes, le titre est bien choisi pour un opéra-comique; il y aura dans ce regard de l'amour, de la tendresse, de la mélancolie, des feux, de toutes ces choses enfin qui réjouissent tant les *dilettanti* de l'endroit. Fasse le ciel que ce *regard* éclaire M. Crosnier, et ne lui serve pas tout simplement à lui faire voir de plus près sa ruine! M. Auber, ce musicien de tant de verve et d'esprit, prépare, de son côté un ouvrage en trois actes, dont il destine le rôle à Mme Damoreau. C'est sans doute sur cette partition que l'Opéra-Comique a mis son espoir de l'hiver. L'auteur de *la Muette* et de *Fra Diavolo* est un homme à qui le succès manque rarement. Si *les Chaperons blancs* ont échoué, la

faute n'en est pas à sa musique, si légère, si bouffe, si charmante, mais au livret, l'un des plus monotones et des plus fastidieux qui soient au théâtre. Tout porte à croire que M. Auber prendra bientôt sa revanche d'une éclatante façon.

M. Meyerbeer est à Spa, où le retient le soin de sa santé. L'illustre auteur des *Huguenots* n'a pu se rendre au désir de l'empereur d'Autriche, qui l'appelait auprès de lui pour diriger la musique des fêtes qui vont avoir lieu à son couronnement. Nous ne saurions dire quel grand œuvre M. Meyerbeer prépare à l'heure qu'il est; ce qu'il y a de certain, toutefois, c'est qu'il compose. M. Meyerbeer ignore les voluptés du repos; c'est une de ces natures actives, vigilantes, infatigables, à qui l'oisiveté répugne. La préoccupation de l'œuvre et du succès les dévore. Là est leur mal; et voilà pourquoi toute médecine échoue autour d'elles. Pour que ces eaux minérales, où l'on se plonge, fussent efficaces, il faudrait laisser au fond cette inquiétude continuelle, qui, chez certains esprits, est comme la sœur fatale de la pensée, au point que l'une n'existe qu'à la condition de l'autre, et qu'il semble que le jour où l'inquiétude cesserait de se manifester, toute force créatrice serait éteinte. Nous doutons fort que M. Meyerbeer destine à l'Opéra français la partition qu'il écrit en ce moment. La manière étrange dont M. Duponchel abuse du succès des *Huguenots* n'est pas faite pour encourager ce maître à lui confier un second ouvrage. Nul mieux que M. Meyerbeer n'est en position d'attendre; et pour peu qu'il consente à ne se hâter pas, il arrivera juste à temps pour faire les honneurs d'une administration nouvelle.

Quoi qu'il en soit, il vient d'écrire en ses instans de loisir une des compositions les plus charmantes qui se puissent entendre. Le morceau dont nous parlons, inédit encore, est conçu dans des dimensions grandioses, et pourrait s'appeler cantate si la mélancolie, et la grace qu'il respire en certaines parties ne lui donnaient un air de parenté avec les plus aimables *lieds* de Dessauer ou de Schubert. C'est là une composition qu'on ne saurait nommer. Tout y est arrangé avec art, disposé avec mesure et plein d'harmonie et de fraîcheur. On ne trouve guère en musique d'effet plus saisissant à la fois et plus simple que cette progression ascendante, qui, partie des premières mesures, se développe insensiblement pour éclater au milieu en glorieuses fanfares, imitant l'explosion du matin dans la nature. L'accompagnement abonde aussi en petites notes charmantes qui tombent sur le clavier comme des gouttes de pluie ou de rosée, en fantaisies que Weber ne désavouerait pas. Nous parlions tout-à-l'heure, à propos de Mlle Loïsa Puget, des musiciens qui font d'un opéra une romance en deux ou trois actes. On pourrait dire le contraire de M. Meyerbeer; sa romance vaut une partition; pour nous, nous tenons franchement ce morceau pour supérieur à tous ceux que le maître a produits dans le même genre, et nous ne doutons pas que le lecteur ne soit bientôt de notre opinion là-dessus.

Le voyage de Rossini en Allemagne n'a pas manqué de traits curieux et dont Hoffmann eût bien fait son profit. Des ovations opiniâtres s'emparaient partout de l'illustre maître, des arcs de triomphe s'élevaient en son honneur sur toutes les routes au bruit des tambours et des cymbales.

Rien n'est curieux comme de lui entendre raconter, avec cet esprit malin et cette verve bouffonne qu'on lui connaît, les tribulations glorieuses du génie en voyage. Sitôt qu'il arrivait le soir dans une auberge, il avait hâte de s'enfermer et de s'étendre dans le meilleur fauteuil de l'endroit, enveloppé de sa bonne robe de chambre, afin de préluder aux voluptés silencieuses d'une joyeuse nuit de sommeil. Dans cette espérance, il oubliait avec délice ses partitions si chères autrefois, et les soins de sa santé, qui lui est plus chère aujourd'hui que toutes ses partitions. Cependant la brise du soir, qui d'abord ne lui apportait que les parfums des résédas de sa fenêtre, se chargeait insensiblement d'harmonie et de vibrations métalliques. C'était un bruit agréable et charmant, fait pour inviter au repos. On eût dit la Muse qui descendait du ciel pour venir bercer son bien-aimé en de mélodieux enchantemens. Mais Rossini ne croit pas à la Muse, il croit plutôt, l'impie, aux sociétés philharmoniques; et tout à coup, ô terreur! dans cet air qui l'avait enivré tout-à-l'heure, il reconnaissait en frissonnant quelque motif de *Semiramis* ou de *Guillaume Tell;* c'était la serénade impitoyable qui le poursuivait jusque dans son sommeil. Que faire alors? il fallait bien se résigner aux ennuis de la gloire, et venir à son balcon haranguer les pauvres gens qui le complimentaient d'une si bruyante manière. Il leur contait mille choses sur l'art et le progrès auxquels sa vie n'a été qu'un long et douloureux dévouement; puis, après une bonne heure de considérations sociales, lorsqu'il avait effeuillé sur ses dignes têtes toutes les roses de sa rhétorique, il terminait en comparant les musiciens de génie aux cygnes qui chantent leur plus belle mélodie en mourant, et les congédiait là-dessus, satisfaits et de bonne humeur.

Il paraît que durant ce voyage, il s'est révélé chez Rossini un talent oratoire des plus magnifiques. Au moins ce serait une consolation de voir le génie qui se répandait autrefois en belles notes se répandre désormais en belles paroles. Espérons que le fleuve, pour changer de source, ne perdra rien de sa transparence et de sa limpidité. A la place d'un grand musicien nous aurons un grand orateur, voilà tout. On a remarqué comme dès son premier début dans la carrière l'auteur de *Guillaume Tell* en a deviné les moindres ruses. En effet, il ne manquait jamais de mettre en émoi l'orgueil patriotique, et d'appeler toutes les vanités locales au secours de son éloquence. A Liége, il a parlé très long-temps de Grétry, ce restaurateur de la musique en France; à Francfort, il a vaillamment entonné les louanges de Gœthe devant une foule de banquiers et de marchands juifs qui le comprenaient à peine. Il fallait qu'un Italien vînt rappeler à l'ancienne ville impériale son plus beau titre de gloire, qu'elle oublie, ou plutot qu'elle ignore. Peut-être que lorsque Rossini a demandé la maison où l'auteur de *Werther* et de *Faust* a vu la lumière, nul, dans Francfort, n'a pu la désigner. Triste enseignement pour lui! Qui pourra dire que dans cinquante ans quelqu'un saura encore à Pesaro la *casa* dans laquelle est né le plus beau génie de notre temps?

H. W.

F. Buloz.